

## C LIBRAIRIES CLASSIC







Pour célébrer la fête des Femmes, voici 3 volumes sur lesquels nous vous offrons 20% de remise jusqu'au 31 mars 1984.

Chacun(e) de nos gérant(es) est autorisé(e) à démarquer les best sellers de son choix à tous les deux jeudis de chaque mois.

Venez les rencontrer et profitez de leurs spéciaux.

LIBRAIRIE CLASSIC 825 BOULEVARD ST-LAURENT PLACE LONGUEUIL LONGUEUIL TÉL: 677-8341

LIBRAIRIE CLASSIC 1430 OUEST STE-CATHERINE MONTRÉAL, QUÉBEC TÉL.: 866-8276

LIBRAIRIE CLASSIC 1 PLAZA ALEXIS NIHON WESTMOUNT, QUÉBEC TÉL:: 933-1806 LIBRAIRIE CLASSIC GALERIES D'ANJOU VILLE D'ANJOU, QUÉBEC TÉL.: 353-6950

LIBRAIRIE CLASSIC LE CARREFOUR LAVAL BOUL. LE CARREFOUR LAVAL, QUÉBEC TÉL.: 681-7700 LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LAURIER 2700 BOUL. LAURIER STE-FOY, QUÉBEC TÉL:: 653-8683 LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE LA CAPITALE 5401 BOUL. DES GALERIES QUÉBEC, QUÉBEC TÉL.: 627-3855

LIBRAIRIE CLASSIC PLACE FLEUR DE LYS 550 BOUL. HAMEL QUÉBEC, QUÉBEC TÉL.: 529-9609 LIBRAIRIE CLASSIC PLACE DE SAGUENAY BOUL. TALBOT CHICOUTIMI, QUÉBEC TÉL:: 543-3882 LIBRAIRIE CLASSIC LES PROMENADES D'OUTAQUAIS 1100 BOUL. MALONEY GATINEAU, QUÉBEC TÉL.: 561-1319

LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE PLACE VERTU 3205 BOUL. CÔTE VERTU VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC TÉL.: 335-2971 LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE GRANBY 40 RUE ÉVANGÉLINE GRANBY, QUÉBEC TÉL.: 378-6547 LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LES RIVIÉRES 4125 BOUL, DES FORGES TROIS-RIVIÉRES, QUÉBEC TÉL.: 378-8708

Que la fête continue...

## sommaire

LA VIE EN ROSE. NUMERO 16, MARS 1984

#### DOSSIER

25
QUI A PEUR DE
DE SIMONE
DE BEAUVOIR?
Hélène Pedneault

26
SIMONE DE
BEAUVOIR,
FÉMINISTE
Hélène Pedneault,
Marie Sabourin

37 TÉMOIGNAGES

Célia Bertin Denise Boucher Marie Cardinal Marie Denis Benoîte Groult Violette Leduc Jean-Paul Sartre

40 BIBLIOGRAPHIE Hélène Pedneault

41
LES ENFANTS
DE SIMONE
DE BEAUVOIR
Nancy Huston



EDITORIAL	
COURRIER	4
COMMUNIQUÉS	5
COMMENTAIRES / Colette Beauchamp, Denise Sirois Réponses à «Mort, le féminisme ?»: Une vision brouillée Après l'inventaire, l'invention	7
FÉMINISME ACTUEL / Ariane Emond, Françoise Guénette, Hélène Lévesque, Lise Moisan, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Armande Saint-Jean, Louise Vandelac.  La véridique histoire du 8 mars  Québec: stratégies privées et politiques  Mary O'Brien: une sage-femme politique  Marie Denis: «Le féminisme n'a pas fini de se penser»  Recherche: du téléphone arabe au samizdat  USA: des questions de vie et de mort	8 10 15 16 21 23
DOSSIER / Coordination : Hélène Pedneault Simone de Beauvoir, féministe	25
JOURNAL INTIME ET POLITIQUE / Diane Poitras Week-end à Saskatoon	46
CULTURE / Hélène Lazar, Joyce Rock, Gloria Orenstein Librairies de femmes : deux de perdues,	
une de retrouvée	48
Cinéma : rarement vu	49
Art féministe : AT HOME en Californie	51
FLASHES CULTURELS Livres, cinéma, calendrier, 8 mars	55













«Comment puis-je m'abonner à votre revue, qui n'a plus d'équivalent en France actuellement?

Sororalement à vous...» Benorle Jurist



Abonnez-vous á La Vie en rose. «Les trois quarts du temps», vous y gagnerez!

NOUVEL ABONNEMENT À PARTIR	REABON- NUMER	RO D'ABONNÉE DATE D'EXPIRATION	Abonnez-vous à LA VIE EN ROSE
	111111		
NOM DE FAMILLE		PRÉNOM	c'est dans votre
	LILLILL		intérêt et dans
RUE			le nôtre
	1114111		10 11011 0
VILLE			00
	LILLI		AM
PROVINCE ET/OU PAYS			-Alle
J'ABONNE UNE AMIE À PARTIR DU NUMÉRO	CODE POSTAL	TÉLÉPHONE	
NOM DE FAMILLE	шш	PRÉNOM	
			Policina.
RUE			□ Un an/6 numéros 11\$
			une économie de 4\$ sur
/ILLE			le prix de vente en kiosque
PROVINCE ET/OU PAYS			
AUVINCE E1/00 PATS	1	11	☐ 2 ans/12 numéros 20\$
	CODE POSTAL	TÉLÉPHONE	une économie de 10\$ sur le prix de vente en
J'INCLUS MON CHÈQUE À L'ORDR			kiosque
JINCLUS MON CHEQUE A L'ORDR	E DE. LA VIE EN NUSE, 3963	ST DENIS, MUNINEAL NEW ZM4	Abana and Internal and
MASTER CARD NUMERO DE LA	CARTE	EXPIRATION	Abonnement international voie de surface 18\$ par avion 24\$
SIGNATURE			
			☐ Abonnement de soutien Un an/25\$ ou plus
NE RIEN ÉCRIRE DANS CET ESPACE .			on are con out plus
S.V.P. DECOUPER OU PHOTOCOPY	ER CE COUPON, L'INSERER DAS	IS L'ENVELOPPE ET AFFRANCHIR SUFFISAMMENT	

## 35 ans après le deuxième sexe

'était en novembre, un matin particulièrement gris. La petite enveloppe bordée de rouge et de bleu atterrit en douceur sur la grande table de La Vie en rose. Dedans, une mince feuille quadrillée et quelques mots manuscrits, brefs: «Oui, je serai à Paris en décembre et janvier, appelezmoi, nous prendrons rendez-vous.» Hélène Pedneault se mit à léviter, avant de replonger, fébrile, avec Marie Sabourin, dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir. Et nous nous sommes remises au travail, à la fois étonnées et flattées que la grande dame du féminisme occidental (du néo-féminisme, comme disent les Françaises) accorde à La Vie en rose l'entrevue qu'elle refuse régulièrement à des médias plus «presti-

Cette longue entrevue, Hélène P. et Marie S. la voulaient d'actualité : «C'est une femme d'action, son oeuvre continue, nous n'allons pas lui faire redire ce qu'elle a si bien écrit, c'est elle maintenant et non son passé avec Sartre qui nous intéresse...

Mais – actualité ou histoire – les choses se rejoignent toujours et nous allions en lisant Simone de Beauvoir retrouver les constats et les accents d'autres féministes : de Benoîte Groult, rencontrée plus tôt,¹ mais aussi de la Belge Marie Denis, des Américaines lues périodiquement par Armande Saint-Jean et des chercheures féministes invoquées par Louise Vandelac. Non, le féminisme n'est pas mort, disent-elles unanimes, il continue de se penser, autrement.

ais comment se pratiquerat-il ces prochains temps, ce féminisme plus intégré, plus intériorisé – et toujours menacé? Des Québécoises, toutes «vieilles» militantes, ont accepté d'élaborer pour nous (en 25 lignes!) leurs stratégies d'action – privées et politiques – à deux ans des élections générales. Sans en exclure la possibilité, elles sont peu tentées par l'idée «prématurée» d'un partiféministe. Les propos là-dessus de Mary O'Brien, théoricienne féministe et fondatrice en 1980 du Parti féministe du Canada, n'ont pas de quoi les (nous) rassurer.

Ces entrevues, propos, enquête, comptes rendus sont réunis dans un

cahier Féminisme actuel. Mais, comme La Vie en rose est un magazine d'actualité qui se respecte (!), ce cahier de réflexion(s) commence par un «scoop»: NON, LE 8 MARS N'EST PAS CE QUE VOUS CROYEZ! Renée Côté a réussi à débrouiller les origines emmêlées de la Journée internationale des femmes, et un extrait de son enquête historicopolitique à travers les archives américaines.

Le prochain 8 mars, un jeudi soir, nous invitons les femmes de la région de Montréal à venir voir ROSE TANGO, l'épopée musicale féministe produite par LVR, un an après le succès débordant de La fièvre du mardi soir le 8 mars 1983. À toutes les autres femmes aussi, nous souhaitons un 8 mars serein mais vigilant. Car, au moment même de célébrer entre nous la force collective des femmes, nous devons toujours veiller à ne pas perdre de vue nos intérêts réels, l'âpreté de nos luttes, la fragilité de nos acquis.

FRANCOISE GUÉNETTE

1/ Voir Souper avec Benoîte, La Vie en rose nº 15, janvier/février 1984, p. 52.

## -PS

ROSE TANGO: 8 mars 1984, 20 h 30, au Paladium, 1650, rue Berri, à Montréal (Métro Berri). Billets: 8,50\$, en vente au Paladium de 12 h à 23 h et à La Vie en rose, 3963, Saint-Denis, de 9 h 30 à 5 h (Réservations et prix de groupe: 843-8576). Garderie gratuite, bar, danse, etc... Bienvenue à toutes.



ÉQUIPE DE RÉDACTION Ariane Emond, Françoise Guenette, Lise Moisan, Francine Pelletier.

COLLABORATION
Anne-Marie Alonzo, Colette
Beauchamp, Madeleine Champagne,
Nancy Huston, Helene Lazar,
Helene Levesque, Jovette Marchessault,
Gloria Orenstein, Helene Pedneault,
Diane Poitras, Joyce Rock,
Michèle Roy, Marie Sabourin,
Armande Saint-Jean, Denise Sirois,
Janet Torge, Marie-Claude Trépanier,
Louise Vandelac.

COUVERTURE Conception: Nicole Morisset. Photo: Dominique Doan.

PHOTOGRAPHIE Dominique Doan, Louise de Grosbois, Diane Poitras, Hèlene Pedneault, Suzanne Girard.

MAQUETTE
Berthelot/Marcoux, Diane Blain,
Luce Venne-Forcione, Nicole
Morisset, Francine Sylvestre.

REVISION DE TEXTES Françoise Guenette, Claudine Vivier.

CORRECTION D'ÉPREUVES Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION
Concept Médiatexte inc., 834, av.
Bloomfield, Outremont; Tricycle
Compo, 856, Marie-Anne Est,
Montréal.

IMPRESSION
Imprimerie Transmag inc.,
5696, boul. des Grandes-Prairies,
Saint-Léonard.

DISTRIBUTION
Les Distributeurs Associes du Québec
(DAQ), 3 600, boul. du Tricentenaire,
Pointe-aux-Trembles. Media Services,
185, Louvain Ouest, Montreal.

PERMANENCE
Louise Legault (administration),
Ariane Emond (promotion),
Françoise Guenette, Lise Moisan etFrancine Pelletier (rédaction);
Nicole Morisset (graphisme).

PUBLICITÉ Claude Krynski (514) 843-7226.

ABONNEMENT
1 an, 6 numeros: 11\$,
2 ans, 12 numeros: 20\$,
De soutien: 25\$,
Responsable: Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est publice par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre de 9 h 30 a 17 h au 3963, rue St-Denjs, Montréal H2W 2M4, ou en teléphonant (514) 843-8366 ou 843-7226. Tout texte ou illustration envoye a LVR est soumis à un comite de lecture. Date de tombee : 2 mois avant la prochaine parution.

Depot legal Bibliotheques nationales du Quebec et du Capada, ISSN-0228-549 Indexee dans RADAR Courrier de deuxieme classe 5188.



#### Des tabagies sexistes

À défaut d'être en mesure de vous subventionner comme vous le méritez, je m'abonne. Ce qui m'a décidée ? Votre affirmation selon laquelle un numéro vendu par abonnement vous rapporte le double de celui vendu en kiosque. De plus, le propriétaire de «ma» tabagie est un super-macho-hyper-sexiste, du genre: «Cachez-moi c'te m... revue de frustrées derrière les Playboy». J'ai décidé qu'il ne s'enrichirait pas à mes dépens.

J'ai bien hâte de lire dans vos pages votre conception du «radicalisme» comme vous le promettez dans votre éditorial de septembre 83...

DANIELE BLAIS Cap-Rouge



#### Pour un lieu d'accueil «schizoframe»

Il s'agit de rendre son sens à l'asile: un lieu où s'abriter gratuitement, en participant contre la violence mortelle du monde, un lieu où poursuivre la mélodie qui crie en soi et qui cherche désespérément à émerger, un lieu où la désintégration se nomme libération, où la souffrance devient croissance, un lieu où crier n'est pas hystérie mais prise de parole...

Vous êtes intéressé-e ? Appelez-moi...

> MONIQUE BEAULNE (514) 747-5259

#### Pierre Elliot Trudeau calomnié?

J'ai lu votre dossier Demain la guerre? et j'ai trouvé très désagréable la façon dont vous parlez contre le Très Honorable Premier ministre Pierre Elliot Trudeau (...). Pourquoi fut-il le premier des hommes politiques à prendre cette initiative de paix? Eh bien, parce qu'il est conscient de ce problème toujours grandissant et qu'il est assez intelligent pour foncer, seul (...). II ne le fait pas pour lui, pour les votes, mais pour tous les Canadiens et les Canadiennes, pour les gens du monde entier et surtout pour l'avenir, nos enfants.

NORMAND TREMBLAY
Ouebec

#### NDLR

Alors pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant et, surtout, pourquoi avoir autorisé les essais du missile Cruise, cet engin de guerre sans précédent?

#### Syndicalisme véreux

Hommage pour votre article La guerre des boutons n'aura pas lieu (LVR, nov./déc. 83). C'est l'article que j'attendais depuis longtemps... C'est la première fois que je vois des intellectuel-le-s oser regarder vers le bàs, en faveur des femmes sans voix. C'est pourtant une guerre qui existe depuis des dizaines d'années, contre les patrons et le syndicalisme véreux empêchant plus de 90% de ses membres (les femmes) d'avoir voix au chapitre.

C'est l'article que je n'ai jamais eu la chance d'écrire à cause des bâtons qu'on me mettait dans les roues. Ça faisait «anti-syndical», qu'on me disait. La guerre des boutons, pour moi, Anna Delso, ça fait 33 ans qu'elle dure et elle finira le jour où j'aurai fini de respirer.

Anna Delso Montréal

#### Le jour avant

J'ai lu votre éditorial sur la guerre avec d'autant plus de plaisir qu'il touchait à plusieurs aspects du sujet traité. J'ai surtout aimé les liens que vous faites avec l'individu. On a trop tendance, consciemment ou inconsciemment, à se démettre de ses responsabilités... sur les autres.

Longue vie à votre revue.

LOUISE LE BEAU Montréal

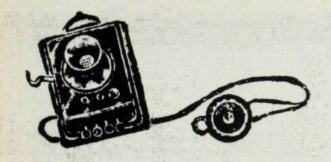
#### La libre pensée québécoise

Suite à votre éditorial (LVR, nov-déc, 83), je constate, comme vous, «que le féminisme est partout...».

C'est pourquoi, à votre liste de regroupements dans lesquels les femmes s'impliquent activement, j'ajouterais l'Association de la libre pensée québécoise. Parce que les femmes de la libre pensée posent la question fondamentale de «leur absence dans le discours philosophique traditionnel»; parce que nous luttons pour la séparation de l'Église et de l'État, contre la confessionnalité des écoles publiques, contre les interventions «papales» de toutes sortes (avortement, contraception, homosexualité, divorce, etc.), perpétuant la misogynie à l'état pur ; parce que nous disons non à ce «dieu-phallique», représentation symbolique de l'oppression des femmes et de la soumission des peuples.

L'intervention féministe à ce niveau comble un vide dans nos luttes présentes. Car il faut bien l'admettre l'athéisme au Québec demeure un sujet tabou. Femmes chrétiennes, passe encore: Mais femmes athées?... Or nous pouvons et nous devons renverser toutes les formes du patriarcat et ce dans tous les secteurs de la société (l'Église y compris) et apporter notre part de vécu en même temps que la puissance concrète de nos acquis.

> DANIELLE SOULIÈRES Vice-présidente de La libre pensée québécoise



#### Évaluationmédias (Media-Watch)

Évaluation-médias, organisme canadien ayant pour but d'améliorer l'image des femmes dans les médias, vient d'établir une coordination québécoise. Son rôle est de faire évoluer l'opinion publique à ce sujet par l'éducation et de faire pression auprès du gouvernement et de l'industrie de communications. Nous souhaitons la participation de toutes celles qui veulent éliminer le sexisme (incluant la pornographie) dans la publicité et le contenu des médias électroniques et imprimés. Nous visons à faciliter l'acheminement des plaintes, et aussi à monter une banque d'informations. Les formules de plaintes sont disponibles en écrivant à Évaluation-médias: Casier postal 1687. Succursale H. Montréal (Québec) H3G 2N6.

#### Emploi: l'éclatement?

C'est le titre du numéro 12 de la revue Interventions économiques comprenant de nombreux articles écrits par des femmes: Hélène David sur l'action positive; Diane Tremblay sur les métiers non traditionnels; Colette Bernier sur les nouvelles technologies... et bien d'autres. Pour se procurer la revue, écrire à : Interventions économiques. 3553, rue St-Urbain, Montréal H2X2N6. Prix: 9\$ l'exemplaire ou trois pour 20\$.

#### Campagne provinciale sur les travailleuses au foyer

En janvier dernier, l'AFEAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale) démarrait une campagne provinciale d'information et d'animation sur la situation des travailleuses au foyer. L'objectif général de cette campagne, qui se déroulera de janvier à mai 84, est de donner aux femmes et aux différent-e-s intervenant-e-s l'occasion de s'exprimer sur les mesures sociales, légales et financières à promouvoir pour mieux reconnaître le rôle des travailleuses au fover.

Parmi les activités d'animation et d'information prévues, mentionnons: la rencontre des publics cibles comme les groupes féminins et masculins et les associations professionnelles (janvier à mai); la publication prochaine du rapport d'analyse de l'enquête sur les femmes au foyer réalisée au printemps 82 par l'AFEAS : la tenue de colloques régionaux (mi-mars à fin avril), suivis d'un colloque national (mai 84).

Pour plus d'informations sur ces différentes activités. surveillez les journaux de vos régions ou appelez-nous : Judith Pinsonneault, coordinatrice provinciale du projet Relais, (514) 866-7052, et à l'adresse suivante : 180, boul. Dorchester Est, bureau 200, Montréal H2X 1N6.



#### L'autofinancement de Com'Femme

Com'Femme est un organisme à but non lucratif qui offre aux femmes de la région de Brossard des activités ou des ateliers de toutes sortes, leur permettant d'accéder à une plus grande conscientisation de leur rôle dans la société. Mais étant tributaire de subventions gouvernementales, le Centre doit constamment restreindre ses activités malgré les besoins croissants des femmes.

C'est la raison d'une campagne de levée de fonds. inaugurée en janvier dernier. Pour de plus amples renseignements, ou si vous désirez aider Com'Femme par vos dons, services ou suggestions, communiquez avec Rosemary ou Irenée au (514) 656-0356 (jour) ou 462-2261

#### Femmes: images et modèles

Colloque organisé par l'Institut canadien de recherches pour l'avancement de la femme (ICRAF), les 9, 10 et 11 novembre prochain, à Mont-

Pourquoi un autre colloque? Pour parler des aspects suivants

- images et modèles de femmes, proposés, rejetés, occultés. Pourquoi?

- les définisseurs de ces images et modèles et leurs principaux véhicules?

- comment les femmes ontelles composé avec ces images et modèles?

- créer de nouvelles images et modèles de femmes?

Le colloque donnera la parole à des femmes de tous les milieux : groupes de femmes, femmes autochtones, artistes, créatrices et universitaires. Celles-ci pourront communiquer leurs réflexions sous de multiples formes : courts exposés, conférences, poèmes, pièces de théâtre, vidéos, chorégraphies et performances diverses dans le cadre d'ateliers ou plénières. AVIS AUX INTÉRESSÉES. Renseignements: Evelyne Tardy, (514) 282-4522

#### Revenu minimum versus pauvreté maximum

L'ADDS (Association pour la défense des droits sociaux) du Québec métropolitain et un collectif de recherche et de formation viennent de publier un cahier intitulé «Revenu minimum garanti ou pauvreté maximum garantie».

Ce cahier parle de ce qui arrive aux assisté-e-s sociaux et sociales depuis 10 ans ; de ce que représente le RMG pour le gouvernement mais aussi pour nous : de ce que la réorientation des politiques sociales fait vivre à l'ensemble de la classe ouvrière ; de ce que la crise nous fait vivre...

On peut se procurer ce documentà l'ADDSQM: 301, rue Carillon, Québec G1K 5B3, (418) 525-4983. Coût: 2\$ + 1,25\$ en frais d'envoi.

#### Y'a des jours où où je voudrais me voir ailleurs!

Le Centre d'éducation et d'action des femmes de Montréal regroupe des femmes qui ont envie de voir du nouveau et de prendre le temps de respirer. Les activités de cet hiver

- droits des femmes (rencontres avec une avocate);

- théâtre (montage d'une pièce de théâtre)

- femmes, médicaments et alcool (rencontres sur la dépendance):

échanges sur nos vécus (discussions en petit groupe); - auto-défense (cours de wendo).

Ouvert de 9 h à 17 h, au 2314, rue Ste-Catherine Est. Montréal H2K 2J4. Activités gratuites, sauf auto-défense (10\$ la saison). Pour plus d'informations: (514) 524-5656 ou 524-3901



## POUR LA PREMIÈRE FOIS AU QUÉBEC:



Un répertoire complet des médicaments, qui constitue un guide précieux pour le consommateur. C'est un ouvrage critique, un livre de référence à la portée de tous, écrit dans un langage clair, et qui devrait avoir sa place dans tous les foyers.

Ce livre unique et indispensable évitera dorénavant bien des maux et bien des accidents reliés à une mauvaise utilisation des médicaments.

PRIX SPÉCIAL AUX LECTRICES DE <u>LA VIE EN ROSE</u> 12,00 \$ (Prix rég. 14,95 \$)

#### BON DE COMMANDE

No

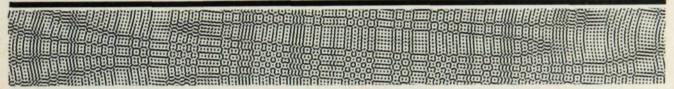
Adı

Veuillez me fai	ire narvenir
exemplaire(s) d	
CAMENTS de	
spécial de 12,00	
Ci-joint	S
□ chèque	□ mandat
à l'ordre de:	
ÉDITIONS QUÉ	REC/AMÉRIQUE
450, Sherbrooke E	
MONTRÉAL Qe H	

Comn	nandes (5	ues :	ies acceptées:			
m						
esse						

Code postal \_\_\_\_\_ Tél. \_\_\_\_

## réponses à «mort, le féminisme?» Une vision brouillée



otre éditorial Mort, le féminisme ? (nov./déc. 83) m'a laissée pantoise. Je vous comprends de vous vouloir optimistes dans ce temps de grisaille générale, et vous avez raison de souligner les aspects positifs du féminisme actuel. Mais quand vous constatez actuellement «un déploiement tentaculaire à la fois du discours et de la pratique féministes», vous voyez vraiment en rose. Et, quand vous assimilez le féminisme radical à un féminisme d'idées et que, par surcroît, vous l'opposez à un féminisme d'action, l'enthousiasme, me semble-t-il, brouille votre vision

Depuis 1970, le mouvement des femmes a été essentiellement un mouvement d'action-réflexion. Sa particularité et sa force ont été de développer à travers une multitude d'actions une théorie, une analyse qui a abouti au féminisme radical, non pas à partir d'idées abstraîtes mais à partir du vécu, du quotidien, des manifestations de notre oppression, dans une interaction constante entre l'analyse et l'action, la pratique et la théorie.

Et se demander aujourd'hui, comme vous le faites : «Voulons-nous un féminisme d'idées ou un féminisme d'action(s)? Ou plutôt, en l'absence du premier, allons-nous dédaigner l'autre ?» est d'abord un non-sens : toute action exprime une idée et tout le monde fait de la théorie, qu'on s'en rende compte ou non. Ensuite, privilégier l'activisme va à l'encontre des principes de base de la démarche féministe qui, depuis dix ans, nous a propulsées où nous sommes. À la limite, c'est tomber dans le piège de l'argumentation mâle antiféministe qui cherche à saper notre solidarité et à discréditer «notre» analyse fondamentale de notre oppression - le féminisme radical-, le moteur même de notre lutte, avec une vieille tactique masculine: nous diviser en intellectuelles et pragmatiques, méchantes et bonnes féministes.

Bien sûr, nous ne pouvons qu'applaudir à quatre mains devant l'appropriation du féminisme par un plus grand nombre de femmes et continuer de croire en notre courage et en notre capacité de nous révolter et d'agir. Mais, sans être pessimiste, je suis profondément inquiète en ce moment. Le féminisme caché qui a toujours tenu les femmes dans l'ombre d'elles-mêmes me fait peur. Parler dans nos maisons et nous taire publiquement fut et demeure pour nous synonyme d'enfermement.

Je suis bouleversée par certaines tangentes que prend le féminisme. En septembre, à Montréal, lors de la marche pour nous réapproprier la nuit, les organisatrices ont lancé aux 17 minutes d'énormes bouquets de ballons blancs et roses pour marquer l'intervalle entre deux viols dans une journée. Fêter le 8 mars, passe encore, même si ce jour devrait commémorer nos luttes, mais souligner le viol de façon aussi ambigue au lieu d'exprimer notre colère par nos slogans et nos chants comme nous l'avons fait à la marche de nuit il y a trois ans...

Je n'ai pas le féminisme serein quand le best-seller féministe de la saison,1 pour obtenir l'approbation des hommes, patauge dans le compromis, se porte à la défense de la libre expression de la pornographie et dénature la réalité des femmes: une femme battue sur dix, ça ne fait pas partie de notre quotidien, le harcèlement sexuel, il n'y en a pas tant que ça, je n'en ai pas vu dans mon milieu, etc. L'auteure a bien droit à son féminisme «modéré» qu'elle ne définit pas mais qu'elle oppose, en pragmatique, au féminisme radical auquel elle ne peut adhérer parce que «rationnel», «irréel», «non réaliste». Pourtant, que fait-elle, elle-même, sinon de la théorie et de l'analyse ? Si le féminisme ne s'est jamais si bien porté, où se lit et s'entend la réponse à ce féminisme-alibi ou sa critique éclairée? Encore nulle part. même pas dans La Vie en rose.2

Quant au «déploiement tentaculaire de la pratique féministe», il est loin d'être évident. Les groupes autonomes de femmes, engagés dans la lutte militante, se comptent sur les doigts de la main. Mais naissent beaucoup d'autres groupes, notamment issus de groupes de croissance personnelle et à la faveur de programmes gouvernementaux de subventions à l'emploi. Pour être des lieux de rassemblement, ces groupes ont-ils tous une pratique féministe? Pas sûr. Organisation d'échange de gardiennage sans lutte pour l'obtention de garderies, de cours de yoga et d'activités sociales sans remise en question de notre rôle et de notre oppression, est-ce féminin ou féministe? Excellent sujet d'enquête pour La Vie en rose. Et je pourrais multiplier les questions sur les diverses expressions du féminisme actuel. Il ne s'agit pas de désespérer et de déclarer faillite mais de prendre le pouls exact de la situation pour poursuivre notre lutte spécifique et la transformation de la société.

COLETTE BEAUCHAMP

1/ Vivre avec les hommes de Lysiane Gagnon, Éditions Québec/Amérique.

2/ Il est faux que La Vie en rose n'ait pas «répondu» à Lysiane Gagnon. Voir la critique d'Ariane Emond, dans LVR de janvier, p. 61

## Après l'inventaire, l'invention

lus loin, voilà où on en est rendues. Plus loin et plus près, à proximité de beaucoup plus de femmes, rendues elles-mêmes beaucoup plus loin. Le mouvement a fait son petit bonhomme de chemin (c'est à changer ça, comme idiome). Tranquillement d'abord, pure/ment et dure/ment ensuite, puis drôlement. Drôlement comme dans drôle, comme dans moins heavy, comme dans plus libre. Oui, c'est ça, plus libre, plus fou, plus ponctuel.

Avec cette belle sérénité de la trentaine et du début de la quarantaine. Moins besoin de parler au nom de l'humanité entière. Par expérience, éviter les déceptions, les leurres, la prétention. Plus le goût de dire je, de dire elle et moi, lui et moi, moi et quelques autres. Plus près de la réalité et du plaisir. Exigences précises. Fais-moi rire, laisse-moi danser. J'ai le goût d'inventer.

C'est qu'après la fouille, l'excavation et la découverte des «ruines» de l'humanité, le temps est à la reconstruction et à l'imagination. «Astheure» qu'on a beaucoup dit qui on est, faisons de quoi.

Oui, c'est à peu près là. Juste après et juste avant. À l'aventure. En plein mouvement malgré les mauvaises langues qui tsk-tsk, calomnient l'avenir.

DENISE SIROIS

#### féminisme actuel

#### JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES

## La véridique histoire du 8 mars

on, le 8 mars ne commémore pas une grève sanglante d'ouvrières du textile à New York (8 mars 1908), comme nous l'avons souvent cru et répété. Ses origines remontent à un grand meeting politique (3 mai 1908), où les revendications féministes pour le droit de vote et l'abolition de l'esclavage sexuel des femmes ont été chaudement applaudies.

En quatre ans de recherches entêtées, la Québécoise Renée Côté a remonté aux véritables origines — «jusqu'ici embrouillées, truquées, oubliées» — du 8 mars. Son livre, La journée internationale des femmes, est paru ces

jours-ci aux Éditions du remue-ménage.

Tenant à la fois du document historique (références innombrables à l'appui), du journalisme d'enquête et du journal de bord, cet ouvrage de 238 pages abondamment illustré apparaît comme un merveilleux «scrap-book». À quelques jours du 8 mars 1984, nous vous offrons en primeur des extraits d'une oeuvre terriblement originale et généreuse qui se lit comme un roman... politique.

ARIANE EMOND







#### Oui est la vraie Renée Côté?

Née dans le Bas-du-Fleuve en 1937. Mise à la porte de plusieurs institutions religieuses, elle termine quand même son cours classique en 1956. Ses études universitaires sont brèves faute de savoir quoi étudier : littérature, philosophie et géologie y passent.

En 1958, elle entreprend le «marché du travail». Documentaliste pour l'encyclopédie Grolier, co-responsable de la cote morale des films au Centre catholique, recherchiste de

films à Radio-Canada.

Et puis, la psychanalyse. Après sept ans de thérapie, elle décide de devenir artiste et part pour l'Allemagne. Elle trouve plutôt, à Londres, un mari qu'elle suivra à Los Angeles. De 1968 à 1982, elle voyage, termine un bacc. en sculpture et céramique, apprend la sérigraphie et l'impression off-set, déprime, écrit L'avortement, les évêques et les femmes, signé Prudence Ogino (Éd. du remue-ménage, 1979), quitte son mari.

Aujourd'hui, elle travaille comme «clerk II» dans un hôpital de Los Angeles et projette de revenir au Québec.

PAGE 153

### Le premier 8 mars

#### WOMAN'S DAY, MARCH 19, 1914

Program for Entertainment in Socialist Locale

D'après mes informations et celles de Harriet Clayhills, c'est en Allemagne, le dimanche 8 mars 1914, que la Journée internationale des femmes, eut lieu pour la première fois un 8 mars. Pourquoi? Peut-être simplement parce que c'était une date pratique cette année-là. Je ne crois pas que le 8 mars ait eu une signification particulière en 1914, sinon, comme me l'a fait remarquer Harriet, que le mois de mars avait un passé révolutionnaire: le soulèvement prusse a eu lieu en mars 1848 et la Commune de Paris en mars 1871.

Quand je parlais de ce livre, plusieurs femmes se sont étonnées de mon acharnement à retrouver l'origine de la date du 8 mars. A mon tour, je me suis étonnée de leurs questions: pour moi, une date exacte. c'est comme une adresse exacte. Il me semble aussi nécessaire d'avoir des dates exactes pour retrouver l'histoire de la Journée internationale des femmes que d'avoir l'adresse exacte quand on va quelque part et qu'on veut y arriver.

Je crois qu'il est important d'arrêter d'inventer des dates; seules les dates réelles nous conduiront aux faits.

PAGE 35

## Les discours du Woman's Day du 3 mai 1908



Germude Breslau-Hunt

(d'après le SOCIALIST WOMAN, juin 1908)
La camarade Gertrude Breslau-Hunt
dénonce l'exploitation de l'ouvrière
sous-payée, qui n'a pas le droit
de vote et qui est privée de ses droits
les plus élémentaires.

Le camarade Ben Hanford attaque le mariage, prostitution légale:

Les plus exploitées, dit-il, sont les mères de notre peuple qui ont pieds et mains liés par leur dépendance économique, qui sont forcées de se vendre sur le marché du mariage comme leurs soeurs prostituées se vendent sur le marché public.

**PAGE 128** 

## Ça sent le féminisme!

Pour certains, ces longues discussions sur le suffrage féminin ne sont pas de mise: ça sent la conscience de sexe et les socialistes ne doivent pas inoculer un tel virus.



PAGE 229

Rien au monde n'est plus éphémère ni plus fragile qu'un flocon de neige, et rien n'est plus irréversible qu'une avalanche. Mais une avalanche n'est rien de plus que des millions de flocons de neige. Ainsi, si chacune de nous, petit flocon de neige, faisait simplement sa part, notre force serait irréversible.

FLORENCE LUSCOMB
Citée par Ellen Cantarow, Susan GusheeO'Maley et Sharon Hartman-Strom, Moving the
Mountain, Woman Working for Social Change,
The Feminist Press, Old Westbury,
McGraw-Hill, New York, 1980, p. 51.





Florence Luscomb vers 1910

#### féminisme actuel

ENQUÊTE AUPRÈS DES QUÉBÉCOISES

## Stratégies privées et politiques

ous voulions savoir où en étaient les autres féministes. Après en avoir choisi quelques-unes, nous leur avons demandé, plus qu'un bilan personnel, leurs stratégies d'action féministe pour l'avenir - personnelles et collectives. Productrices culturelles, informatrices, syndicalistes ou fondatrices de centres de femmes, elles ont entre 22 et 44 ans, habitent Montréal, Québec, l'Estrie, la Côte Nord ou le Bas-du-fleuve. Mais elles ont toutes en commun d'être depuis longtemps féministes et militantes - et identifiées ainsi dans leurs milieux respectifs.

Il n'y avait que deux (larges) questions :

1. Compte tenu de ton expérience, quelles seront, les prochaines années et

dans ton milieu, tes priorités d'action féministe?

2. Il y aura des élections générales au Québec d'ici deux ans. Selon toi, estce que ce sera une occasion valable d'essayer d'imposer politiquement les revendications des femmes ? Si oui, selon quelles formes d'organisation ou de représentation politique : lobbying auprès des partis traditionnels, appui de candidates féministes indépendantes, création d'un parti féministe ? etc. Si non, pourquoi?

> Rachel Bélisle

Montréal



Impliquée depuis 1978 dans la lutte féministe collective, entre autres à la revue féministe Des luttes et des rires de femmes.

Depuis la publication de Sans fleurs ni couronnes, bilan des pratiques de Des luttes et des rires, ma participation est moins active. J'observe. Décrochée de l'urgence, de l'appartenance. Même situation quant à mon implication politique en tant que lesbienne, implication encore intimement liée à mon engagement féministe. Position périphérique. Recul.

Par mon travail salarié, par mes études à temps partiel, je traverse d'autres milieux. J'écoute, je suis curieuse. Je provoque, j'apprends. Après une période de bilans, collectifs et personnels, période d'intégration des acquis, réajustements, continuité. La même recherche : celle d'une cohérence entre les pratiques et les discours, l'éclatement de la barrière entre le privé et le public.

Les élections générales? Pour celles qui prennent encore plaisir à jouer de séduction et qui concoivent que cet atout féminin peut être recyclė. Pourquoi pas ? Je ne garantis, pourtant, mon vote à personne. Il y a des jours où je n'ai pas envie de jouer à cette échelle-là. Ca m'étourdit. Je préfère les jeux intimes de corps, de coeur et de tête aux prises de bec parlementaires, et j'ai l'impression qu'il y a plus de potentiel de changement radical dans un rapport intime réfléchi que dans une session complète à l'Assemblée nationale.

> Suzanne Boisvert

> > Montréal



Femme de théâtre lesbienne et féministe radicale, a travaillé entre autres au Théâtre expérimental des femmes.

Depuis cing ans, mon travail s'oriente principalement vers deux choses : tâcher de raffiner mon projet social et en expérimenter les différentes formes. Mon engagement est à la fois théorique et pratique, individuel et collectif - politique, donc. Tâcher de repenser

notre existence, de redéfinir nos rapports, bref de redéfinir notre réalité. Mon discours s'adressant essentiellement aux femmes, je tente de vérifier dans un collectif de travail les limites et les dépassements possibles. Il est extrêmement important de proposer des imageries décolonisées, d'alimenter notre imaginaire femelle et de transgresser les limites des schèmes patriarcaux, «S'imaginer autre». D'où l'importance, à court et à moyen terme. de fonder des revues, des lieux de rencontre (théâtre, cinéma, expositions, etc.), des groupes de stratégie politique où les femmes pourraient travailler ensemble à développer et raffiner leurs pensées. Et surtout, où des projets pourraient déjà prendre forme. Pour ma part, j'aimerais mettre sur pied un théâtre

Je crois que le féminisme se trouve en ce moment à un tournant historique et critique. La société patriarcale prend un sérieux coup de barre vers la droite. L'espèce de relâchement politique et idéologique des femmes m'inquiète. Nous devons plus que jamais radicaliser notre pensée et notre action. Question de survie. Question de vie. Et je vois davantage des interventions «extra-politiques» - telles la résistance passive et/ou l'action directe et violente (refuser de collaborer ou détruire systématiquement leurs biens) qu'un parti féministe. Il me semble illusoire d'aller se battre sur leur terrain parlementaire. Un tel parti risque plutôt d'alimenter le stock des «token women». Et des femmes qui se brûlent inutilement dans des débats inutiles.

> Micheline Carrier

> > Québec



Journaliste à la pige, a écrit depuis dix ans des centaines d'articles (Châtelaine. Le Devoir, Questions féministes) sur la condition des femmes, particulièrement sur la pornographie et autres violences. Animatrice d'ateliers, de cours, en contact avec des groupes de femmes, vient de publier son troisième livre, en réponse à Christiane Olivier: Faut-il pendre Jocaste?

L'information sur la porno et autres violences demeurera une priorité à vie. Mais mon «état» de communicatrice et de critique féministe m'amène à explorer tous les domaines influençant la vie des femmes, dont, au cours des prochaines années, le mouvement masculiniste et ses manifestations: que signifie la tendance actuelle du nouveau patriarcat porté à réclamer les droits et les pouvoirs des «nouveaux» (?) pères sans qu'on leur ait au préalable attribué des responsabilités et des engagements concrets ?

Je ne donnerai pas une grande importance aux élections générales. D'autres s'en chargeront. Toutes les occasions sont bonnes d'affirmer les revendications féministes. Il ne serait pas sage, toutefois, d'abandonner même pour quelques mois les tâches en chantier sur d'autres terrains, au profit de la politique partisane qui engloutit plus d'énergie qu'elle n'apporte de résultats. Cela reviendrait à miser la totalité de ses avoirs sur une loterie. Pas sûr que les gagnant-e-s partageront avec les femmes. Souvenons-nous du passé récent.

La scène politique ne me semble pas la meilleure, ni même une bonne voie pour changer profondément, radicalement, durablement la société, les personnes, la vie. C'est la condition pour faire accepter dans les faits les valeurs des femmes, et mon «modeste» objectif de lutte à long terme.

Aider les candidat-e-s pro-femmes et rappeler fermement les exigences féministes, oui. Mais ne pas mobiliser pendant des mois tout le temps, toute l'énergie de toutes les femmes à cette fin, à l'occasion d'un évènement qui s'apparente trop souvent à une opération-diversion. Ne serait-ce pas accorder une importance excessive à un lieu de pouvoir limité, éphémère, bien que prestigieux, et promouvoir d'autres intérêts que les nôtres?

Marie-Andrée Comtois Québec

Fondatrice avec d'autres de la Maison des femmes de Québec, candidate en 1980 du Rassemblement populaire aux élections municipales de Québec.

Les plans quinquennaux ou triennaux, c'est pas mon fort. La provocation bien plus que la planification a servi de moteur à mes implications. Mais attention, je ne suis pas une provocatrice, oh non, à l'inverse plutôt, une éternelle provoquée.

Par exemple, c'est au lendemain du 8 mars 1976 (à l'époque de «Pas de libération des travailleurs sans libération des femmes» et vice versa) que cinq, six d'entre nous ont eu besoin de réagir : ce fut la longue aventure de la Maison des femmes de Québec. Un autre 8 mars – coïncidence ? – en 1982 nous força à fouiller les multiples confrontations qui surgissaient chaque année dans l'organisation de cette journée : et ce fut le Dossier 8 mars publié par le collectif Marie-Géographie.

Mes actions-réflexions, donc, naissent presque toujours d'un sentiment d'urgence. Or, actuellement je me sens, je nous sens patience. C'est comme si je m'étais faite à l'idée que ce serait très long, comme si, par moments, je l'assimilais à un beau rêve. Comme si, aussi, le prix à payer pour une recherche d'autonomie devenait très élevé. Coûteux en termes d'amour, de complicités, de sécurité, de fantaisie. Et pourtant... Dans un mois, un an peut-être, l'urgence va ressurgir, l'espoir, nourri de réflexion-évaluation, de pratiques et de transformation personnelle, va repoindre. Le bilan sera inversé et alors, encore une fois provoquée, je...

Les prochaines élections pourraient-elles servir de catalyseur? L'expérience péquiste m'a confirmé qu'un préjugé même favorable demeure un préjugé. On voit ce que ça a donné. Un parti féministe qui remettrait en cause le pouvoir patriarcal et serait porteur d'un changement radical? Utopie ou possible? Provoquez-moi.



Co-fondatrice de la Maison des femmes de Baie-Comeau/Hauterive, travaille à présent au Centre Immersion (issu de la Maison) qui s'occupe de l'intégration des femmes au marché du travail.

Entendons-nous bien : je ne suis pas une vedette du féminisme !... mais une femme

catalogue et ainsi vous inscrire C'est gratuit! sur notre liste d'envois réguliers Vous pouvez Organisme /ille / code postal **POUR QUI TOURNE LA ROUE?** Un vidéo qui questionne les effets de la microtechnologie sur le travail des femmes. Snon Disponible sur cassettes, format 3/4 po. et 1/2 po. VHS, couleur, 36 min. 1983. procurer notre nouveau GROUPE G.I.V. Distribution de vidéos, 1308 Gilford. Montréal, Qué H2J 1R5 (514) 524-3259

engagée dans l'action collective et qui y croit profondément. Votre petite enquête tombe pile : c'est une réflexion que j'avais amorcée de mon côté. Je sors en effet de cinq années très intenses pendant lesquelles j'ai investi beaucoup de temps et d'énergie dans la lutte.

A force de penser avec et pour le collectif, je réalise que j'ai fini par manquer de recul pour interroger mes propres affirmations. Je me donne encore un an au Centre Immersion, sur le dossier de la vie économique des femmes. Après je prendrai le temps de souffler un peu, de regarder comment moi, Édith Godbout, je me définis comme féministe. J'ai le goût de laisser mûrir les choses et d'aller voir ce qui se fait ailleurs, dans d'autres groupes de femmes. Pour, à long terme, revenir à l'action ressourcée. Dans trois, quatre ans ?

Quant à la politique et aux élections, je dois avouer que j'éprouve une réticence viscérale vis-à-vis de tout ce qui s'appelle pouvoir. À la Maison des femmes, nous avons beaucoup essayé d'établir des relations égalitaires, à faire en sorte que personne ne mobilise toutes les informations, n'assume seule toutes les décisions. Selon moi, avant de songer au grand saut en politique, nous devons expérimenter d'autres formes d'organisation sociale

au lieu d'envoyer des femmes se brûler dans l'arène politique.



Travaille depuis 1977 sur le dossier de la violence faite aux femmes, d'abord comme instructrice d'auto-défense (wen-do), ensuite comme co-fondatrice puis permanente, à Sherbrooke, d'un centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel. A milité dans les regroupements provinciaux des centres contre le viol et des maisons d'hébergement.

J'ai pris un recul face à tout cela depuis 1984! J'avais envie de réévaluer mon action. La question de la violence demeure très importante pour moi. Tout en reconnaissant la nécessité de toutes les luttes menées par les femmes, j'ai l'impression de toucher là un point névralgique de la condition des femmes. Notre impuissance aux niveaux social et politique est liée à notre impuissance dans le quotidien. Impuissance apprise très jeune et entretenue par les agressions sexuelles, par les rapports de force qui régissent les relations hommes/femmes, autour de la sexualité et de l'amour, mais qui sont les mêmes sur le marché du travail, en politique, partout!

Personnellement, je n'ai plus envie de m'investir dans le quotidien d'un centre. Je crois qu'un danger guette les groupes de femmes actuellement, et c'est l'amateurisme. Il n'est pas suffisant d'avoir raison, il faut en avoir la force, être convaincantes, articulées, faire des interventions de qualité, donner une image de compétence, savoir profiter des expériences et des acquis, éviter de refaire certaines erreurs. Après avoir beaucoup appris des femmes, je sens que j'ai aussi des choses à apporter. Il me reste à trouver le comment.

Selon moi, il n'est pas suffisant d'amener nos revendications au niveau politique. Ce qu'il faut, c'est changer toutes les règles du jeu. Pour le faire actuellement, il faut créer un mouvement de contre-balancier et je crois



présentent

#### **Claire Bonenfant**

Présidente du Conseil du Statut de la Femme

dans une série de

3 CONFÉRENCES

sur le thême

#### LA FORCE DES FEMMES

Frais: 20 \$
Horaire: 19:30 à 22:00

Dates: mercredi, 28 mars, 4 et 11 avril
Lieu: Université de Montréal
Pavillon principal
2900, Chemin de la Tour, Montréal
Entrée: Z-1
(où une hôtesse vous attend)

Renseignements: 343-6090



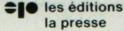
Université de Montréal Faculté de l'éducation permanente

## LA VIE ARRACHÉE par Michèle Mailhot



Ainsi parle — et écrit — Michèle Mailhot dans La vie arrachée, que viennent de publier les Éditions La Presse. La vie arrachée, c'est la somme relue, revue, revécué de ces cahiers dans lesquels elle s'est confiée depuis l'âge de neuf ans. Diffusés en majeure partie sur les ondes de Radio-Canada dans le cadre de la série «Journal intime de...», ces cahiers offrent aujourd'hui, dans ce livre, le témoignage à la fois lucide et douloureux d'un cheminement qui avait commencé avec Veulllez agréer..., son ouvrage précédent paru aux Éditions La Presse.

La vie arrachée, un livre prenant après lequel il n'y a plus que le silence. Et l'amour.



Membres de l'Association des

En vente partout

que seul un parti féministe peut provoquer ce mouvement. Je ne crois plus au lobbying auprès des partis traditionnels. J'ai appris, pour avoir milité jusqu'à récemment en «politique», que les hommes sur lesquels on peut parfois compter au départ ont souvent un «plan de carrière» et que, dans la pratique, celui-ci passera avant tout idéal. À long terme, on ne peut donc pas compter sur eux.

Bien sûr, le même piège quette les femmes quoique il ne faut pas avoir de plan de carrière (traditionnel en tout cas) pour se présenter dans un parti féministe! L'avantage d'un parti féministe, c'est que ces femmes, même peu nombreuses au début, seront élues sur des bases claires, avec le mandat de défendre nos revendications, et elles seront soutenues par une «base» de femmes désirant des changements fondamentaux. En fait, l'idée d'un parti féministe m'emballe, je crois sincèrement que dans la conjoncture actuelle ca pourrait faire avancer des choses.



A participé à Droit de parole (journal de quartier), à Presse Libre, aux Cordes à linge (groupe de musique féministe); est actuellement au collectif Marie-Géographie.

Nous, je, avons à nous affranchir de nos barrières-entraves mentales et sociétales ... «Ah verrai-je jamais le jour

Où je jouirai de chaque geste qui jaillira Où nos cantigues alentour Porteront tumulte d'autres temps, d'autres choix»...

Se créer des espaces de liberté Investir l'agir en alliance du quotidien Constamment retrouver le rythme intérieur de nos sensibilités

Ne plus s'égarer dans le pluriel des redites de leurs discours

Nous avons figé la mouvance dans des parcours tracés

Laissons monter la flamme, le souffle Incrivons tenacement nos convictions persistantes d'une nécessaire transformation

globale Monte la résonance de nos avancées face aux retombées de crachats des pouvoirs L'apprivoisement de nos différences-femmes iette un pont sur le fossé

entre réformisme, modération et radicalisme Hormis le statu quo, tout nous est envisageable Viser la subversion des tribunes du parlemen-

tarisme Pourquoi pas. Si

toutes nous portons nos flambeaux et arborons nos croyances et absences de

comme une bannière multicolore. Si quand nous prenons nos avenues nous inscrivons nos vues, nos sentis. Si: quand nous conquerons un siège nous nous y dressons au lieu de nous y pièger.



Membre du collectif de production de Des luttes et des rires de femmes de 1978 à 1981, a participé entre autres l'organisation de rencontresdiscussions, de tables rondes et de journées de réflexion entre femmes.

Et maintenant? Je pense que l'évolue dans un milieu différent d'il y a deux ans. J'ai transformé mon champ d'action et d'intérêts et je me suis mise à travailler dans le secteur «artistique». Car pour moi l'expression artistique est une clé importante dans la création d'images de nous-mêmes valorisantes, fortes et uniques. J'ai le goût de participer à l'édification d'une culture de femmes réfléchie et approfondie. Et mes priorités ? Continuer à appuyer la création de ces nouvelles images, avec d'autres femmes et sur une base ponctuelle, et tenter de vivre pleinement ma vie avec tout ce que ca implique.

Non, je ne crois pas à «l'occasion des élections». L'histoire nous le démontre bien. Pas plus qu'auparavant, nous ne pouvons imposer politiquement nos revendications lors de cette élection. Bien sûr, à force de pressions, nous réussissons à faire allèger certaines lois, à imposer partiellement nos idées. Mais le gros de tout ca, nous le devons à nous toutes, à notre acharnement, à notre propre rayonne-

La manipulation électorale est intrinsèque au fonctionnement des partis politiques en général. Ainsi, ils se servent de nous et nous font de belles promesses. Mais je voterai bien sur à ces élections, et c'est ce que j'appelle la politique du moins pire.



Militante féministe depuis 1969, au Front de libération des femmes, au Comité de lutte pour l'avortement libre et gratuit, au Théâtre des cuisines, dans divers groupes autour de Matane. etc. Auteure avec Louise Toupin de l'anthologie Québécoises Deboutte.

«Je suis fatiguée. Près de 15 ans maintenant que je suis devenue féministe. Qui, c'est vrai, nous sommes maintenant des centaines. des milliers, pourtant jamais je ne me suis sentie aussi seule. J'ai le sentiment d'être passée de la solidarité entre quelques-unes à la solitude à plusieurs. Je découvre aujourd'hui la méfiance entre nous, la division, l'épuisement, le désenchantement.»

Hiver 83-84: l'energie revient. Comment diriger mon action feministe dans les prochaines années? Mais par mes anciennes amours, le théâtre, le Théâtre des cuisines. Y dire et y chanter, à qui veut l'entendre, mes tristesses, mes colères, mes espoirs de femme féministe. Mais que vivent encore les femmes sur la terre : «Insultées, frappées, violées, mutilées, torturées, massacrées...». Cri d'alarme : «On est en guerre. De deux choses l'une: ou on la gagne, ou on la perd.» Ma priorité: «Pour aujourd'hui et dans cent ans, l'union des femmes il faut la faire. Faisons la paix entre nous pour faire la guerre ensemble.» Et chantons à nos enfants : «Dors ma Delphine, tu seras marine; dors Sébastien, seras pas chauvin...»

Toutes ces citations entre quillemets sont des extraits du dernier spectacle du Théâtre des cuisines, écrit et monté pour le 8 mars 1984, présenté en audition le 18 janvier au comité organisateur du show du 8 mars de La Vie en rose. Refusé. Ce jury féministe nous dit. au téléphone : «Trop démobilisateur, trop de déjà vu, parler de guerre heurte, alors qu'on veut lancer un appel féministe. Ça ne va pas avec notre show.» C'est vrai, c'est heurtant de toujours se rappeler que le patriarcat et le capitalisme mènent la guerre contre les femmes.

Mes priorités au printemps 84 : l'union avec moi-même, par le théâtre, la musique, où le privé est toujours politique et le féminisme

#### féminisme actuel

une bonne partie de mon oxygène.

Je dis non à un parti féministe. Je ne crois pas au monopole des luttes et de l'idéologie, qui nie les divisions et fait taire les différences.

> Armande Saint-Jean



Stanstead

Journaliste de métier, productrice agricole depuis dix ans, impliquée comme militante féministe surtout en information : émissions de radio et de télévision, collectif et journal Les Têtes de pioche, sessions de formation et ateliers sur la condition féminine, entre autres. A publié en novembre Pour en finir avec le patriarcat.

Sans doute par dé/formation professionnelle, je souffre depuis longtemps de la pauvreté des réseaux d'information entre les femmes. Or la communication me semble essentielle à toute survie, à tout progrès des femmes, individues et collectives. Je veux donc continuer d'exercer mon mètier en demeurant intimement associée à des femmes : écrire, publier, diffuser, animer, chercher, enseigner, témoigner. Je rêve depuis des lunes à une radio des femmes, comme à la naissance d'une revue d'idées/actions féministes.

Je continuerai de participer aux diverses activités féministes publiques où des femmes m'invitent, particulièrement dans ma région de l'Estrie, auprès de femmes dont je partage les intérêts personnels, comme l'agriculture.

Quant au privé, je poursuivrai une tentative amorcée depuis quelques années: la mise sur pied d'une communauté de femmes autonomes vivant à la campagne, partageant ressources et activités. Il s'agit de se donner un lieu géographique et affectif (hors de l'arène patriarcale et au-delà de la structure familiale traditionnelle) où établir des rapports d'entraide, égalitaires, harmonieux et visant à satisfaire nos besoins respectifs.

La lutte des femmes est désormais posée en termes politiques. Dans les années 60, nous réclamions l'égalité. La décennie 70 nous a vues faire des percées significatives dans tous les champs de l'activité humaine. La décennie 80 doit nous permettre de consolider nos acquis et de conquérir tout ce qui nous mangué encore, notamment le pouvoir.

Comment y arriver? En investissant les structures existantes pour changer le système de l'intérieur? Ou en échafaudant de nouvelles organisations en dehors de l'arène patriarcale? Ce sont là affaires de stratégie, d'énergie, de goûts personnels. Aucune des routes n'est à dédaigner. Il serait cependant illusoire de penser que nous emprunterons toutes le même chemin. Ce n'est ni souhaitable ni nécessaire.

Marianne Tremblay



Rimouski

A milité d'abord au Comité des femmes de la C.E.Q. et, depuis trois ans, à la Maison des femmes de Rimouski.

En dépit de la morosité et de la démobilisation que je peux voir autour de moi, je suis convaincue qu'il ne faut surtout pas lâcher, qu'il reste encore des batailles à gagner. Pour l'instant et pour les prochaines années, ma priorité est de travailler avec d'autres femmes pour en arriver à nous tailler une place dans la vie économique.

J'ai un autre front de lutte, aussi important : le Regroupement provincial contre la pornographie. Pour moi, l'abolition du patriarcat passe nécessairement par une réflexion féministe sur la vie privée, sur la vie sexuelle. Enfin, comme syndiquée, je compte bien continuer à m'impliquer à l'intérieur du Comité des femmes. Je sais bien que la structure syndicale est mâle ; c'est justement pour cela qu'il faut y rester : pour la changer, pour aller, comme femmes, nous y chercher du pouvoir.

Dans la conjoncture actuelle, je trouve premature de songer à la mise sur pied d'un parti féministe, quoique l'idée me plaise assez. Il faudrait plutôt privilégier des candidatures féministes indépendantes, à la condition que ces femmes s'affichent comme féministes et basent leur programme électoral – et toutes leurs interventions par la suite – sur les revendications des groupes de femmes. Les partis politiques traditionnels ? Surtout pas! Les femmes y sont trop encadrées, assujetties à la ligne de parti, tenues à la solidarité ministérielle. Elles abdiquent.

Propos recueillis par : HÉLÈNE LÉVESQUE LISE MOISAN FRANÇOISE GUÉNETTE



Mary O'Brien

«Je cherchais à analyser la naissance comme une chose réelle, vraie. Personnellement, je la voyais déjà ainsi, non pas parce que j'ai des enfants - je n'en ai pas - mais parce que l'ai été sage-femme jadis. J'ai donc été présente lors de ces incroyables «célébrations» de la féminité. À cause de cette expérience, je ne pouvais pas accepter le fait que la naissance soit perçue comme alienante, purement biologique, inintéressante et a-historique. Notion entérinée même par Simone de Beauvoir, pour qui la «transcendance» ne peut être l'affaire des mères. (J'ai d'ailleurs voulu peut-être lui prouver quelque chose à elle en particulier). Moi, j'ai toujours eu ce gros bon sens de penser que l'histoire n'existerait pas sans le fait d'être mis-e au monde. Mais c'est une préoccupation tout à fait absente des annales de la pensée des hommes.

En fait, la naissance n'est pas simple. C'est un processus complexe non pas au niveau du corps mais au niveau de la conscience humaine. Et tout comme il y a la conscience de classe, il y a la conscience de reproduction, très différente, selon qu'on est un homme ou une femme.»

#### Le droit des papas

«La paternité est ni plus ni moins qu'une découverte historique. À un moment donné, l'homme découvrit qu'il était à la fois inclus dans et exclus du processus de reproduction. La paternité est une idée, la connaissance d'une cause à effet qu'il fallait matérialiser. À mon avis, le patriarcat est l'effort des hommes, à travers l'histoire, pour se réconcilier

#### MARY O'BRIEN

## Une sage-femme politique

ary O'Brien a les cheveux tout blancs, une allure très «casual» malgré tout, un rire sonore et une érudition qui m'a parue sans bornes. Écossaise d'origine, elle enseigne aujourd'hui la théorie politique et les «études féministes» à l'Ontario Institute for Studies in Education, à Toronto. Elle fut l'une des fondatrices du Parti féministe du Canada, créé vers 1975 à Toronto, mais son vrai titre de gloire, c'est The Politics of Reproduction (1981), un livre qui fit d'elle une théoricienne féministe très remarquée. Invitée à l'Institut Simone-de-Beauvoir, à la fin janvier, elle expliquait son choix du thème de la reproduction.

concrètement avec l'espèce. Ce qui ne pose pas de problème comme tel, mais, et c'est un fait historique, il ne suffit pas aux hommes d'être des pères «en particulier» – des papas – et c'est cela qui amène l'oppression et la privatisation des femmes. Car l'expérience vécue de la paternité passe par l'incarcération des femmes, leur inaccessibilité aux autres hommes et, de plus, l'appropriation des enfants par l'homme.

Nos enfants sont à nous, les femmes, parce que nous les mettons au monde. Les enfants appartiennent aux pères parce que ceux-ci possèdent le droit millénaire de les nommer, de dire «voici, cet enfant est le mien», peu importe si les faits disent le contraire. C'est très différent. Et il faut comprendre cette dialectique fondamentale de la reproduction pour mieux comprendre notre passé mais aussi notre prèsent.

Il faut dire qu'à l'époque où nous vivons, la situation est passablement différente. Les femmes peuvent de plus en plus, comme les hommes, décider par un acte de raison d'avoir un enfant ou non. Historiquement, nous faisons face à une nouvelle condition de notre existence : pouvoir non seulement choisir librement la maternité mais aussi étendre ce privilège à une nouvelle vision du monde, où la conservation de l'espèce deviendrait une entreprise humaine et historique considérable et prioritaire.»

Mary O'Brien en est venue à cette analyse via Marx («parce qu'il est matérialiste et la reproduction est matérielle avant tout, quoique ce soit quelque peu aberrant de considérer ses enfants comme de la marchandise»), mais surtout grâce à Hegel, qui lui a fait com-

prendre le processus dialectique de la reproduction, et grâce à toutes les penseuses féministes qui travaillent (comme elle) à «une nouvelle méthode, une nouvelle perception de la connaissance». Car «la seule position que nous pouvons avoir face aux canons intellectuels mâles, c'est une position critique», de préciser Mary O'Brien.

#### Les erreurs de parcours

Alors que dire du Feminist Party of Canada, ou de tout autre parti politique de femmes ? Est-ce réitérer un modèle masculin ou au contraire réaliser une «transformation historique» ?

«Je crois que la lutte féministe est trop importante pour qu'on ne se batte pas à tous les niveaux. Nous ne pouvons certainement pas nous permettre d'être passives et nous conformer au stéréotype. Et il ne suffit pas d'aborder individuellement nos problèmes au travail ou dans nos vies privées, ni même de nous sentir enfin confortables dans nos groupes de femmes. Il faut bouger politiquement. Ceci dit, je ne suis pas sûre qu'un parti politique soit la réponse. En tous cas, cela n'a pas marché pour nous quoique les raisons m'apparaissent maintenant assez évidentes.

D'abord, le parti a été l'idée de femmes libérales : «Nous allons nous présenter sous la bannière de l'égalité des droits pour les femmes, ont-elles pensé, ensuite nous verrons les matières fiscales, environnementales et autres qu'il faudra inclure dans la plateforme». Le problème, c'est qu'elles confondaient l'égalité avec le changement : être comme les hommes, ce n'est pas changer le

monde

Ensuite, nous nous sommes enlisées dans le collectivisme démocratique. Il y avait 700 femmes lors de la première réunion — ce qui est exceptionnel pour un meeting féministe — et les femmes ne cessaient d'appeler par la suite, nous disant : «Dites-moi ce que je peux faire». Mais on ne pouvait pas leur dire quoi faire, sous prétexte que c'était trop... autoritaire, hièrarchique! L'organisation était donc beaucoup trop nébuleuse.

Finalement, et je crois que c'est la raison la plus importante, la présence des lesbiennes séparatistes. La moitié des femmes étaient lesbiennes et, pourtant, nous n'avons jamais abordé la question franchement. On la symbolisait de toutes sortes de façons, la première étant l'exclusion des hommes du parti, et il faut peut-être se demander si on peut s'organiser en excluant un groupe aussi nombreux (ce n'est d'ailleurs pas parfaitement légal). Alors, à force de se sentir lésées chacune de notre côté – les hétérosexuelles se sentant «attaquées», les lesbiennes pas assez «admises» – on a laissé tomber.

Le parti n'est pas officiellement dissous, il dort en attendant que se règlent ces questions. Selon moi, la grande leçon de cette histoire est qu'il faut travailler sur la base de ce qui nous unit plutôt que sur ce qui nous divise. Il faut donc toujours faire ce que le patriarcat dit qu'il ne faut jamais faire : se voir comme une entité, un tout organique, quelque chose qui se tient. C'est la seule façon d'arriver à une nouvelle forme de politique, dont le Parti féministe constitue malgré tout une amorce.»

Propos recueillis par Francine Pelletier

MARIE DENIS

## «Le féminisme n'a pas fini de se penser»

o-fondatrice de la Maison des femmes de Bruxelles, de la revue féministe Voyelles (1979-1982), collaboratrice aux Cahiers du GRIF, journaliste et auteure de **Dis, Marie...** où elle raconte sa vie de militante, Marie Denis est à 62 ans un pilier du mouvement des femmes en Belgique. Elle était de passage à Montréal en novembre dernier, mais sa conférence à l'Institut Simone-de-Beauvoir a été peu publicisée et quasi ignorée par les médias. Sauf par Francine Pelletier et Hélène Pedneault, qui ont eu le plaisir de la rencontrer pour La Vie en rose.



LVR: Quelle est la question féministe qui vous préoccupe le plus en ce moment?

MD: Le thème de la différence. La différence, c'est l'altérité, ce qu'il y a d'humain, la dynamique humaine. Nous, les féministes, avons toujours été amenées à une dynamique sexuelle, oppositionnelle : le bloc des femmes contre le bloc des hommes. Ce n'était plus de l'altérité, c'était de l'opposition, de la guerre.

#### Il faut d'abord réfléchir sur les différences entre nous, les femmes.

Or, pour que la réflexion soit positive, il faut commencer par une mise en question du refus de la différence, de la peur et de la non-maturité devant la différence. Et peut-être d'abord réfléchir sur les différences entre nous. Parce que nous sommes dans une sorte de connivence, «les mêmes», nous avons un dialogue rapide et facile, nous employons les mêmes mots, nous avons des sensations souvent très proches qui nous réjouissent. Nous pourrions donc sans crainte et sans trop nous blesser reconnaître les différences, parfois l'opposition entre les femmes.

Mais, au colloque féministe de Namur sur le thème de la différence, il s'est dit carrément que la perte de l'affirmation, de la théorie, de l'idéologie de la sororité avait été, pour beaucoup de femmes, l'abandon du féminisme, le désespoir, la trahison.

#### Au début, l'illusion est nécessaire.

LVR: Comment expliquez-vous ça?

MD: Au début, l'illusion est nécessaire. Mais parce que nous avons entretenu l'illusion, nous avons continué à dire «sororité» quand il y avait déjà des blessures, nous avons voulu cicatriser trop vite, et alors on s'est retrouvées devant une déchirure complète. Des femmes se sont disputées, se sont battues, et au lieu de se dire «Ça ne fait rien, nous sommes quand même des personnes humaines tout à fait respectables», on s'est beaucoup trop peu respectées, on a été vraiment dégoûtantes. Ce qu'on avait dit qu'on ne serait plus jamais, on l'a été encore plus. Donc, une désillusion atroce. Alors Françoise Collin, une femme de chez nous, a dit dans un moment de dèsespoir : «Si c'était pour en arriver là, on aurait mieux aimé ne pas être féministe». Un peu comme on dit, après une passion amoureuse : «Si c'était pour en arriver là, on aurait mieux fait de ne pas aimer ce type ou cette fille».

LVR: Et d'après vous, quelles seraient les différences essentielles à reconnaître entre femmes et entre féministes?

MD: Ces différences sont à plusieurs niveaux: il y a d'abord des différences de caractère. Nous avons aussi avec nous des femmes de pouvoir; et comme nous étions contre le pouvoir, nous avons niè cela. Moi je suis un peu une femme de pouvoir, même si je n'en ai pas l'air. Ça m'a un peu été reproché. C'était dur, mais je pouvais le supporter. C'est une des premières choses à admettre : qu'il y a des femmes de pouvoir et qu'elles sont nécessaires.

LVR: Que voulez-vous dire par «femme de pouvoir»?

MD: Ça peut être une femme qui veut réussir un projet, qui assume une idée. Par exemple, vous ici, à La Vie en rose, vous êtes des femmes de pouvoir parce que vous exercez un pouvoir sur la pensée, et il faut se réjouir d'avoir cette puissance de création et ce droit à le faire, à continuer, même si c'est souvent très difficile. Nous avons souvent une façon de ne pas nous enorgueillir et de critiquer les hommes qui le font. Nous avons rejeté des femmes comme ça aussi. Ne soyons pas carriéristes, mais affirmons ce droit à la différence. Il y aura toujours des suiveuses par exemple, comme il y a des tas de suiveurs.

#### Il faut cesser de parler avec ces mots... qui nous trompent, qui nous font perdre énormément de temps.

LVR: Et pourquoi pensez-vous qu'on a tant de difficulté à accepter le pouvoir?

MD: C'est parce que nous sortons du gauchisme: le pouvoir, c'est l'oppresseur, c'est l'aliénation. Il faut cesser de parler avec ces mots: ce sont des bulles qui nous trompent, qui nous font perdre énormément de temps. Or nous sommes issues du gauchisme - le féminisme n'est pas venu comme ca - et même si nous disons que ce sont nos mots à nous, nous trichons. Nous avons recu une pensée qui nous a plu, la pensée gauchiste, et nous l'avons faite nôtre immédiatement, et nous ne l'avons pas quittée même si nous l'avons faite un peu différente. Nous vivons de la pensée de notre temps, et je crois qu'on est actuellement dans un post-marxisme, un post-collectivisme. Mais là aussi la réflexion est à faire. Il faut du pouvoir, non pas excessif, plutôt redistribué, mais il en faut. Par exemple, les femmes qui font de la politique, combien les avons-nous critiquées au début. «Des réformistes» disionsnous. Mais il en faut quand même des femmes comme elles. Je crois qu'il faut les soutenir tout en les critiquant tout le temps, mais pas les lâcher comme ça.

#### On a nié sa propre vie.

LVR: Vous avez dit dans votre conférence que vous aviez été hypocrites face à nos rapports aux hommes. Que vouliez-vous dire?

MD: Nous nous sommes aperçues très tôt que nous vivions des situations très variées, très difficiles, que chacune s'en tirait comme elle le pouvait, mais que si on commençait à discuter de ça entre nous, on allait éclater en pleurs, on allait ralentir tout le programme de la journée, on allait buter tout le temps. On n'a donc pas touché au privé mais, conséquence néfaste, on a niè sa propre vie.

On ne disait pas, en se présentant au groupe par exemple, «Je travaille à faire cela, je suis mariée depuis tant de temps, j'ai tant d'enfants.» Les féministes disaient : «On ne doit rien savoir». C'était peut-être bien, pour créer un espace plus libre, mais nous risquions alors de mentir un peu. On se présentait comme plus libre qu'on l'était. Le discours admis était : «Les hommes, il n'en faut plus!» Or il y en avait qui étaient en recherche d'hommes très intense, à toutes sortes de niveaux. Alors elles sortaient de la réunion en faisant semblant, elles allaient peut-être dans une boîte.

Moi, je suis mariée, je n'ai pas de raison de quitter mon mari et, parfois, je ne voulais pas rentrer trop tard... Alors je commencais à regarder l'heure, très en cachette, comme une enfant, et les autres disaient : «Marie se lève tôt, elle doit rentrer, etc.» On essayait de le cacher, surtout vis-à-vis des lesbiennes qui restaient là, elles, toutes ensemble.

LVR: Pourquoi croyez-vous que les hétérosexuelles soient arrivées à se sentir si mal à l'aise face à leur propre vécu?

MD: Au début, chez nous, il y avait des homosexuelles radicales; pas tant dans le sens de radicalement homosexuelles que radicalement anarchistes. Ça voulait dire qu'on pouvait à peine construire la Maison des femmes ensemble, puisqu'elles refusaient de s'organiser entre elles, pour faire la vaisselle ou le bulletin...

LVR: Qu'est-ce qui les motivait dans l'anarchie?

MD: Il faut les comprendre : comme la société rejette les lesbiennes, elle leur semble toute entière foutue, injuste, à mettre à terre tout à fait. Alors, commencer à s'organiser c'était pour elles réadopter le système de la société, le système des hommes. D'ailleurs, disaient-elles aussitôt, «vous appartenez aux hommes et vous rentrez chez vos maris.»

Nous avions une timidité vis-à-vis de ces femmes. Ce n'était pas le moment de parler d'affinement entre hommes et femmes. En plus, à tout moment, nous avions devant nous des femmes dans le marasme, dans la misère, en divorce, etc.

## Si on appelle ça une «prostituée conjugale», eh bien, j'en suis une.

LVR: Y a-t-il eu d'autres différences pour vous (nous) freiner?

MD: Oui, je pense qu'il y a aussi les différences économiques. De façon générale, on dit que la moyenne du salaire féminin est de un tiers en-dessous du salaire des hommes. Mais, en plus, des tas de femmes ont un demitemps, des petits postes, ou sont pigistes. Mais souvent nous trichions là-dessus. On faisait semblant d'être indépendante, puisque l'un des buts du féminisme est l'indépendance économique.

Les féministes – surtout celles qui avaient épousé des types avec un gros salaire – n'aimaient pas avouer leur dépendance. Alors qu'il y avait par ailleurs des femmes vraiment seules, élevant parfois leurs enfants seules avec un tout petit budget. Et on faisait semblant d'être les mêmes, soi-disant pour ne pas vexer.

Il faut pouvoir admettre sa propre situation : si on appelle ça une «prostituée conjugale», eh bien j'en suis une. Même si je gagne un peu avec deux ou trois articles, je ne suis pas financièrement indépendante.

LVR: Étes-vous en train de dire qu'on a été

#### féminisme actuel

de mauvaise foi par rapport à beaucoup de

MD: Nous ne voulions pas être de mauvaise foi. Les hommes avaient divisé pour régner, nous étions divisées. Nous avons décide de gommer tout ca et d'être toutes les mêmes. Ce qui nous est arrivé, ce sont eux qui nous l'ont imposé, en un sens. Mais on devrait connaître nos différences et s'accepter comme ca.

Au journal Voyelles, nous avons travaillé avec des filles très différentes qui ne venaient pas du tout du féminisme. Elles venaient simplement pour faire du journalisme : des femmes différentes avec un but commun. On partage alors une base commune et puis on sait que chacune reprend sa vie différente après. Et je crois qu'on l'acceptait mieux comme ça parce que le but commun était précis; tandis que, quand le but commun est la fusion, alors c'est l'amalgame.

#### Le mouvement des femmes chez nous? C'est assez pareil.

LVR: Comment décririez-vous le mouvement des femmes en Belgique aujourd'hui? Y a-t-il des différences profondes avec la France, la Suisse ou le Québec ?

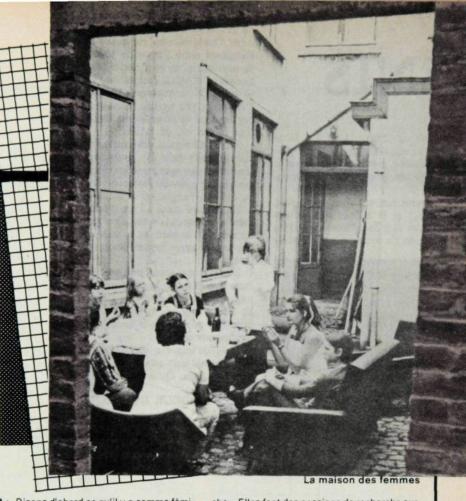
MB: Non. D'après ce que nous lisons c'est assez pareil. La plupart des femmes ont lâché la Maison des femmes à Bruxelles pour faire autre chose, peut-être parce que nous sommes mieux insérées dans la société maintenant, et que nous avons des possibilités de faire autre chose. En quittant la Maison, les unes ont fait une radio libre, d'autres sont retournées au GRIF (Groupe de recherche et d'intervention féministe), moi j'ai fait Voyelles et j'ai écrit mon livre. Les lesbiennes sont restées en disant : «Nous on est vraiment féministes, on va rester, on va continuer la Maison». Et puis alors, la Maison est devenue une maison de leshiennes

LVR: Est-elle encore ouverte?

MD: Non. On l'a fermée. Je n'étais plus là

#### Une maison des femmes va peut-être manquer, mais nous n'avons plus le courage de le faire.

LVR: Ici on croit que même si les actions sont moins éclatantes que jadis, les femmes sont beaucoup plus nombreuses à prendre conscience de ce qu'elles vivent. Est-ce comme ça chez vous?



MD: Disons d'abord ce qu'il y a comme féminisme. Donc, on a fermé la Maison des femmes à Bruxelles. Les lesbiennes ont trouvé un autre endroit, un café, où elles sont bien. Il y a deux maisons que vous appelleriez «centres de femmes», qui sont des centres culturels. Dans celle où je suis maintenant, il y a le GRIF en haut, il y a le collectif des femmes battues, un groupe de femmes universitaires, des femmes américaines et provenant d'autres pays de langue anglaise, le groupe «Changeons les livres scolaires».

En fait, c'est davantage un regroupement de différents groupes de travail, et non plus une «maison» où l'on peut entrer et raconter son histoire. Ça va peut-être manquer, mais nous n'avons plus le courage de le faire. Il faudrait que les jeunes prennent le relais, mais elles ne le font plus : elles font plutôt des groupes de thérapie. Il y a aussi des groupes d'auto-défense contre le viol, des groupes indépendants. Dans une autre maison à peu près pareille, il y a l'Université des femmes qui est une fondation des Cahiers du GRIF

#### Même si les groupes sont plus dispersés, je pense qu'ils travaillent olus ...

Après la première série des Cahiers du GRIF. Françoise Collin et les autres en avaient un peu marre (il paraît que c'est très féminin d'en avoir marre trop vite de ce que l'on fait!) et alors elles ont créé l'Université des femmes, employant le sens ancien du mot université qui veut dire «séminaire de recherche». Elles font des sessions de recherche sur la pornographie, sur la sexualité des hommes, des sessions de quatre ou six mois selon les sujets. Il faut continuer la recherche, le féminisme n'a pas fini de se penser, car si on avait fini de se penser, on serait mortes. Se penser, et penser avec certains hommes en partant d'où nous sommes, pour arriver à de nouvelles choses. Même si les groupes sont plus dispersés, je pense qu'ils travaillent plus. et de temps en temps, on fait appel les unes aux autres.

LVR: Les Cahiers du GRIF ont recommencé à publier en 82. La perspective est-elle changée, avez-vous de nouvelles avenues?

MD: C'est un peu changé, mais pas fondamentalement. Au fond l'idée c'était de théoriser le féminisme, de donner de la théorie pour que le féminisme soit étudié dans les universités, pour donner des références de travail aux sociologues. Je pense qu'ils sont lus dans les universités, mais pas utilisés autant qu'on le souhaiterait. Ils ont été publiés jusqu'en 78, et ont repris fin 82.

LVR: Pour quelles raisons avez-vous arrêté la publication pendant presque cinq ans?

MD: Pour fonder une Université des femmes, pour voir un peu. Françoise Collin, qui est écrivaine, voulait redevenir écrivaine, cesser d'être militante, et puis, finalement, elle n'a pas vu clair. Je suis comme elle: voulons-nous seulement être des écrivaines, rentrer dans notre coquille, ou bien est-ce que nous avons en nous l'être journaliste et l'être militant en même temps, et alors nous travaillons sur les deux?

Mais l'année dernière, après avoir cessé d'écrire pendant près de dix ans, j'ai écrit un petit texte, que Françoise Collin et moi avons décidé de publier. Alors on a recommencé les cahiers du GRIF. Mais différemment.

Au début, il fallait expliquer des choses de base, par exemple qu'il y a un produit national brut caché dans les statistiques des gouvernements, comment l'Église nous opprime toutes, etc. C'était la théorie sur la base du vécu, et surtout des témoignages.

#### Il ne faut pas nier que dans l'éros, Il faut un peu d'agression.

Maintenant, nous allons nous en tenir à un sujet par numéro, pour en faire presque des essais. Notre premier, Cinéma. Regard. Violence, a été fait en grande partie par une cinéaste qui parle du droit au regard. Et il y avait cette question: allons-nous poser un regard pornographique? C'est une discussion. Selon certaines d'entre nous, il ne faut pas nier que, dans l'éros, il faut un peu d'agression.

Alors il faut peut-être l'affirmer ? Pour en finir justement avec la porno.

LVR: Dans la mesure où il n'y a pas de violence, ni de domination de quelqu'un-e sur quelqu'un-e d'autre?

MD: Nous ne pouvons pas nier qu'il y ait de la violence dans l'éros, mais que ça doit être une inter-violence et une inter-douceur.

#### C'est certain que je cautionnais beaucoup de choses à cause de mon âge.

LVR: Croyez-vous que l'âge peut être un pouvoir?

MD: J'ai 62 ans. Au début, quand il y avait la lutte pour l'avortement, j'avais peut-être 52-53 ans. Je pouvais dire: je rejoins le féminisme, mais je n'en ai pas besoin pour ma vie privée. J'avais une vie agréable, pas de problèmes conjugaux. C'est certain que je cautionnais beaucoup de choses à cause de mon âge. On m'envoyait en avant en disant:

«Tu es calmement habillée, tu parles avec gaieté, tu as l'air saine». Se présenter comme personne d'âge mûr, ça peut très bien s'assumer, se vivre gaiement. Mais quelque part en soi, on se dit que ce serait gai d'être jeune. Alors c'est ambivalent. Je dirais que je suis encore au milieu de tout.

C'est une de mes connivences avec Simone de Beauvoir : j'ai l'affolement de la vieillesse et de la mort, mais surtout de la vieillesse. Je collabore à une revue faite par des hommes, La Revue Nouvelle, et maintenant, je suis vraiment importante. Au début, quand j'y allais, je les laissais parler : ce sont des économistes, des sociologues, des banquiers, des universitaires. Maintenant, je les laisse parler un petit moment et je rentre dedans. Et ça c'est à la fois à cause de l'âge et de l'assurance d'avoir un bagage, un bagage féministe, un bagage de réflexion et d'expression.

Une entrevue de : FRANCINE PELLETIER HÉLÈNE PEDNEAULT

#### ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

#### Unterberg Labelle Jenneau Dessureault et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700 Montréal H3H 1E8 934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

**AVOCATS** 





## FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7 Métro Mont-Royal 524-3289

marie cal psychologue Bur. Laval (514) 688-1044

Bur. C.C.P.E. 1497 est, boul. St-Joseph Montreal H2J 1M6 (514) 522-4535

#### Luce Bertrand M.P.s.

PSYCHOLOGUE

"Une femme à l'écoute des femmes "

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ CROISSANCE - CHEMINEMENT

Paquet, Bibeault, Sauriol 1385 est Mont-Royal, Montréal, Québec H2J 1Y8

#### Chantal Sauriol

avocate

(514) 527-1387

HÉLÈNE BÉLANGER DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTREAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (metro Place d'Armes) SUR RENDEZ-VOUS: (514) 871-8520

- COMPTABILITÉ
- RAPPORTS D'IMPÔT

Louise Giroux Bacc. Sc. Comm., C.S.A.

Sur rendez-vous

Bur. Laval. (514) 663-6645

BUREAU: (514) 769-2176

## Pierrette Tremblay, M. Ps.

Crise situationnelle - idées suicidaires stress - homosexualité phobie - séparation - deuil Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues du Québec

Tél. bur.: 274-8097 rés.: 274-4645

Nicole Reeves, M.A.

Psychologue Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland Montréal, Qc H2V 2Z8

## **DES FEMMES**

ET COMMERCANTES

et son réseau

#### **ENTRAIDE AU FÉMININ Network**

Pour toutes les femmes d'affaires. 376, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 tél.: 845-4281, 2, 3, 4

#### RECHERCHE FÉMINISTE

## Du téléphone arabe au samizdat

aradoxal: on n'a jamais vu une telle multiplication de journaux, bulletins de liaison, magazines spécialisés et surtout de revues théoriques féministes. Pourtant, la recherche féministe reste encore largement méconnue au Québec et certain-e-s parlent même d'essoufflement, voire de mort du féminisme.

Il faut sans doute être un peu myope pour ne pas constater qu'en termes d'insfrastructure<sup>2</sup> et de radicalisation, <sup>3</sup> le féminisme québécois est actuellement l'un des plus dynamiques. Il faut aussi être un peu dur-e d'oreille pour ne pas entendre les critiques virulentes et les ruptures profondes opérées par les chercheures féministes françaises, anglaises et surtout américaines, face aux discours masculinistes libéraux et marxistes.

Jeux de piste

Disons brièvement qu'au cours des dernières années, on a d'abord découvert, raconté puis mesuré sous tous les angles les manifestations de l'oppression des femmes — travail loin d'être terminé. D'autrès chercheures se sont intéressées aux problèmes d'identité et de culture, à travers la création ou le travail théorique. D'autres, davantage lièes aux luttes féministes, ont tenté d'en faire des analyses étoffèes. D'autres enfin, issues ou proches des «gauches», ont essayé d'intégrer les femmes à l'analyse marxiste ou de conjuguer féminisme et socialisme.

Actuellement, les chercheures commencent à analyser davantage la place des femmes dans les différents champs (anthropologie, sociologie, économie, etc.), ainsi que les mécanismes d'occultation des rapports de sexe dans ces différentes disciplines. Inspirée entre autres des pratiques féministes d'autoconscience, cette démarche bouleverse le découpage et les prémisses traditionnels des disciplines – bref, amorce une véritable critique épistémologique, d'un point de vue féministe. 5

Il ne s'agit plus seulement de comprendre comment la société a rendu les femmes souvent invisibles et/ou muettes, mais bien d'analyser la société à partir de **notre** position, tout en développant pour l'appréhender de nouveaux termes et outils conceptuels.

Quelques-uns de ces nouveaux outils : le concept d'appropriation des femmes de Colette Guillaumin et celui d'articulation des rapports de classes et de sexes développé entre autres par Monique Haicault et Danièle Combes ; s'y ajoutent les réflexions de Mary O'Brien sur la politique de la reproduction, celles d'Adrienne Rich sur la contrainte à l'hètérosexualité et celles de Catharine Mac Kinnon, selon qui la sexualité est au féminisme ce que le travail

est au marxisme. <sup>6</sup> Ajoutons que malgré leur rigueur, ces textes théoriques sont rarement «drabes» et rébarbatifs comme tant d'essais académiques; au contraire, ils sont généralement concrets, vivants et souvent rieurs et acides, ce qui les rend relativement accessibles. Une fois qu'on les a trouvés...

### à la recherche de la recherche

Une fois qu'au hasard d'un article, ou par les merveilles du téléphone arabe, on connaît le sommaire de telle revue, le plus compliqué reste à faire : la trouver!

Sauf pour celles qui se paient des pèlerinages à Toronto, New York ou Boston, pour faire le plein des nouveautés, ou qui ont les moyens de s'abonner à quelques revues, l'accès à la «fine fleur» de la réflexion théorique féministe passe essentiellement par les photocopies pirates échangées et passées sous le manteau, à la manière des «samizdat» soviétiques.

Le puzzle des explications? D'abord la majorité de ces revues sont de langue anglaise.

Quelques noms et adresses
Women's Studies Abstract, Rush
Publishing Cie. P.O. Box 1, Rush, 14543,
USA. (Intéressant surtout pour des centres
de documentation et des bibliothèques.)
Feminist Periodicals, Women's Studies
Librarian at Large, Uni, of Wisconsin
System, 112a Memorial Library, 728 State
St., Madison, Wisconsin 53706, USA

The Women's Review of Books, Wellesley Center for Research on Women, Wellesley, MA 02181, USA (15\$ US paran).

Bulletin du CRIF (centre de recherche et d'information téministe), trimestriel, 1, rue des Fossès Saint-Jacques, 75005 Paris, France

Documentation sur la recherche féministe, trimestriel, Dept. of Sociology, OISE Institute, 252 Bloor St. West. Toronto, Ontario M5S 1V6 (15\$ par an).

Signs. The University of Chicago Press – Journals Division, P.O. Box 37005, Chicago, Illinois, 60637 (20\$ par an).

Nouvelles Questions féministes, trimestriel, 34, passage du Ponceau,

75002 Paris (4 numeros: 220 francs).

Sauf exception, leur diffusion à Montréal (encore plus ailleurs au Québec) est mal assurée. De plus, leur tirage demeurant limité, leur coût est prohibitif pour la pauvreté chronique des femmes. Il y a bien certaines librairies, quelques centres de documentation féministes et des bibliothèques universitaires qui sont abonnées. Mais souvent leurs collections sont fort incomplètes, éparpillées ou pillées comme à l'UQAM, ou bien les horaires sont impossibles, hachurés à quelques heures par jour (Institut Simone-de-Beauvoir) ou fonctionnarisés de 9 h à 5 h (CSF et Relais Femme). Cela repose l'urgence de se doter, à Montréal, d'un véritable centre de recherche et de documentation féministe où seraient regroupés, comme au CSF à Québec, les livres et publications gouvernementales ainsi que les revues et magazines féministes et les dossiers de presse.8

Il y a d'autres explications : au Québec, il est rare que la presse féminine, les magazines d'information féministes et les femmes journalistes assurent le relais entre ces recherches et un public plus large, soit en s'y abreuvant, soit en en vulgarisant certains thèmes ou en en publiant des critiques. À croire que le même vent d'anti-intellectualisme souffle partout. Cela dit, sauf au Québec et dans les pays anglophones (É.-U., Canada, Angleterre), bon nombre de magazines d'information fèministes ont disparu en France (Histoires d'elles, Femmes en mouvement, etc.) et en Italie (Effe, Quotidiano Donna), ce qui rend la diffusion des recherches plus difficile encore.

Il y a donc des problèmes «d'infrastructure» à régler pour rendre la recherche féministe plus accessible aux Québécoises, mais déjà les plus intéressées n'ont qu'à tendre la main... vers le Sud.

#### Pour repérer les revues

Pour avoir une idée de la richesse des textes féministes (et sur les femmes) publiés aux États-Unis, dans les revues féministes, universitaires ou progressistes, on peut d'abord consulter le Women's Studies Abstract, index trimestriel américain où sont répertories la plupart des écrits relatifs aux femmes, à cela s'ajoute le Feminist Periodicals, avec sa liste détaillée des périodiques féministes. Depuis l'automne, on trouve aussi The Women's

Review of Books, de facture semblable au New York Times Review of Books, qui publie des critiques élaborées des principales publications féministes.

Du côté français, on peut s'abonner au **Bulletin du CRIF**, qui propose, tous les trois mois, un compte rendu succinct des recherches féministes en France, accompagné de brèves critiques des publications et des sommaires des revues françaises et étrangères.

Pour le Canada, on peut consulter avec

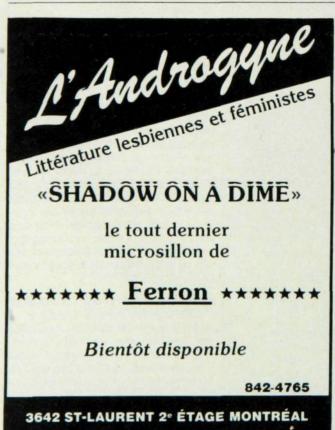
profit Documentation sur la recherche téministe, un trimestriel faisant état des principales recherches en cours. Enfin, le Centre de documentation du CSF à Québec publie régulièrement la table des matières de l'ensemble de ses acquisitions, ce qui est un outil fabuleux pour suivre l'état des recherches.

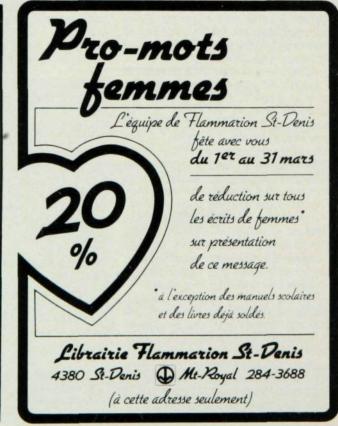
Faute d'espace, ne signalons pour l'instant que deux des meilleures publications actuelles : Signs, Journal of Women in Culture and Society, un trimestriel féministe publié par The University of Chicago Press et Nouvelles Questions téministes, revue théorique française qui publie trois numéros par an. Les deux sont facilement disponibles à Montréal<sup>9</sup> et vous y trouverez (surtout dans **Signs**) de nombreuses critiques de livres ainsi que diverses informations sur le mouvement, la recherche et les publications.

Ah! Lire au creux d'un fauteuil, avec de la bonne musique, des textes qui nous habitent et nous emportent!!!

LOUISE VANDELAC

- 1/ Nous employons ici le terme féministe, toutes tendances confondues, mais il y a un certain nombre de revues lesbiennes qui se démarquent des revues féministes.
- 2/ Il y a actuellement au Québec plus de 65 maisons de femmes, une soixantaine pour femmes victimes de viol et de violence, cinq centres de santé, des dizaines de cours universitaires sur les femmes, etc
- 3/ Les dernières positions de l'AFEAS sur le travail domestique (congrès d'août 1983) ou celles du CSF, qui est passé de la problématique des rôles sexuels à celle des femmes dans l'économie, en sont des indices.
- 4/ Voir entre autres Men's Studies Modified, The Impact of Feminism on the Academic Disciplines, Pergamon Press, New York, 1981
- 5/ Voir entre autres Breaking Out, Feminist consciousness and feminist research, de Liz Stanley et Sue Wise, Londres et Boston, Routledge and Keagan Paul, 1983.
- 6/ Guillaumin: voir Questions féministes, nºº 2 et 3, 1978. Combes et Haicault: Congrès mondial de sociologie (à paraître sous peu). O'Brien: The Politics of Reproduction, Women's Press, Toronto, 1981. Rich: Nouvelles Questions féministes, nº mars 1981. MacKinnon: Signs, vol. 3 et 4, 1983.
- 7/ Entre autres la librairie Androgyne, 3462, boul. Saint-Laurent, Montréal.
- 8/ Une petite équipe du GIERF, le Groupement interdisciplinaire de l'enseignement et de la recherche sur les femmes de l'UQAM, analyse actuellement les possibilités d'améliorer, complémenter ou regrouper certains services de documentation.
- 9/ Pour Nouvelles Questions féministes librairies Aube-épine (4050, Saint-André), Gutenberg (3453, rue Saint-Denis), Agence du livre français (1246, rue Saint-Denis) à Montréal Pour Signs : librairie Androgyne.





#### FÉMINISME MADE IN U.S.A.

## Des questions de vie et de mort



ue se passe-t-il du côté des militantes américaines ? Que fontelles ? Que disent-elles ? La question est vaste : il se passe beaucoup de choses dans un pays comme les États-Unis. Et nos voisines sont bien loin de nous. J'ai beau vivre à dix kilomètres de la frontière, il me semble difficile d'entretenir un lien direct avec les féministes américaines, sinon à travers des journaux et périodiques qui accusent fatalement un certain décalage par rapport à la réalité.

Quant aux livres, si l'on se fie aux libraires, la plupart nous parviennent un, deux ou même trois ans après leur parution, en traduction française via Paris, de surcroît.

Désespoir! Car si les féministes françaises, belges ou italiennes nous fascinent – et nous séduisent dans certains cas! – à cause de la parenté de langue et de culture (l'héritage des Classiques, pensez donc...), il est clair que les Américaines nous ressemblent au moins autant que les Européennes, leurs expériences et leurs démarches nous sont étrangement familières, bien qu'elles nous devancent souvent d'une petite longueur. Bref, le féminisme québécois est aussi apparenté au féminisme américain que nos sociétés respectives sont à la fois semblables et différentes l'une de l'autre.

Or, par les temps qui courent, aux États-Unis comme chez nous et comme partout ailleurs, les femmes traversent une étape difficile à caractériser mais dont certains traits évoquent une période de mûrissement, d'adaptation et d'approfondissement. L'explosion formidable du mouvement des femmes, entre 1960 et 1980, avec ses revendications et ses victoires, a transformé considérablement la situation socio-politico-économique globale et – surtout – provoqué un grand branle-bas des consciences. Mais l'évolution s'effectue lentement. Il faut beaucoup de temps pour comprendre, intégrer, digérer.

Les Américaines, tout comme les Canadiennes, les Françaises et les autres, en sont encore à mesurer l'ampleur et la profondeur de ces changements. Par conséquent, le ton n'est plus seulement à la revendication. Nous avons des acquis et nos gestes quotidiens partent de ces acquis. Le ton a changé, donc, mais le quotidien fournit encore sa part de luttes. Car les acquis sont limités et ils sont loin d'être immuables.

Les revues et magazines publiés traduisent donc deux courants. D'abord la célébration des acquis : c'est la vie que nous apprenons à réinventer avec l'élan que nous donne le féminisme. Ensuite c'est la poursuite des luttes encore à gagner, car les acquis sont limités et fragiles. Guerres, violences, agressions, porno : c'est la mort qui nous menace et que nous

combattons.

#### Nouvelles héroïnes

Prenons l'exemple de MS. Papier glacé quadrichrome, fort tirage, c'est probablement le plus populaire des magazines féministes amèricains. Chaque mois, MS fournit sa ration de pratico-pratique, style: «faut-il utiliser l'éponge contraceptive?», ou «les plaisirs secrets et les dangers cachés de la nourriture»

N'empêche que d'un numéro à l'autre, il me semble voir émerger une interrogation plus globale de la société patriarcale à travers des cas concrets rencontrès dans la vie de tous les jours. Ce questionnement s'approfondit, pour ne pas dire qu'il se «radicalise», c'est-à-dire que l'interrogation porte de plus en plus sur la **racine** des problèmes et non plus sur les seules manifestations.

Par ailleurs, il semble se dégager d'une revue comme celle-là une assurance nouvelle, comme si ces vingt années de mouvement nous amenaient, nous les femmes, à croire en ce que nous savons, à écouter ce que nous disons, à valider ce que nous pressentons.

En feuilletant les douze numéros parus au cours de 1983, il est intéressant de constater que presque chaque mois, MS présente une femme. Mais pas n'importe quelle femme. La plupart du temps, il s'agit d'une femme qui a remporté une victoire... contre l'État, contre les hommes sexistes, contre le système. Avocates, écrivaines, athlètes, artistes, dans tous les cas, ces femmes projettent une image renouvelée du rôle et de la place des femmes dans la société. On assiste ainsi à un défilé de nouvelles «héroïnes» qui ne sont plus vantées pour leurs attraits physiques ou leurs talents de servantes, mais plutôt pour leurs mérites comme féministes.

TRIVIA, la dernière née des revues féministes intellectuelles, présente aussi un portrait de femme dans chaque numéro. Des femmes ordinaires qui ont eu des vies remarquables, ou l'inverse. C'est là une des façons qu'ont trouvées les éditrices de ce Journal of Ideas de diffuser, pour les faire partager, les plaisirs issus des visions nouvelles provoquées par le féminisme. Il y en a d'autres, comme retracer la généalogie de l'amitié entre les femmes (Janice Raymond), jeter un peu de lumière sur l'humour féministe (Kate Clinto), explorer le vocabulaire ré-inventé par les lesbiennes pour dire leurs amoures (Debbie Alicen) ou épiloguer sur le luxe de la luxure luxuriante (Mary Daly).

Ce qu'on trouve également dans TRIVIA, comme dans la revue SIGNS publiée aux presses de l'Université de Chicago depuis huit ans, ce sont des explorations de nos différences. Car c'est sans doute un des principaux acquis de ces vingt dernières années de féminisme de nous avoir permis de tisser entre nous une solidarité telle qu'on ose désormais aborder les différences qui nous distinguent les unes des autres.

Différences économiques, certes, mais surtout idéologiques, politiques, sexuelles. Pour les Américaines, en plus, couleur et race créent des clivages significatifs. De plus en plus, les Noires, les Portoricaines, les Amérindiennes, entre autres, établissent leur identité à partir de leurs spécificités culturelles. Le dernier numéro de SINISTER WISDOM, intitulé A Gathering of Spirit, est entièrement constitué d'oeuvres, poèmes, dessins, textes et essais réalisés par des femmes amérindiennes d'Amérique du Nord.

Le clivage le plus senti et sans doute le plus commenté est celui qu'entraîne l'orientation sexuelle. Entre pratiques hétérosexuelles et lesbianisme existent de nombreux points de tension, soulevés le plus souvent à partir du point de vue des lesbiennes. L'éclairage projeté par Adrienne Rich sur le conditionnement à l'hétérosexualité obligatoire et l'oblitération systématique de l'existence lesbienne – dans un texte remarquable publié d'abord dans SIGNS puis traduit en France et reproduit ici par La Vie en rose – a sans doute entraîné la plus vive remise en question de ce qui jusqu'ici pouvait avoir l'air d'un «choix librement consenti».

Ailleurs, on accorde beaucoup d'importance au corps, à la santé, au bien-être. **OFF OUR BACKS**, un journal mensuel identifié aux lesbiennes féministes, consacre une partie importante de son numéro de janvier 1984 aux athlètes et à la place des femmes dans le sport. Avec les répercussions qu'entraîne le développement des technologies micro-informatiques, les nombreuses facettes du bien-être physique font l'objet des préoccupations les plus fréquentes.

#### Ressac et ressentiment

MS choisit une femme de l'année. La dernière à coiffer le titre se nomme Carole

#### féminisme actuel



Gilligan, La guarantaine studieuse, psycholoque et professeure à la réputée Harvard Graduate School of Education. Ses idées, ses recherches et l'orientation de ses travaux en feraient une des leaders de la révolution des valeurs qui marque la fin du siècle. Dans un ouvrage intitulé In a Different Voice (publié en 1982 au Harvard University Press), elle livre ses observations sur les différences entre hommes et femmes dans la facon de définir et d'acquerir des valeurs morales.

Dans notre culture, soutient Gilligan, les hommes ont tendance à considérer le monde à partir de leur propre autonomie et se sentent terriblement menaces par l'intimité, alors que les femmes ont tendance à voir l'univers en termes de liens entre les personnes (connectedness) et sont par conséquent terriblement menacées par l'isolement. On dit que les observations de cette universitaire conduisent à des conclusions fascinantes et ouvrent des sentiers inexplorés pour celles et ceux qui cherchent à augmenter les possibilités de compréhension entre les sexes.

On comprend donc le choix de Gilligan. Car telle est la préoccupation majeure d'un grand nombre de femmes : comment trouver le filon de la compréhension entre les sexes en cette époque difficile où les gains du féminisme ont souvent pour effet de braquer les hommes contre nous ? Les nouvelles facons de voir et d'agir proposées par les féministes ont engendré un inconfort relatif dans les rapports traditionnels entre hommes et femmes. On pourrait même parler d'un backlash, comme disent les Américaines.

Ce ressac se nomme l'antiféminisme. Pour Andrea Dworkin, qui publie dans TRIVIA, l'antiféminisme n'est rien de moins qu'une manifestation politique de la misogynie patriarcale séculaire. Prostitution et pornographie sont les deux faces de cette médaille.

La question est de savoir si ce ressac, le fameux liberal backlash, qui regroupe en une alliance hétéroclite les antiféministes irréductibles et les pseudo-féministes modérées, aura raison du mouvement des femmes. La question est soulevée un peu partout, notamment dans MS où on s'interroge sur l'avenir (incertain?) du féminisme en 1984. Dans un texte signé conjointement par des noms aussi prestigieux que Nancy Chodorow, Deirdre English, entre autres, on tente de circonscrire le contexte qui favorise l'émergence de cet antiféminisme. L'économie, d'abord, où la rareté favorise la concurrence pour les quelques emplois disponibles. Temps idéal pour renvoyer les femmes à la raison. Ensuite les

sentiments. Ou plutôt le ressentiment gardé secret jusqu'ici par certains hommes dans la quarantaine qui, après avoir épousé une ménagère, se retrouvent dix ans plus tard, mariés à une femme de carrière. Ressentiment aussi de toute cette génération de couples qui a tenté laborieusement, au prix de maints efforts, de créer un monde plus égalitaire et qui blâment aujourd'hui le féminisme pour les frustrations qu'entraînent dix années passées à essayer vainement de réussir en même temps une carrière et une famille.

Il est facile de faire porter au mouvement des femmes tous les maux de la société contemporaine et de reprendre la vieille chanson qui glorifie la maternité et magnifie les satisfactions qu'elle procure à celles qui s'y consacrent exclusivement. Le malheur, avec ce ressac «libéral», c'est qu'il tente de résoudre des problèmes réels liés au travail et à la famille en nous renvoyant aux situations traditionnelles d'où tout ce mouvement a originé.

#### Et autres débats

C'est dans ce climat agité que fleurissent des thèses ambigues comme celle selon laquelle nous serions toutes habitées d'un complexe de Cendrillon, sorte de penchant à la dépendance qui nous empêcherait de nous affirmer et nous amènerait à redouter plus que tout au monde le stress que procurent l'affranchissement et l'autonomie. De là à préciser que les gains des féministes provoquent une augmentation du taux d'anxiété chez la plupart des «femmes ordinaires», il n'y a qu'un pas franchi all'egrement par Colette Dowling, auteure de ce best-seller de poche, The Cinderella Complex.

Bien entendu, la cible de cette nouvelle droite libérale n'est nulle autre que la Femmemariée-mère-de-famille-travailleuse-salariée. Dans SIGNS, Zillah R. Eisenstein démontre de facon convaincante comment l'antiféminisme se présente comme un mouvement en faveur de la famille. Selon elle, il est aussi essentiel pour les politiciens des années 80 de définir une politique de la famille que de trouver un remède à l'inflation.

Évidemment, il s'agit là d'économie et d'idéologie. L'économie, c'est comme la guerre, le nucléaire ou les ordinateurs : on en parle partout. Chez les femmes comme ailleurs. Car l'échec retentissant de la longue bataille en vue d'obtenir par amendement constitutionnel la reconnaissance formelle de l'égalité des droits pour les femmes (ERA) et l'épineuse question de l'avortement ont fait place à des débats intenses sur la question de l'économie,

Pour en lire davantage, on peut consulter ou s'abonner à :

#### Ms. Magazine

Ms. Foundation for Education and Communication, Inc. 119 West 40 Street New York New York 10018, U.S.A.

#### **New Women's Times**

804 Meigs Street Rochester New York 14620, U.S.A.

#### Off Our Backs

1841 Columbia Road, No. 212 Washington DC 20009, U.S.A.

#### Signs

The University of Chicago Press Journals Division P.O. Box 37005 Chicago, Illinois 60637, U.S.A.

#### Sinister Wisdom

P.O. Box 1023 Rockland, ME 04841, U.S.A.

P.O. Box 606 N. Amherst, MA 01059, U.S.A.

du nucléaire ou des ordinateurs.

Pour ce qui est de l'idéologie, des études empiriques de plus en plus nombreuses et diversifiées viennent appuyer les théories féministes et donner un fondement à des réalités auxquelles les femmes croyaient depuis longtemps déjà. C'est le cas de la violence et de son impact sur la société. Cette violence épouse plusieurs visages : viol, harcèlement sexuel, pornographie.

Il est clair pour plusieurs d'entre nous comme pour Susan Griffin (qui s'exprime dans The Way of All Ideology, SIGNS, Spring 1982) et pour Kathleen Barry ("Sadomasochism": The New Backlash To Feminism, TRIVIA, no. 1, Fall 1982) que la pornographie, tout comme le racisme, est une idéologie de négation de l'autre, de haine de ce qui est différent de soi, où le non-je devient l'ennemi à contrôler et à abattre. La pornographie n'a rien à voir avec la sexualité ni avec la liberté d'expression. C'est une affaire de violence, de guerre, de menaces et de mort.

De la même façon, le déploiement d'usines nucléaires et d'armements de toutes sortes n'a rien à voir avec la sécurité ou l'énergie ; ce sont davantage affaires de menaces et de mort. Faut-il alors s'étonner de retrouver autour de ces deux questions, la pornographie et le nucléaire, les plus importants regroupements de femmes et les revendications les plus fortes?

Aux États-Unis comme ailleurs, le féminisme est bel et bien vivant. C'est une question de vie ou de mort.

ARMANDE SAINT-JEAN

# SIMONE DE BEAUVOIR féministe

#### QUI A PEUR DE SIMONE DE BEAUVOIR?

Paris, XIVème arrondissement; dans une petite rue qui coupe le Boulevard Raspail où elle est née, entre la Place Denfert-Rochereau et le cimetière Montparnasse où est enterré Sartre, le 29 décembre 1983 à 4 hres: Simone de Beauvoir nous recoit chez elle. Cet appartement, où elle habite depuis 25 ans, a pour seul luxe des centaines de souvenirs (luxe de souvenirs comme on dit «luxe de détails»): bibelots, photos, masques, poupées, dont la quantité traduit à la fois ses nombreux voyages à travers le monde et son «échelle du temps» comme elle dit.

Elle n'est ni froide ni intimidante comme certaines mauvaises langues le prétendent, la qualifiant même d'«horloge dans un frigidaire», la ce qu'elle rapporte elle-même avec humour. Des quatre femmes présentes, ce serait presque elle la plus timide<sup>2</sup>. Et je crois bien qu'elle doit être plus à l'aise dans l'écriture que dans la parole. Çan'empêche pas sa présence d'être remarquable: elle écoute nos questions comme si c'était sa première entrevue, attentive, intense, précise. Précise parce que, dit-elle, «je suis une intellectuelle, j'accorde du prix aux mots et à la

vérité».3 C'est littéralement exact. Quand nous lui demandons de quoi elle discute avec sa soeur, elle répond «on ne discute pas, on parle!» Nuance. Elle araison. J'ai la sensation qu'elle doit se sentir toujours un peu trahie par la parole, que la parole n'arrive jamais à la puissance d'évocation de l'écrit, à la précision de l'écrit. En revanche nous avons la spontanéité: les rires fréquents, les exclamations, l'expression extrêmement mobile de son visage et le langage de ses mains qui peut même remplacer des mots parce que sa pensée court encore plus vite que sa parole. Elle parle vite pourtant, de cette voix avec un voile dessus qui réussit pourtant à taire les mots coupants, directs.

Elle pourrait se donner le droit d'être prétentieuse (certain-e-s le sont à beaucoup moins) mais elle ne l'est jamais et s'empresse de nous rappeler régulièrement qu'elle n'est pas une encyclopédie, qu'il y a des sujets qu'elle ne connaît pas bien. Elle sait pourtant très bien l'effet qu'elle nous fait: elle nous aide à la sortir de son mythe comme elle nous a cridées tant de fois, dans le passé et encore maintenant, à ne pas nous contenter des apparences, des leurres, des idées reçues. Honnête jusqu'au bout de ses ongles bien taillés et peints en rouge, raffinement d'une femme qui sait bien qu'elle peut s'approprier ce dont elle a envie, y compris les symboles de ce genre. À l'aise dans sa peau.

ersonnellement, je n'aurais pas pu me passer de Simone de Beauvoir dans ma vie. Tout le monde n'est pas comme moi. La préparation de cette entrevue avec elle m'a donné l'occasion de repasser à travers son œuvre, d'un coup. Je l'ai fait sans attentes, disponible, et ce fut une expérience magnifique, bouleversante: l'impression de gober de l'énergie pure. Et, à la limite, le fait de la rencontrer en chair et en chaleur était un cadeau en supplément.Ça peut paraître présomptueux de présenter les choses comme ça. Mais non. L'œuvre de Simone de Becuvoir en est une de démystification, et elle nous donne





toutes les clés pour qu'on la considère comme un être humain et non comme un monument. Elle y tient profondément et sa demande est parfaitement légitime. Suzanne Jacob m'écrivait: «On cherche ce qu'on trouve». Et comme je cherchais à rencontrer une femme et non un mythe, je l'ai rencontrée, semblable à la temme que j'avais rencontrée dans l'œuvre, vivante, exigeante, toute entière au monde.

Je n'aurais pas pu me passer de sa passion, de sa sensualité, de son absolu. Cette femme m'apparaît comme une ogresse magnifique, excessive, une grande vivante qui mange le monde par tous les pores de sa peau et de son esprit. Qui donc fait circuler la rumeur d'une femme froide et parcimonieuse? Alors que la générosité est partout dans son œuvre et dans sa vie, dans la substance qu'elle nous donne à lire et à vivre comme dans les actions qu'elles a posées, nombreuses, envers ses semblables, pour essayer de débarrasser la planète des oppresseurs de tout acabit. C'est une femme radicale, dans le sens premier du mot radical, «qui tient à l'essence d'une chose, d'un être» (petit Robert). Sa référence ultime est l'absolu, elle ne se contente pas de peu. Elle termine son essai sur «La vieillesse» en disant: «La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation. C'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale: changer la vie». Rien de moins. Et il ne peut être question de moins. Elle a raison.

n astrologie, on dit que les capricomes sont de «vieux jeunes» et de «jeunes vieux». Nous avons rencontré «une jeune femme aux exigences intactes», comme disait le personnage de Anne dans «Les mandarins». Une femme belle, coiffée de ce turban dont elle s'est fait une signature, ce jour-làbleu électrique, presque de la

même teinte que ses yeux qui ont tellement l'air de savoir regarder.

Depuis 1970, elle est résolument engagée dans la lutte féministe, après que son livre «Le deuxième sexe» soit devenu la bible des féministes américaines au tout début du mouvement de libération des femmes. Nous gyons rencontré des féministes qui la connaissent, nous avons rencontré Madeleine Gobeil, son «amie canadienne» qui la connaît depuis 25 ans: toutes nous en parlent avec amour, avec la même tendresse qu'elle-même manifeste à l'égard des gens», comme disait l'écrivaine française Cathy Bernheim. Elle recoit ce qu'elle donne. Et ce qu'elle donne - son amitié, sa confiance ou son appui politique – elle le donne complètement.

Le "Deuxième sexe" a 35 ans cette cnnée. Simone de Becuvoir, 76. Que vit-elle, que fait-elle, que dit-elle et que pense-t-elle maintenant? Avec Marie Sabourin, qui, comme moi, n'aurait pas pu se passer d'elle, nous lui avons posé des questions sur son actualité. Et il est grandement temps de lui laisser la parole.

HÉLÈNE PEDNEAULT

et 3/Extraits de l'entretien avec Francis eanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre. 2/ Avec Marie Sabourin et la photographe

Dominique Doan.

LVR: Simone de Beauvoir, vous aurez 76 ans dans dix jours. Comment allez-vous? S. de B.: Très bien!

LVR: Qu'est-ce qui vous arrive en ce moment?

S. de B.: Je travaille à certaines choses, en particulier au tournage d'une série d'émissions à la télévision qui s'appellera Le deuxième sexe. Et c'est ce qui m'intèresse le plus pour l'instant. Malheureusement, nous n'avons que quatre heures.

Ce sera une étude de la condition des femmes: la petite fille, la jeune fille, la femme marièe, la femme non mariée, la sexualité féminine, le travail féminin. Et puis d'autres «flashes» sur la femme américaine aujourd'hui, la Chine avec les infanticides de petites filles, les Indes, etc. Enfin, il y aura un contenu très riche.

J'ai fait beaucoup d'entrevues déjà, et je vais encore en faire quelques autres: avec Elizabeth Badinter, par exemple, qui a écrit le livre **L'amour en plus**, j'ai traité de l'instinct maternel qu'elle dénie, et de l'amour maternel que, naturellement, nous reconnaissons. J'ai parlé avec une prostituée qui m'a expliqué ce que c'était d'être prostituée, ainsi que les rapports avec les proxènètes. J'ai parlé avec une Algérienne que son père et son frère sont venus récupérer pour l'envoyer en Algérie et la

marier. Enfin, j'ai parlé avec un très grand nombre de femmes qui avaient chacune quelque chose de précis à dire. Josée Dayan, de son côté, a fait des entrevues auxquelles je n'assistais pas.

LVE: Vous vous êtes occupée aussi de la loi antisexiste...

S. de B.: Oui. La Ligue des droits de la femme, que j'ai fondée et dont je suis présidente (en principe, parce que je ne m'en occupe plus tellement), a été la première à proposer qu'on fasse des lois antisexistes analogues aux lois antiracistes. On demande, par exemple, que des associations de femmes puissent protester s'il y a dans les journaux, mais surtout dans la publicité, des choses vraiment avilissantes pour la femme. Exactement comme la loi antiraciste permet à des organisations de protester s'il y a des choses racistes. Et cette loi a beaucoup gagne contre le racisme quotidien. Alors on espère que la loi antisexiste fera la même chose.

Jai déjà écrit des articles de soutien pour cette loi. Elle sera présentée au Parlement par la ministre Yvette Roudy, probablement entre la fin janvier et le mois d'avril.

LVR: On est en train de tourner Le sang des autres. C'est votre premier roman qui est tourné à l'écran...

S. de B.: Oui, mais il a été pris en main par des compagnies américaine et canadienne. On ne m'a pas du tout consultée pour le scénario qui a été remis entre les mains de Claude Chabrol. Et je ne sais pas ce qu'il en a fait.

LVR: Ça ne vous inquiète pas?

**8. de B.:** Ça ne m'inquiète pas parce que je m'en moque. Mais ce sera quelque chose qui n'aura aucun rapport avec mon roman.

"J'ai des liens avec l'ensemble du monde. Un vieil ami m'a dit avec reproche: "Vous vivez dans un couvent". Soit: mais je passe beaucoup d'heures au parloir".

S. de B.

citée par Francis Jeanson in S. de B. ou l'entreprise de vivre

LVR: Qu'on ait choisi ce roman sur la résistance, est-ce que cela a une signification particulière dans le contexte politique de maintenant?

S. de B.: Certainement pas. Je pense qu'ils voulaient faire quelque chose de rêtro, que ça les amusait et ils ont pris ça.

LVR: Après la parution des Lettres au Castor, beaucoup se sont demandé pourquoi vous n'aviez pas publié vos réponses. Elles nous manquent. Avez-vous l'intention de le faire?

**S. de B.:** Non. D'abord mes lettres ont été perdues plus ou moins parce qu'elles n'étaient pas chez moi mais chez Sartre. Et comme il y a eu chez lui un attentat à la bombe, plusieurs de ses papiers ont été perdus. Ensuite, je ne trouve pas que, de mon vivant, je devrais publier des lettres de moi. Quand je serai morte, peut-être, si on les retrouve, on pourra les publier.

LVR: Avez-vous une œuvre en cours?

S. de B.: Non. Pour l'instant mon travail c'est le tournage du Deuxième sexe, auquel je tiens beaucoup et auquel je me consacre entièrement.

LVR: Est-ce un passage de la littérature à l'audio-visuel?

S. de B.: Non. Je continuerai toujours à préfèrer la littérature à l'audio-visuel Mais l'audio-visuel nous permet de toucher beaucoup plus de gens. Ça m'intèresse, sur la question des femmes, de toucher un grand public, et en particulier des femmes que je n'aurais jamais touchées par mes livres. Et j'espère que ça pourra leur parler.

LVR: Quels sont vos amis actuellement?

S. de B.: Surtout de vieux amis. Mais aussi
beaucoup de féministes que j'ai connues
depuis 1970. On ne peut pas dire que ce sont
de vieilles amies, puisque 1970 n'est pas
tellement loin pour moi étant donné mon
échelle du temps. Mais ce sont de bonnes
amies et je les vois souvent.



Ma sœur Hèlène est encore très importante dans ma vie. Nous ne nous voyons pas beaucoup puisqu'elle habite près de Strasbourg. Mais je vais la voir une fois par an et elle vient à Paris assez souvent. Elle fait de la très belle peinture.

LVR: Vous êtes allée aux États-Unis l'été dernier?

S. de B.: Oui. J'ai fait vraiment un yoyage de repos, d'agrément, de tourisme. Je me suis promenée dans les campagnes du Nord-Est. Et j'ai été chez Kate Millett trois jours. J'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour elle. Je l'aime autant comme romancière que comme penseuse.

«Le jour où l'humanité tout entière s'organisera du dedans d'elle-même, il n'y aura plus besoin de politique».

in Le sang des autres

LVR: De quoi parlez-vous avec elle?

S. de B.: Vous savez, de quoi on parle.! On parle de petites choses. On parle aussi bien du diner qu'on fera que d'une promenade qu'on pourra faire.

LVR: Mais vous parlez quand même du feminisme?

S. de B.: Naturellement on en a parle beaucoup. En un sens, les États-Unis sont en régression sur la France. Par exemple, la loi sur l'égalité des droits et des salaires entre les hommes et les femmes n'a pas été votée. Quinze États, je crois, l'ont refusée, ce qui est monstrueux. Il y a beaucoup de forces contre le féminisme aux États-Unis. Bien sur il y en a ici aussi, mais c'est un peu plus mou.

LVR: Comment se porte la presse féministe en France?

S. de B.: Il n'y a presque rien, et quelque chose comme La vie en rose, précisément, n'existe pas en France. Il y avait eu un effort qui était le P Magazine, mais il a très vite sombre pour des raisons privées et des raisons de capitaux; c'est devenu un journal feminin comme les autres, et même moins bon que les autres. Il y a une toute petite poussée féministe, quand même, dans certains journaux comme Marie-Claire, où il y a quelques pages sur les femmes. Mais vraiment, les journaux feministes, on peut les compter sur les doigts de la main. Il y a La revue d'en face. Nouvelles questions féministes, et un certain nombre de revues qui paraissent très rarement et qui n'atteignent pas vraiment le grand public.

"Bien sûr une analyse aurait pu m'apprendre sur mon compte un tas de petites choses, mais je ne voyais pas à quoi ça m'aurait avancée; et si elle avait prétendu aller plus loin, je me serais insurgée: mes sentiments ne sont pas des maladies".

in Les mandarins

LVR: Quels sont vos liens avec Nouvelles questions féministes?

S. de B.: En principe, je suis directrice de la publication. J'aide à fournir et à choisir les articles et je m'entends très bien avec la directrice réelle qui est Christine Delphy. C'est une femme très forte, une penseuse. Cette revue a malheureusement beaucoup de mal à paraître faute d'argent, mais elle est vraiment intèressante. En français, c'est la seule revue vraiment théorique, profonde, très solide et idéologique qui existe sur les femmes.

LVR: Et dans l'information officielle, en France, comment traite-t-on le sujet des femmes?



Photo: Domin

S. de B.: C'est très peu traité. Parce que dans l'ensemble, la presse est entre les mains d'hommes; et par-dessus le marché, à cause des intérêts capitalistes, entre les mains de gens de droite qui ne sont pas du tout intéressés par les questions proprement féminines.



Paris, avec Sartre, au bar de l'hôtel du Pont Royal\*

LVR: Et les gens de gauche? Il ne semble pas qu'ils soient beaucoup mieux que les gens de droite...

S. de B.: Ah si, quand même! Ils sont beaucoup plus interesses, ils aident beaucoup plus. D'ailleurs Mitterrand a créé un ministère des Droits de la femme. Avant il n'y avait qu'un ministère à la Condition feminine, sans aucun budget. Tandis que maintenant, Madame Roudy a un budget assez serieux. Elle fait un vrai travail. Elle aide les chercheuses féministes. Elle aide les femmes un peu sur tous les plans.

LVR: Et dans la presse de gauche, est-ce la même preoccupation?

S. de B.: La presse de gauche soutient tout de même les mouvements feministes. Elle soutient, par exemple, la loi antisexiste. Mais enfin, on ne peut pas dire qu'ils soient très fervents et très passionnés pour la question des femmes, pour eux assez secondaire. Mais dans l'ensemble, dans la mesure ou on les oblige un peu à prendre conscience, ils sont évidemment pour les femmes.

#### «Il n'y a pas chez elle de séparation entre la pensée et l'action».

ANDRÉE MICHEL sociologue a CNRS

LVR: Vous avez souvent dit que vous aviez échappé aux inconvénients de la condition féminine parce que vous étiez économiquement indépendante, respectée en tant qu'écrivaine et par vos camarades masculins. Mais il n'y a pas que les inconvénients d'ordre économique ou politique. Il y a aussi les inconvénients d'ordre psychologique. Diriez-vous que vous avez échappé aussi à ces inconvénients?

S. de B.: Lesquels voulez-vous dire?

LVR: Je pense, par exemple, aux différences de comportement dans les rapports amoureux. Au début de votre relation, vous étiez trop préoccupée par vos rapports avec Sartre pour écrire. Sartre ne l'était pas, lui, au point de s'empêcher d'écrire...

S. de B .: Oui, mais si on a vraiment la volonte d'écrire ou de faire quelque chose, cet empêchement ne peut pas durer très longtemps. J'ai été assez préoccupée, mais ce n'était pas seulement par Sartre. C'était aussi par ma liberte. Après avoir travaille très durement comme je l'ai fait pour avoir une agrégation (ça arrive à beaucoup de gens, même à des hommes), on a envie d'un peu de détente la ou les deux années qui suivent, et on n'a plus tellement envie de se remettre à travailler. C'est ce que j'ai vecu quand j'avais 21 ans, je suppose. J'etais contente d'avoir passe l'agregation, de trouver un nouveau milieu, pas seulement Sartre, mais des amis, un milieu intellectuel avec lequel je m'entendais. Et, en effet, pendant deux ans, je n'étais pas tellement farouche pour écrire. Mais ça n'a pas duré très longtemps.

«On nous exhorte: «Soyez femmes, restez femmes, devenez femmes». Tout être humain femelle n'est donc pas nécessairement une femme; il lui faut participer à cette réalité mystérieuse et menacée qu'est la féminité. Celle-ci est-elle sécrétée par les ovaires? ou figée au fond d'un ciel platonicien? Suffit-il d'un jupon à froufrou pour la faire descendre sur terre? Bien que certaines femmes s'efforcent avec zèle de l'incarner, le modèle n'en a jamais été déposé».

S. de B. in Le deuxième sexe, p. 12

LVR: Actuellement, on dit beaucoup que le feminisme est mort. Qu'en pensez-vous?

S. de B.: Je crois que le féminisme n'est pas mort du tout. Il n'a plus la couleur agressive qu'il avait avant, du moins en France. La ministre Yvette Roudy est extrémement féministe et fait des tas de lois en faveur des femmes. Alors les fémmes tentent plutôt de s'integrer à ce mouvement, je ne dis pas "gouvernemental" parce qu'au gouvernement il y a aussi beaucoup de tendances, mais enfin a ce mouvement qui leur permet par exemple d'avoir des centres de recherche sur les études féministes, etc.

Les femmes tentent maintenant de prendre de l'influence et de s'infiltrer plutôt que d'organiser des grands mouvements, des grandes manifestations. Ces manifestations n'ont plus tellement de raison d'être puisque nous avons maintenant la gratuité de l'avortement, une conquête énorme, et la contraception est tout à fait répandue. Et il y a vraiment des lois qui insistent beaucoup sur l'égalité des droits, des salaires, de l'embauche, et sur l'antisexisme à l'école. Et ca, ca me semble très important.

Je pense que le mouvement féministe est moins éclatant maintenant, mais qu'il gagne plus en profondeur. Je pense qu'il a gagné intérieurement chez les femmes qui ne voudraient pour ainsi dire pas, et même pour rien au monde, se dire féministes: elles sont tout de même gagnées par le mouvement. Je pense à des revues féminines tout à fait moches d'un point de vue féministe comme Elle, eh bien malgré tout, les conseils du cœur que donne une Marcelle Ségal ne sont plus du tout les mêmes.

Avant, elle aurait trouvé absolument scandaleux qu'une femme ait un amant. Maintenant, elle donne des conseils sur la tactique qu'il faut avoir entre le mari et l'amant. Elle conseille la contraception. À la limite même, elle conseillerait l'avortement. Donc, il y a un gros changement dans les mentalités. C'est-à-dire que les femmes non féministes sont plus féministes qu'elles ne le croient. Elles ont un sens plus aigu de leur dignité, de leurs droits et de la lutte à mener qu'elles ne l'avaient il y a vingt ans. Donc, ça gagne plus sourdement, et en même temps de façon plus officielle.

LVR: Vous avez dit, dans l'entrevue avec Francis Jeanson en 65: «Les féministes radicales ne pourront jamais me trahir parce qu'elles vont toujours m'amener en avant avec elles»...

S. de B.: C'est vrai C'est vrai d'autant plus depuis 70. Parce que je ne connaissais pas de féministes radicales en 65, et maintenant j'en ai connu, et en effet, elles m'ont aidée à aller plus avant dans le féminisme.

LVR: Lorsqu'on dit aux femmes actives dans les luttes de libération nationale, par exemple au Salvador, que la lutte des classes n'englobe pas la lutte des sexes, comme vous le disiez, elles nous répondent qu'elles et les hommes ont un ennemi commun, l'impérialisme ou la dictature, et que l'heure est à l'unité. C'est un vieux problème que cette question d'unité à tout prix...

S. de B.: Je pense qu'en effet, pour l'instant, au Nicaragua ou au Salvador, c'est avant tout une lutte generale où les femmes et les hommes doivent être unis, ça c'est certain. Les revendications feministes viendront sans doute après. Naturellement, ce que je trouve très dangereux, c'est qu'on dit toujours «les luttes feministes viendront après». Il faut voir à quel moment après. Mais il y a tout de même des moments, quand c'est tellement brûlant et difficile de gagner contre l'impérialisme, où il me semble normal que les femmes luttent à côte des hommes.

Seulement, des que les choses sont stabilisées, il faut tout de suite qu'elles se dépêchent de faire valoir leurs revendications de femmes. Sans ça, ça se passe comme en Algèrie, où les femmes ont lutté avec les hommes, en pensant qu'ainsi elles pourraient obtenir leur émancipation. En vérité, l'ensemble des femmes n'a pas du tout été libéré parce que l'Islam a repris le dessus et les Algériennes sont à nouveau complètement écrasées. Et ça, je l'ai vu dans je ne sais combien de pays où on m'a dít: "Ah oui, la lutte des femmes, d'accord, mais nous avons d'autres priorités».

LVR: Même quand ça se stabilise, comme au Nicaragua par exemple, on continue de dire qu'on ne peut pas réclamer telle revendication pour les femmes parce que l'impérialisme américain est toujours menaçant. Il y a toujours quelque chose...

S. de B.: Ça c'est vrai, il y a toujours quelque chose. Il y a un exemple absolument saisissant, bouleversant et horrible, c'est l'histoire de l'Iran, où les femmes ont lutté contre le régime du Shah, pour Khomeiny. Et après on voit comment elles sont traitées, c'est horrible.

LVR: Dans certains pays, des féministes sont en train de verser tranquillement dans le pacifisme, comme en Allemagne et en Hollande. Qu'est-ce que vous en pensez?

S. de B.: Je pense que, là aussi, hommes et femmes doivent unir leurs efforts pour le pacifisme. Ce n'est pas une question proprement féminine. Et ce n'est surtout pas au nom de la maternité que les femmes doivent être pacifistes. On essaie trop souvent de les enfermer dans une espèce de ghetto en



disant: «C'est parce que vous êtes des mères». Alors là, je ne suis pas d'accord. C'est parce qu'elles sont des êtres humains qu'elles doivent se battre pour le pacifisme. Et là, il peut y avoir une alliance avec les hommes, qui doivent aussi être pacifistes.

Moi je suis absolument, résolument pacifiste. Je ne suis pas contre le nucléaire industriel, on ne peut pas arrêter le progrès. Mais je suis contre l'interventionnisme et je suis contre la bombe nucléaire. «Tout occupés à déclarer pourquoi nous ne voulions pas mourir, nous inquiétions-nous de savoir pourquoi nous vivions encore?»

in Le sang des autres

#### La pornographie

LVR: Nous aimerions avoir votre opinion sur certains grands thèmes de la lutte féministe: la pornographie par exemple?

S. de B.: C'est un sujet sur lequel je ne suis pas tellement au fait. S'il y a des gens qui veulent être pornocrates, qu'ils le soient. Je suis pour la liberté dans la mesure où l'on n'impose pas la pornographie. Evidemment, la porno est contre les femmes en général, puisqu'elles y sont traitées comme des objets érotiques et uniquement comme ca. Mais je ne pense pas que ce soit un gros problème pour la situation des hommes et des femmes. L'affichage pornographique, cependant, c'est tout à fait autre chose: ça touche aussi les enfants, ça peut faire que plus tard les hommes auront des préjugés machistes, et en plus c'est une insulte aux femmes. Je suis complètement contre l'affichage pornographique et c'est pour cela que j'appuie la loi antisexiste. Moi, personnellement, je trouve ca tellement ennuyeux, la pornographie...



#### L'informatique

LVR: Quels sont vos rapports avec la technologie?

**S. de B.:** Nuls, complètement nuls! Je ne suis pas une encyclopédie, vous savez. Il y a des tas de choses que j'ignore. Mais je ne suis pas contre la technologie, comme je ne suis pas passéiste, je pense que toute invention peut rendre de grands services si elle est bien utilisée. Mais je n'ai aucun

rapport personnel avec ça. Vous savez, je ne sais même pas me servir d'une machine à écrire..!

#### Le salaire au travail ménager.

LVR: Vous avez dit, dans une entrevue récente, qu'il faudrait reparler du travail ménager. Étes-vous en faveur d'un salaire au travail ménager?

S. de B.: Non, pas du tout. Selon moi, donner un salaire au travail menager enferme encore la femme dans le travail ménager. Remarquez que c'est très complique, on ne peut pas en parler en trois mots. Certaines personnes disent: «Du moment où il y aurait un salaire, du même coup les femmes se syndiqueraient, il y aurait une prise de conscience et déjà une possibilité de lutte contre le travail menager.» C'est une des possibilités. Personnellement, je serais plutôt pour la politique du pire: c'est-à-dire laisser les femmes vivre le travail ménager de la manière sinistre dont elles le vivent. pour qu'elles se révoltent, qu'elles demandent à faire autre chose et qu'elles exigent qu'il soit partagé par l'homme et l'Etat.

"Quand un avion pique du nez, il vaut mieux être le pilote qui essaie de le redresser qu'un passager terrorisé".

in Les mandarins



#### L'avortement

**LVE:** Étes-vous entièrement satisfaite des résultats obtenus par la lutte féministe sur la question de l'avortement?

8. de B.: Non naturellement. Je suis très satisfaite des lois: la gratuité de l'avortement est quelque chose de formidable. Mais je ne suis pas très satisfaite quant à l'application des lois. Parce que les mœurs sont toujours plus fortes que les lois, des quantités de

médecins refusent encore de pratiquer des avortements. Il faudrait faire d'autres lois -et je pense qu'on les fera- pour empêcher ces médecins de refuser l'avortement quand on le leur réclame. Il faudrait qu'on puisse les accuser de non-assistance à personne en danger, par exemple, quand ils refusent.

Il y aurait encore beaucoup de choses à faire pour que ça passe vraiment dans le quotidien. Il y a encore trop de résistance, ce qui oblige beaucoup de femmes à avorter clandestinement, c'est-à-dire d'une manière dangereuse et quelquefois mortelle.

Donc, les résultats ne sont pas absolument gratifiants. Sur le plan des lois, je pense qu'on ne pouvait pas faire beaucoup mieux: je comprends que le ministère des Droits de la femme ne puisse pas faire des choses trop choquantes pour certain-e-s. Mais évidemment, ce n'est pas l'avortement complètement libre comme je le souhaiterais. Personnellement, je pense qu'on pourrait permettre l'avortement aussi longtemps qu'il y a lieu d'avorter.

#### La violence et le viol

LVR: Un autre sujet qui vous tient à cœur, c'est celui des femmes violentées, battues, violées. Qu'y a-t-il à faire pour elles?

S. de B.: Ça, c'est très difficile. Je pense que la première chose à faire c'est de crèer des centres comme le Centre Flora-Tristan, où l'on accueille les femmes battues avec leurs enfants. On leur permet de respirer un peu, de se soustraire au mari qui les bat, d'avoir un endroit où vivre en attendant. On essaie aussi de les recaser, de les travailler un peu



psychologiquement en leur disant: «Écoutez, essayez de prendre votre destin en main». Mais on ne peut pas les garder éternellement en refuge. Il faut qu'elles arrivent à trouver un travail et en même temps une indépendance affective.

Vous me parliez des problèmes affectifs qui sont aussi importants que les problèmes économiques; on le voit très bien dans ces cas-là, en effet Mais tant que la situation de la femme ne sera pas complètement changée, ce sera toujours pareil Il faut abattre toute la forêt et pas seulement un arbre. Tant que les femmes seront dans la dépendance économique et affective, beaucoup de femmes battues reviendront à leur mari. C'est ce qui est terrible. Elles reviennent d'abord parce qu'elles n'ont pas de quoi vivre, et puis elles disent: il me bat, mais quand même je l'aime et je n'ai rien.

Il y a une telle solitude affective chez les femmes! Chez les hommes aussi d'ailleurs, mais c'est encore pire chez les femmes parce qu'elles n'ont pas d'autres recours. L'homme, même s'il est très seul affectivement -ce qui le rend parfois complètement fou- a quand même plus ou moins des camarades, à cause de son métier. Pour une femme c'est beaucoup moins facile. Alors, quand elle est tout à fait seule et perdue, elle se dit: «Un homme qui me bat, c'est mieux que pas d'homme du tout». C'est toute la condition de la femme et de la société qu'il faut changer pour arriver à supprimer ce phénomène des femmes battues.

**LVR:** Mais c'est un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur. Et je ne pense pas que ce soit uniquement parce qu'on en parle plus. Comment expliquez-vous ca?

S. de B.: D'abord je pense qu'il faut distinguer complètement le problème des femmes battues de celui des femmes violées. La femme battue est plus ou moins consentante, même à son corps défendant, dans la mesure où elle revient, dans la mesure où elle ne part pas. D'ailleurs, elle ne peut pas le faire. Elle est intégrée à la société par le mariage ou par un concubinage qui dure depuis longtemps. Et elle est consentante parce que sa position économique et affective est telle qu'elle est battue d'avance.

La femme violée c'est autre chose. Elle n'est pas consentante, contrairement à ce que les hommes voudraient prétendre et c'est vraiment une violence qui lui est faite. Pourquoi y en a-t-il plus maintenant? D'abord, je pense que les femmes le dénoncent beaucoup plus. Autrefois, elles n'osaient pas, mais maintenant on les encourage et il y a des associations pour les aider à en parler.

Ensuite, je crois qu'il y a une animosité beaucoup plus grande du côté des hommes, du fait qu'il y a plus de liberté du côté des femmes. En particulier cette fameuse liberté sexuelle dont on parle tellement et que les hommes prennent à leur avantage, parce qu'ils retournent toujours les choses de leur côté; ils se disent que la femme, après tout, peut baiser n'importe quand, n'importe comment, et pourquoi pas eux. Alors ils sont personnellement vexés si une femme refuse. Il y a une animosité grandissante à cause de la lutte des femmes et cela aussi, selon moi, explique un certain nombre de viols.

**LVR:** Vous faites la différence entre la femme battue et la femme violée quant au consentement. Mais du point de vue de l'homme, il y a quand même quelque chose

du même ordre dans cette violence faite aux femmes...

S. de B.: Je crois que c'est tout à fait différent. Parce que le type qui bat sa femme, il le fait dans la séduction, il pense que c'est normal de la battre. Peut-être même qu'il l'aime bien! Tandis que celui qui viole, c'est vraiment une espèce de revanche mechante, une vengeance contre la liberté de la femme et contre toutes les femmes. Ce sont deux choses tout aussi répréhensibles, mais très différentes.

«Un des bénéfices que l'oppression assure aux oppresseurs c'est que le plus humble d'entre eux se sent supérieur: un «pauvre blanc» du Sud des U.S.A. a la consolation de se dire qu'il n'est pas un «sale nègre»; et les Blancs plus fortunés exploitent habilement cet orgueil. De même le plus médiocre des mâles se croit en face des femmes un demi-dieu. (...) Pour tous ceux qui souffrent de complexe d'infériorité, il y a là un liniment miraculeux: nul n'est plus arrogant à l'égard des femmes, agressif ou dédaigneux, qu'un homme inquiet de sa virilité».

S. de B. in Le deuxième sexe, pp. 28 et 29

LVR: Que peut-on faire contre le viol, d'un point de vue légal?

S. de B.: En France, maintenant, on a obtenu que les violeurs passent devant les Assises. Par conséquent, ils sont parfois condamnés à des années de prison. Bien entendu c'est rare, parce qu'ils se débattent et disent toujours que la femme était plus ou moins consentante. Ça pose aussi un problème aux femmes de gauche, qui se disent: "Nous n'allons pas utiliser la justice bourgeoise". Je trouve qu'elles ont tort. Si on ne se défend pas, en un sens on consent globalement, au nom des institutions, à ce que l'homme puisse nous violer.

Bien sûr, dans les commissariats, c'est épouvantable quand une femme vient se plaindre pour viol. Elle est vraiment brimée et insultée, comme au procès lui-même. C'est souvent atroce pour les femmes. Mais enfin, de temps en temps, on arrive malgré tout à arracher un verdict contre les violeurs. Dans la mesure où ça peut les dissuader un peu, c'est important.

#### L'amour

**LVB:** Votre couple avec Sartre a été, je pense, un idéal pour bien des femmes. Par contre, je n'ai jamais entendu un homme citer votre couple comme un idéal à atteindre. Comment pouvez-vous expliquer ça?

S. de B.: Je pense que ça leur est beaucoup plus facile de courir et de mentir que ca l'est aux femmes. Par conséquent, ils ne veulent pas se donner la peine d'avoir un rapport translucide avec leur femme. Ils pensent que c'est aussi bien de garder leurs histoires pour eux Quelquefois, ils détournent la chose. Mais il y a une manière de raconter à sa femme ses exploits amoureux qui est une insulte supplémentaire pour elle - et qui n'est pas du tout de la transparence. Il faudrait qu'ils acceptent que leur femme ait des histoires et les leur raconte. Alors ca, je crois que très peu d'hommes en sont capables. Ils n'en ont pas du tout envie; d'une manière, ce serait sanctionner la liberté de la femme. Eux ont tout de même le beau rôle, et font quand même partie de la caste privilégiée: ils peuvent faire ce qu'ils veulent et ils peuvent se taire.

«Parmi les artistes et écrivains féminins, on compte de nombreuses lesbiennes. Ce n'est pas que leur singularité sexuelle soit source d'énergie créatrice ou manifeste l'existence de cette énergie supérieure; c'est plutôt qu'absorbées par un sérieux travail, elles n'entendent pas perdre leur temps à jouer un rôle de femme ni à lutter contre les hommes. N'admettant pas la supériorité mâle, elles ne veulent ni feindre de la reconnaître ni se fatiguer à la contester: elles cherchent dans la volupté détente, apaisement, diversion. (...) Elles peuvent s'aimer dans l'égalité.»

in Le deuxième sexe, pp. 492-503

#### Les femmes et la création

LVR: Dans le Deuxième sexe, vous disiez que la création était impossible pour les femmes si elles ne devenaient pas des êtres humains à part entière. Vous disiez par exemple, et je cite, «qu'une femme ne pouvait écrire Guerre et paix, que les Hauts de Hurlevent c'est moins bon que Les frères Karamazov». Diriez-vous la même chose maintenant? Est-ce que les femmes ont pris possession de leur création?

S. de B.: Je pense qu'elles avaient deja pris possession de leur création avant, et que j'ai peut-être été un peu sévère. Finalement, en relisant George Eliot, je trouve que ses livres valent bien ceux de Dickens, et que c'est peut-être parce qu'elle était une femme qu'elle n'a pas été mise au pinacle comme lui l'a été. Dans l'ensemble je pense qu'en effet, il y a une difficulté pour les femmes -et

Virginia Woolf l'a dit avant moi- de ne pas avoir «une chambre à soi». Et encore, la creation litteraire est la plus facile puisqu'elle ne demande qu'un bout de table, un peu de papier et un stylo. Tandis que la création artistique, être sculpteure ou peintre, est pour une femme quelque chose de terriblement difficile. Mais la aussi les femmes s'évadent de plus en plus: par exemple, il y a maintenant en France beaucoup de femmes metteures en scène de cinema.

vous avez aide Violette Leduc». Et elles m'envoient des choses d'une médiocrité epouvantable. Violette Leduc avait un grand talent, peut-être qu'elle serait arrivée, d'ailleurs, même sans mon appui.

LVR: Elle prétend le contraire, en tout cas. dans ses livres...

S. de B.: Oui, elle le dit et elle le pense sans aucun doute. Mais ça n'est pas tellement sur: elle avait au contraire du talent, quelque chose à dire, une espèce de genie.



Paris, 1954

LVR: Il y a une femme avec qui vous avez eu des rapports particuliers, c'est Violette Leduc. Elle a pu ecrire beaucoup grace à vous, grace à votre aide ...

S. de B.: En écrivant son premier livre, elle ne me connaissait pas du tout Parce que c'était bon, je l'ai en effet un peu aidée, je l'ai recommandée. Mais si elle n'avait pas eu son talent, mon appui n'aurait rien fait. Des tas de femmes m'ecrivent: «Aidez-moi comme

LVR: Est-ce que vous croyez, comme on le prétend, qu'il y a véritablement une grande différence entre l'écriture des hommes et celle des femmes?

S. de B.: Pas du tout. Et même je suis tout à fait contre les femmes qui cherchent une ecriture «feminine». Le langage est un outil comme les autres, il a été forgé par ce monde et il se trouve que ce monde a été masculin. Mais maintenant, il faut plutot voler l'outil

Gisèle Freund

que le transformer. Ce qu'il y a de différent, c'est la condition de la femme, qui n'est pas la même que celle de l'homme. Un livre exprime d'abord une condition: alors, en effet, un écrit féminin n'est pas le même qu'un écrit masculin, quant au contenu et quant au style. Mais je ne pense pas qu'il y ait vraiment une écriture, un langage qui doivent être différents.

#### Modèles et ambition

LVR: Victor Hugo a dit: «Je serai Châteaubriand ou rien». Croyez-vous que maintenant, avec tous les acquis de la lutte féministe, une femme pourrait dit e par exemple: «Je serai Simone de Beauvoir ou rien»? Croyez-vous que c'est important d'avoir des modèles, des héroïnes? Parce que les femmes ont beaucoup de mai avec l'ambition...

S. de B.: Je ne sais pas si je pourrais dire que l'ambition est une très grande vertu. Ce n'est pas si mal que les femmes ne soient pas compétitives à la manière des hommes, le plus gros défaut des hommes, c'est de vouloir l'emporter sur l'autre. Et les femmes devraient éviter ça. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne devraient pas avoir une ambition au sens le plus profond du mot, c'est-à-dire souhaiter réussir leur vie, faire quelque chose de leur vie. Mais pour ça, elles n'ont pas tellement besoin de modèles. C'est un élan qui vient de l'intérieur de soi.

«Moi, mon entreprise, ce fut ma vie même, que je croyais tenir entre mes propres mains. Elle devait satisfaire à deux exigences que dans mon optimisme je ne séparais pas: être heureuse, et me donner le monde»

S. de B. in La force de l'âge

**LVR:** Vous avez dit en 76 que peu de femmes vous avaient influencée ou marquée intellectuellement. Rediriez-vous la même chose maintenant?

S. de B.: Oh oui. Il y a une femme qui m'a un peu servi de modèle et que j'admirais, enfin, c'était quand même très superficiel -, c'était George Eliot. Quand j'ai lu «Le moulin sur la Floss», j'avais 18 ans et j'ai été enthousiasmée par son héroîne, et du même coup par elle. J'avais pensé: je voudrais qu'on lise mes livres avec la même émotion que je lis le sien. Mais on ne peut pas dire que c'était vraiment une influence. C'était un peu, comme ça, une rencontre. Et si je n'avais pas eu dejà cette espèce «d'ambition» chevillée au corps, ça ne m'aurait pas touchée. De même Louise Alcott avec Little Women, où il y avait aussi un personnage qui m'a beaucoup touchée quand j'étais un peu plus jeune, vers 14-15 ans: c'était Jo, qui ne voulait pas être une petite femme et qui voulait écrire, faire quelque chose.





En Chine, en 1955, entretien avec le maréchal Chen-li

«La majorité impose sa loi à la minorité ou la persécute. Mais les femmes ne sont pas comme les Noirs d'Amérique, comme les Juifs, une minorité: il v a autant de femmes que d'hommes sur terre. (...) Il y a toujours eu des femmes; elles sont femmes par leur structure physiologique; aussi loin que l'histoire remonte, elles ont toujours été subordonnées à l'homme: leur dépendance n'est pas la conséquence d'un événement ou d'un devenir, elle n'est pas arrivée.

(...) Les prolétaires ont fait la révolution en Russie, les Noirs à Haïti, les Indochinois se battent en Indochine: l'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique; elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder; elles n'ont rien pris: elles ont reçu. C'est qu'elles n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant. Elles n'ont pas de passé, d'histoire, de religion qui leur soit propre; et elles n'ont pas comme les prolétaires une solidarité de travail et d'intérêts; il n'y a même pas entre elles cette promiscuité spatiale qui fait des Noirs d'Amérique... une communauté. Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques. la condition sociale, à certains hommes - père ou mari - plus

étroitement qu'aux autres femmes. Bourgeoises, elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires; blanches des hommes blancs et non des femmes noires. Le prolétariat pourrait se proposer de massacrer la classe dirigeante; ...même en songe la femme ne peut exterminer les mâles. Le lien qui l'unit à ses oppresseurs n'est comparable à aucun autre. La division des sexes est en effet un donné biologique, non un moment de l'histoire humaine.

(...) Outre les pouvoirs concrets qu'ils possèdent, les hommes sont revêtus d'un prestige dont toute l'éducation de l'enfant maintient la tradition: le présent enveloppe le passé, et dans le passé toute l'histoire a été faite par les mâles. Au moment où les femmes commencent à prendre part à l'élaboration du monde, ce monde est encore un monde qui appartient aux hommes: ils n'en doutent pas, elles en doutent à peine (...) refuser la complicité avec l'homme, ce serait pour elles renoncer à tous les avantages que l'alliance avec la caste supérieure peut leur conférer. (...) Il reste à expliquer que ce soit l'homme qui ait gagné au départ. (...) D'où vient que ce monde a toujours appartenu aux hommes et que seulement aujourd'hui les choses commencent à changer?»

in Le deuxième sexe, pp. 19 à 23

#### La psychanalyse

LVR: Dans Tout compte fait vous avez parlé de Malraux, que vous n'auriez pas imaginé avec un poste de ministre, et vous ajoutez que si vous aviez connu son enfance, ça vous aurait moins étonnée. Vous semblez accorder beaucoup d'importance à l'enfance pour expliquer ce qu'on devient et vous lisez beaucoup en psychanalayse...

S. de B.: Certainement. J'accorde beaucoup d'importance à l'enfance, mais ca ne veut pas dire que j'en accorde tellement à la psychanalyse. La psychanalyse a eu raison d'indiquer l'importance de l'enfance pour le devenir de quelqu'un: on ne comprend bien une personne, on ne la comprend de près, que si on l'a connue enfant ou si on a connu de près son enfance. Mais je n'accorde pas forcement beaucoup d'importance à la psychanalyse en tant que technique, métier, et manipulation des gens. C'est autre chose. Il y a des tas de choses que je n'aime pas du tout chez Freud, mais je crois que sa découverte de la sexualité infantile, de l'importance de l'enfance, sont des choses essentielles.

LVR: Quelle valeur au juste accordez-vous à la psychanalyse?

S. de B.: Alors la c'est une question...Quelle psychanalyse? Il y a des tas de psychanalystes. Dans la mesure où ils font de la théorie qui revient toujours à la même chose, «papa-maman-penis-non-penis», ça m'assomme. Je trouve très élémentaire la plupart de leurs interprétations. C'est intéressant quand ils arrivent à débrouiller certains cas. Il y a des livres de Freud qui sont bons, entre autres les cinq psychanalyses, encore que beaucoup de choses soient tout à fait discutables, particulièrement l'histoire de Dora; parce qu'il était horriblement misogyne, il n'a rien compris à cette histoire. Cela a été discuté des tas de fois, mais je pense que les psychanalystes s'obstinent à ne rien comprendre aux femmes. Ils ont gardé le schéma freudien, et je crois que c'est absolument stupide, pratiquement.

#### Critiques et adversaires

**LVR:** Vous avez dit: "Je suis sensible aux blâmes et aux louanges". Quelles sont les critiques qui vous blessent le plus? Est-ce possible qu'une critique vous blesse?

S. de B.: Non. Pas les critiques des critiques. Les critiques qui m'intèressent le plus sont celles de gens éclairés, de mes ami-e-s ou de gens qui m'ècrivent et qui me font des observations, des remarques. Mais les critiques proprement dits, à l'heure qu'il est en tout cas, il n'en est pas un seul dont l'avis compte pour moi.

LVR: Vous avez dit à Francis Jeanson en 65 que vous n'aviez pas de véritables adversaires. Est-ce encore le cas maintenant?

S. de B.: Non, parce que je suis beaucoup plus engagée dans le féminisme que je ne l'étais, alors maintenant j'ai beaucoup

### Simone de Beauvoir

d'adversaires. De toute façon, en 65 j'étais un peu naïve; je sais aujourd'hui que des tas de gens me considéraient déjà à l'époque comme une folle, une excentrique, une dissolue, une dévoyée, etc. Célibataire, sans enfant, enfin c'était atroce. Ce sont des gens qui me détestent, plutôt que des adversaires parce qu'un adversaire suppose un combat.

Je dirais maintenant que j'ai des adversaires parce que je représente quelque chose dans le féminisme, et qu'il y a beaucoup d'antiféministes, hommes et femmes. Les adversaires visibles sont souvent des femmes alors que les hommes sont toujours, comme d'habitude, globalement méprisants.

### «Jamais on ne savait d'avance ce qu'on était en train de faire».

in Le sang des autres

**LVE:** Quand vous dites "adversaires", vous suggèrez donc une argumentation construite, intelligente....

8. de B.: Elle n'est jamais intelligente..! (rires) Elle est quelquefois construite, mais vous savez, elle repose toujours sur des bases très simples, antiféministes: «Il faut avoir des enfants, il faut se subordonner à l'homme, l'homme est quand même supérieur...»

LVR: Comme Suzanne Lilar qui a écrit un livre contre «Le deuxième sexe»...?

S. de B.: C'était absurde, ça. Elle s'appuyait sur un certain scientisme à quatre sous. Françoise d'Eaubonne a fait un très bon article pour la contester. Il y en a des comme ca, bien sûr.

### Le deuxième sexe

LVR: Vous avez dit que Le deuxième sexe est un livre que vous défendriez contre vents et marées...

S. de B.: Oui, c'est vrai. Il y a des tas de choses à dire sur ce livre, mais je le donne tel qu'il est, avec sa date. Et je ne veux pas le ré-écrire aujourd'hui parce que, naturellement, les références seraient entièrement différentes. Les livres que j'y cite, par exemple, sont déjà très périmes.

LVR: En lisant ce livre, on se demande où vous avez pris toute la documentation sur la sexualité et sur l'homosexualité des femmes. En 1949, il y avait quand même peu de livres sur ces questions...

S. de B.: Ah si! Il y en avait quand même beaucoup.

LVR: Avez-vous formulé vos hypothèses à partir d'observations personnelles? Avez-vous fait des entrevues avec des femmes? S. de B.: Je n'ai fait aucune entrevue. Jai lu beaucoup de livres, j'ai fait des observations sur des femmes que je connaissais, bien sûr. Mais pas sur des questions comme la frigidité, la sexualité, parce que les femmes ne parlaient pas de ça à l'époque.

### «Entre cuir et chair»

LVR: Cette célébrité que vous souhaitiez atteindre par le biais de l'écriture, vous l'avez eue, avec ses inconvénients. Cependant, vous avez toujours souhaité qu'on vous descende du piédestal sur lequel on vous avait mise. N'est-ce pas un peu contradictoire?

S. de B.: Non, ce n'est pas contradictoire. C'est absurde de supposer qu'on a des pièdestaux. Ni Sartre ni moi n'avons jamais souhaité ça. Des gens ont dit qu'en publiant les lettres de Sartre, je le faisais descendre de son pièdestal. Mais il n'a jamais voulu en avoir un. Camus voulait un pièdestal. Sartre et moi voulions être apprécies pour ce qu'on était, dans notre réalité, dans notre humanité de tous les jours, tels qu'on est, tels qu'on vit, avec les choses qu'on fait et avec les choses qu'on ne fait pas. Dans notre vérité, autrement dit. Donc, pas de pièdestal.

LVR: Vous avez dit, dans Les mémoires d'une jeune fille rangée, que Sartre ne pouvait pas vous faire souffrir autrement que s'il mourait avant vous. Depuis trois ans et demi, comment vous arrangez-vous avec son absence, quelle est votre vie sans lui?

S. de B.: Eh bien, on s'arrange. On fait des choses. Justement je travaille, je m'occupe de ce tournage du **Deuxième sexe**, le féminisme m'intéresse beaucoup, enfin...



A la mort de Sartre, avril 1980

LVR: Vous êtes dans l'action? S. de B.: Voilà, c'est ca.

LVR: Votre vieillesse se passe comment? Vous avez quatorze ans de plus qu'en 70, quand vous avez fait paraître votre essai La vieillesse. Cette vieillesse que vous vivez correspond-elle à ce que vous en appréhendiez?

S. de B.: Je n'ai jamais appréhendé la vieillesse. J'ai parlè de la vieillesse surtout pour les autres, j'ai dit qu'elle était affreuse quand on était vraiment dans les couches défavorisées de la société. Moi, comme je suis très favorisée, la vieillesse ne me gêne pas beaucoup. Je me porte bien, je vis confortablement, j'ai beaucoup d'intérêts encore dans la vie.

Simplement, il me semble qu'on ne souligne jamais assez la chose la plus importante dans la vieillesse, qui est le manque d'avenir. Vous ne pouvez pas vous lancer dans de grandes entreprises, vous savez qu'il faut vivre avec votre acquis, au jour le jour, et non plus vivre dans l'avenir. Et c'est ça, pour moi, la chose essentielle dans la vieillesse.

Tout le monde ne le sent pas comme ça: il y a des tas de gens qui ont vecu autrement que moi, et d'autres qui sont malades. Je n'ai pas ces inconvenients-là. Simplement, ce qui me gene -enfin, ça ne me gene même pas, je sais que c'est comme ça- ce qui change ma vie, si vous voulez, de ce qu'elle était quand j'avais cinquante ans, c'est qu'à ce moment-là, je pouvais vivre dans un avenir quasi illimité. À cinquante ans, on ne se dit pas: «J'ai encore trente ans de vie». On pense que c'est pour toujours. Mais à mon âge, quand on regarde dix ans plus tard...

"J'aime la jeunesse: je souhaite qu'en elle se continue notre espèce et que celle-ci connaisse des temps meilleurs. Sans cet espoir, la vieillesse vers laquelle je m'achemine me semblerait tout à fait insupportable».

S. de B.

LVR: Vous avez dit, dans le film de Josée Dayan sur vous: «On pourrait dire que je suis un peu éteinte»...

**S. de B.:** C'était en réponse à un ami qui me demandait si je ne l'étais pas complètement! (rires)... Alors je lui ai dit que je l'étais peut-être un peu...

LVR: Je pense que vous parliez de la mort, de la révolte. Vous disiez que ce n'est plus comme avant, «la pleine lumière ou l'obscurité», qu'on s'empoisonne à être toujours dans la révolte, et qu'il y a toujours une part de consentement dans les êtats d'âme. Diriez-vous que vous ne consentez plus aux états d'âme?



Paris, S. de B. chez elle \*

S. de B.: Je consens aux états d'âme, mais ils ne sont peut-être plus les mêmes...(rires) Par exemple, la révolte est vaine. Pas la révolte humaine contre l'oppression, contre les hommes, mais la révolte contre la condition humaine, c'est complètement vain. Alors je suis fatiguée...(rires)

LVR: Vous n'avez plus écrit de fiction après La femme rompue en 1968. Et dans La vieillesse, vous citez Mauriac qui dit que, quand on est vieux, il n'y a plus de place pour des personnages de fiction. Est-ce que ca signifie que l'imaginaire a un âge?

S. de B.: Peut-être. Peut-être que l'imaginaire a un age. Peut-être qu'en effet il vient un moment, quand on n'a plus beaucoup d'avenir, où on s'intéresse beaucoup moins à imaginer la vie des autres comme on le faisait quand on était jeune. C'est peut-être ça, je ne sais pas. J'ai écrit la-dessus tant que j'ai pu dans La vieillesse, et j'ai constaté qu'en fait, chez les romanciers, ceux qui écrivaient encore des romans après soixante ans étaient très rares. Quelques-uns commencent au contraire à être romanciers à soixante ans, on pourrait en citer trois ou quatre, mais ils sont très peu. Souvent, même des grands romanciers comme Thomas Hardy, à partir de cet age-là, écrivent des poèmes, des mémoires, mais plus des romans proprement dits.

LVR: Mais il n'est quand même pas exclu, s'il vous venait une idée de fiction, que vous le fassiez volontiers...

S. de B.: Certainement Rien n'est exclu. Non, bien sûr.

LVR: Vous avez écrit dans La vieillesse: «Contrairement à ce que conseillent les moralistes, il faut souhaiter conserver dans

le grand âge des passions assez fortes pour qu'elles nous évitent de faire un retour sur nous. La vie garde un prix tant qu'on en accorde à celle des autres à travers l'amour, l'amitié, l'indignation, la compassion». Je retiens l'indignation, parce qu'on a lu de vos articles récents sur les mutilations sexuelles, sur la loi antisexiste, et vous ne mâchez pas vos mots...

**S. de B.:** Non, bien sûr! (rires). Si je me porte bien dans ma vieillesse, c'est certainement parce que je suis encore capable de passions, d'indignation, d'amitié. Je pense que c'est très important.

LVR: Ce ne sont pas les paroles de quelqu'une «d'un peu éteinte»...

S. de B.: Non, en effet! (rires)

**LVR:** Vous avez dit aussi: "Je ne veux pas devenir une grande vieillarde". Que vouliezvous dire?

S. de B.: Je voulais dire une "potiche"!

(rires) C'est quand on commence à vous traiter comme un monument national, comme une potiche. On vous demande trop de signatures, ou de présider des trucs et finalement, ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites, n'a plus aucune importance. On veut simplement votre nom. C'est ce que j'appelle une potiche.

LVR: Alors que vous rester dans le présent, et toujours reviser ce que vous avez dit et fait?

S. de B.: Absolument.

Une entrevue de HÉLÈNE PEDNEAULT MARIE SABOURIN

\*Les photos marquées d'un \* sont tirées de Simone de Beauvoir et le cours du monde, Claude Francis et Janine Niepce, Éd. Klincksieck, Paris, 1978.

#### Remerciements

La Vie en rose remercie particulierement Cathy Bernheim, Madeleine Gobeil, Françoise Pasquier, Lella Sebbar, les femmes du Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir et de l'Agence Femmes Information pour leur aide. leur témoignage de tendresse envers Simone de Beauvoir et le temps qu'elles nous ont accorde. Dominique Doan pour la prise de photos et le travail qui a précédé et suivi (ainsi que pour le souper ... ). Célia Bertin, Denise Boucher, Marie Cardinal, Marie Denis et Benoîte Groult pour nous avoir parle de Simone de Beauvoir. (N.B. Les entrevues de Marie Cardinal et Celia Bertin seront publiées dans notre numéro d'avril). Nancy Huston pour avoir témoigné d'une manière plus élaborée. Marie-Françoise Losay des Editions Gallimard à Montréal pour la documentation photographique et les livres de Simone de Beauvoir.

### Témoignages

### Marie Denis

in La Revue Nouvelle

«Simone de Beauvoir est possédée. Pas tant de l'écriture que de la chose à dire, de la réalité à faire connaître de l'expérience à crier au monde. Joie et douleur. Simone de Beauvoir est un chantre de la vie dans ce qu'elle a de meilleur et de pire. (...) C'est avec des mots de gourmandise que Simone de Beauvoir fait comprendre sa passion des choses: «Cet univers que nous habitons, s'il était tout entier comestible, quelle prise nous aurions sur lui!» (Mémoires d'une jeune fille rangée). Parlant de truits, elle avait dit: "Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains». (...) Simone de Beauvoir a un don incomparable pour dire le sentiment de la nature, ce cadeau de jour en jour, pour dire aussi les lassitudes, les petites incompréhensions, les doutes, tout ce cinéma intérieur qui fait la trame des jours et leur prix. Mais que

la vie soit faite de bonheurs intermittents, peut-être Simone de Beauvoir n'en conviendrait-elle pas: la force du désir est en elle si intense que sa réalisation ne peut à aucun moment être mise en question. D'où le sentiment d'allégresse que son oeuvre communique».

### Francis Jeanson

in Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre

«C'est une tailleuse de vie (...) une femme qui a entrepris de vivre à plein selon ses propres exigences et l'une d'entre elles est précisément et l'une d'entre elles est précisément de communiquer avec ses semblables, de leur dire sa propre expérience, sans la moindre concession, avec la plus rigoureuse honnêteté. (...) Cette conscience n'a jamais eu le goût de la facilité: une folle exigence vis-àvis d'elle-même semble avoir été le premier de ses dons.»

### Marie Cardinal

«C'est marrant, Le deuxième sexe, à l'époque où je l'ai lu, ne m'a pas touchée. J'étais toute jeune, j'avais vingt ans. J'ai été dix fois plus touchée par ses mémoires. Mais il était nécesscire qu'elle écrive Le deuxième sexe pour que ça soit un ouvrage de rétérence. C'est une femme très importante qui nous a rendu service, qui a crussi rendu service crux hommes, par le fait d'être comme elle est et de n'avoir jamais tourné sa veste. Et comme c'est une femme intelligente et cultivée, elle enlève les griffes des mecs. Qu'est-ce que tu veux dire à un discours pareil, aussi bien informé? Tu dis des choses bêtes, c'est tout. S'ils nient ou s'ils ne veulent pas discuter de ça intelligemment, ils deviennent totalement stupides. Les femmes devraient faire comme ça à propos de tout, dans tous les domaines».

### Jean-Paul Sartre

«Vous êtes l'armature de ma vie, ma conscience et ma raison. (...) Tout ce que je suis de bien, c'est à cause de vous que je le suis».



S. de B. et Jean-Paul Sartre à Juan-les-Pins, en 1935 \*

### Célia Bertin

«C'était en 38 ou 39, juste avant la guerre. Elle a été mon professeur pendant deux ou trois mois. Il y avait deux classes de philo et j'étais dans la mauvaise, c'est-à-dire celle où n'enseignait pas Simone de Beauvoir. Mais mon professeur a perdu son père, est tombée malade et on a mis les deux classes ensemble. Tout à coup, moi qui avais attendu avec impatience d'étudier la philosophie et qui avais tellement été déçue, quand j'ai suivi les cours avec Simone de Beauvoir, j'ai été ravie. C'était des cours magistraux tout ce qu'il y a de plus traditionnel mais elle était tellement fascinante que les filles la suivaient dans la rue pour savoir où elle habitait, ce qu'elle faisait. On ne savait pas grand-chose d'elle. À ce momentlà, on ne savait à peu près pas qui était Sartre, et de Beauvoir n'avait pas encore publié L'invitée. Elle le tera en 43.»



Paris, 1938 : S. de B. et ses élèves dans la cour du lycée Molière \*

### Denise Boucher

"Je ne veux rien manquer de ma vie. Nous ne voulons rien manquer de notre temps. Ma liberté exige pour s'accomplir de déboucher sur un avenir concret.

C'était les années cinquante. Ce que je lisais. Simone de Beauvoir nous conviait à la FÊTE. Du TRAVAIL.

C'était ma jeunesse. L'avenir était bouché. Mais il y avait des mots qui circulaient: résistance, libération, liberté, amours libres. Chacune est responsable de sa vie. Entre l'être et le néant, entre le diable et le bon dieu, Simone de Recuvoir et ses amis choisissaient l'être humain. Entre le passé et le présent, ils choisissaient l'avenir. Et Simone de Beauvoir réussissait à faire penser l'existentialisme au-dessus de ses moyens. Elle allait devenir l'être le plus important de notre époque. Nous allions recommencer le monde selon nos désirs et nos besoins. En détaisant aussi la prétendue sagesse des nations. Celle dont la forme la plus basse et la plus honteuse mène au désespoir en recouvrant la bêtise de: «c'est humain», «loin des yeux, loin du coeur», «pour vivre heureux vivons cachés», «tout passe, tout casse, tout lasse».

Il s'agissait, pour trouver la réalité, de défaire tous les clichés, tous les mensonges. Pour faire apparaître la vie. Il s'agissait bien de vivre. Je m'en suis aperçue Simone de Beauvoir. Merci. J'ai été votre enfant, votre fille, votre soeur. Et vous êtes venue à pleine page, dans les journaux, du temps des malheurs des Fées. Je vous aime Simone de Beauvoir. Vous êtes ma maîtresse à penser.»



38 LA VIE EN ROSE, mars 1984

### Simone de Beauvoir

#### **Benoîte Groult**

"Je l'ai vue cinq ou six fois. Elle m'impressionne énormément. On me dit quelquefois: vous avez du courage d'être féministe. Mais je n'ai aucun courage! D'abord, ça me donne une amitié et une reconnaissance de la part des femmes, je gagne ma vie avec ça, je ne suis même pas mal vue. Alors, quel courage? Tandis que Simone de Beauvoir, qu'est-ce qu'elle a pris! Vraiment, on l'a traitée de tous les noms, on l'a mise à l'index. C'est elle qui a été courageuse. Je l'admire infiniment."

#### Violette Leduc

«Je m'asseyais près de la porte du Flore, à gauche; une pèlerine tombait doucement sur mes épaules quand j'entrais. Paralysée, éblouie, trappée de stupeur, je regardais, je buvais à la source: sa présence. Je m'enfermais dans sa pèlerine, je voyageais sur un visage. J'émigrais, j'atterrissais sur deux yeux, un nez, une bouche. Je devins papillon, je n'avais qu'une heure à vivre. Je voltigeais au-dessus de son front, une place. (...) Je l'ai tant regardée avant de lui parler. Le saitelle, mes haltes pour elle?»

J'avais lu le nom de Simone de Beauvoir, le titre de son roman «L'invitée» dans le bureau d'un agrégé. Il mit le livre dans mes mains. C'était plus qu'une émotion. Je lisais, je relisais le nom, le titre: une temme écrivait à la place de millions de temmes comme si toutes les femmes étaient capables d'écrire. (...)»

Sa coiffure, une construction. Un diadème, ses cheveux tirés en arrière, ramenés en arc de cercle au milieu de la tête. Elle l'ignore, c'est un hommage à son grand front. Son front: oui, une plage. (...) Je cache mes mains sous la table, je vois de mieux en mieux une femme-écrivain. (...) Simone de Beauvoir écrivait un livre: où? Dans l'oxygène que je respirais. Une dizaine de mêtres séparaient sa main qui tenait un stylo de ma main qui tenait une aigarette. Une femme, vêtue comme tout le monde écrivait ses livres en public mais elle ne regardait pas autour d'elle. Elle s'effaçait sous l'effort. Non, ce n'était pas du cinéma».

VIOLETTE LEDUC in La Folie en tête, 1970, pp. 39 à 44

 Allô, dis-je d'une voix morne.
 Je comptais sur mes doigts. Dix-neuf heures s'étaient écoulées depuis notre démarche au Café de Flore. (...)

 Allô, Violette? Simone de Beauvoir a lu votre texte la nuit dernière. Elle veut vous voir. Appelez maintenant au Flore.

- Que je l'appelle?

Je répétais sans comprendre.

Je raccrochai. Le plancher de la cabine s'ouvrit, je tombai dans une mine. Je cueillais des étoiles, ou bien elles se posaient sur mes mains. La lueur bleue des anthracites me renvoya sur le plancher.

J'appelai le café. On la cherchait.
Valait-il mieux vivre ou disparaître?

– J'aime vos souvenirs, me dit-elle, et
je voudrais vous en parler. Voulez-

vous demain à quatre heures au premier étage du Flore?

- Oui, ai-je répondu anéantie. Je raccrochai avec brutalité, plus rien n'était à sa place. Je tremblais... Je disais oui, oui et encore oui à l'appareil silencieux. Ma vie, jusque-là: une lancée pour ce oui, un élan vers ce oui.

VIOLETTE LEDUC in La Folie en tête, pp. 58-59

«C'est elle qui m'a cidée à écrire mes livres, j'ai continué d'écrire pour elle. (...) Elle me donne ce qu'elle me promet. Elle m'insuffle la force d'écrire sans que j'écrive(...) Ce qu'elle donne, elle le donne une fois pour toutes. Ce qu'elle ne donne pas, elle ne le donnera jamais. Je l'ai compris.»

in La Folie en tête, pp. 77-92-93



### **Bibliographie**

### Oeuvres de Simone de Beauvoir.

1943: L'invitée (roman)

1944: Pyrrhus et Cinéas (essai)\*

1945: Le sang des autres (roman)
Les bouches inutiles (théâtre)\*

1946: Tous les hommes sont mortels (roman)

1947: Pour une morale de l'ambiguité (essai)

1948: L'Amérique au jour le jour (essai)

1949: Le deuxième sexe, tomes I et II (essai)

1954: Les mandarins (roman - Prix Goncourt)

1955: Privilèges\* (essai repris sous le titre «Faut-il brûler Sade?»)

1957: La longue marche (essai sur la Chine)\*

1958: Mémoires d'une jeune fille rangée (essai-autobiographie)

1960: La force de l'âge (essai-autobiographie en 2 tomes)

1962: Djamila Boupacha (témoignage)

1963: La force des choses (essai-autobiographie en 2 tomes)

1964: Une mort très douce (récit sur la mort de sa mère)

1965: Que peut la littérature? (en collaboration - Coll. Le monde en 10/18)

1966: Les belles images (roman)

1968: La femme rompue (nouvelles)

1970: La vieillesse (essai)

1972: Tout compte fait (essai-autobiographie)

1979: Quand prime le spirituel (roman écrit entre 1935 et 37, inédit jusqu'à ce jour)

1981: La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre (essai-autobiographie)

\* Les titres marqués d'un \* sont pratiquement introuvables.

En plus du Prix Goncourt, Simone de Beauvoir reçut en 1983 le Prix Sonning du Danemark pour l'ensemble de son œuvre. Ses livres sont publies chez Gallimard et la majorité se retrouvent dans la collection de poche Folio.

### Préfaces et articles écrits par Simone de Beauvoir

Préface de **Le sexisme ordinaire**, Éditions du Seuil, Coll. Libre à elles, 1979. (Recueil des chroniques du même nom dans les **Temps modernes**, de Cathy Bernheim et Liliane Kandel, entre autres).

À propos de la mutilation sexuelle des femmes, préface à L'enterrée vive, de Renée Saurel, Éditions Slatkine. Reproduite dans Les nouvelles littéraires du 29 octobre 1981.

La femme, la pub et la haine, in Le monde, 4 mai 1983 (sur la loi antisexiste).

### Entrevues avec Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir raconte l'histoire des «Carnets de la drôle de guerre» de Jean-Paul Sartre. Pierre Bénichou, Nouvel Observateur, 25 mars 1983.

Simone de Beauvoir et le 8 mars: le féminisme n'est pas menacé, par Josyane Savigneau et Christiane Chombeau, Le Monde, 6-7 mars 1983.

Beauvoir par elle-même, Catherine David, Nouvel Observateur, 22 janvier 1979.

Entretien avec Simone de Beauvoir, Pierre Viansson-Ponté, Le Monde. 10 janvier 1978.

### Livres consacrés à Simone de Beauvoir

Les écrits de Simone de Beauvoir (La vie - L'écriture), avec en appendice Textes inédits et retrouvés, par Claude Francis et Fernande Gonthier, Éd. Gallimard, 1979. (On ne saurait trop recommander ce livre volumineux (610 pages) et bien fait (mais cher, près de 40\$). Il contient une des bibliographies les plus complètes qui soient de ce que nous appellerons «l'œuvre parallèle» de Simone de Beauvoir, qui consiste en articles, conférences, préfaces et interviews. 271 pages sont consacrées à sa chronologie avec l'aide de l'autobiographie écrite par Simone de Beauvoir, et les 339 autres pages sont des textes «retrouvés» comme par exemple, deux chapitres inédits de L'invitée et un article sur Brigitte Bardot ou le syndrome de Lolita. Passionnant.)

Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens avec la féministe allemande Alice Schwarzer, de 1972 à 1982. Éd. Mercure de France, 1984. (le plus récent)

Le néo-féminisme de Simone de Beauvoir, Jacques J. Zéphir, Éd. Denöel/Gonthier, 1982.

Simone de Beauvoir, A Life of Freedom, Carol Ascher, Beacon Press, 1981.

Simone de Beauvoir, Intégrale du film de Josée Dayan et Malka Ribowska, Éd. Gallimard, 1979.

Simone de Beauvoir face à la mort, Jean-Raymond Audet, 1979. Simone de Beauvoir et le cours du monde, Claude Francis, Éd. Klincksieck, 1978 (très bel album de photos).

La nature chez Simone de Beauvoir, Claire Cayron, Éd. Gallimard, 1973.

Simone de Beauvoir ou le souci de différence, Chantal Moubachir, Éd. Seghers, Coll. Philosophes d'aujourd'hui, 1972.

Le malentendu du Deuxième sexe, Suzanne Lilar, Presses Universitaires de France, 1970. (Elle aurait pu se passer de l'écrire mais si vous voulez rigoler... Comme dirait S. de B.: «Il y en a des comme ca. l»)

Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Francis Jeanson, Éd. du Seuil, 1979. (Particulièrement passionnant)

Simone de Beauvoir, Madeleine Chapsal, Éd. Julliard, Coll. Les écrivains en personne.

#### Et aussi:

Lettres au Castor, Tomes I et II, Lettres de Jean-Paul Sartre à Simone de Beauvoir, de 1926 à 1963, Éd. Gallimard, 1983.

La folie en tête, Violette Leduc, Éd. Gallimard, Coll. Folio n°483, 1970. (Autobiographie où elle parle tout au long de Simone de Beauvoir)

#### Articles écrits sur Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir, numéro spécial du Magazine littéraire, n°145, février 1979.

Simone de Beauvoir ou la volonté du bonheur, Marie Denis, in La revue nouvelle, n°7-8, juillet-août 1982, Bruxelles.

Bibliographie non exhaustive. Jusqu'à 1979, tous les écrits de S. de B. et tous les textes écrits sur elle sont compilés dans Les écrits de Simone de Beauvoir, de Claude Francis et Fernande Bonthier, premier ouvrage de référence.

### Les enfants de Simone de Beauvoir

par Nancy Huston

l y a une réticence et une difficulté à dire quoi que ce soit qui puisse entacher l'image de cette «mère» du Mouvement des femmes qu'est Simone de Beauvoir, dans la mesure où nous sommes toutes ses filles spirituelles. Par là je veux dire non seulement que nous puisons dans ses écrits de l'inspiration personnelle (d'une certaine facon, relire le Deuxième Sexe aujourd'hui, c'est retrouver les germes de presque tout ce que nous avons pu écrire depuis: pour ainsi dire chaque paragraphe semé par S. de B. a fleuri plus tard en un livre de quelqu'une d'autre), mais que cette œuvre a contribué, très concrètement, à créer les conditions nécessaires pour l'avenement du néo-féminisme: elle a changé le contexte idéologique, et du coup institutionnel, de notre époque.

En ce qui me concerne, l'image «idéale» que j'ai eue pendant longtemps de S. de B. était précisément cela: d'elle, je me faisais une

idée, Idée composée de tout ce qui appartenait au savoir commun à son sujet: qu'elle a mené la vie la plus pleine qu'on puisse imaginer, bénie non seulement par l'intelligence mais par l'énergie, la santé physique et morale qu'il fallait pour que cette intelligence puisse éclore; qu'elle a énormément voyagé, connu de grandes amities et défendu de grandes causes politiques; qu'elle a été comblée d'honneurs, traduite dans toutes les langues et admirée dans le monde entier... Et puis, bien sûr, il y avait le couple formidable qu'elle formait avec Jean-Paul Sartre: deux monstres de génie qui ont témoigné pendant cinquante ans d'un amour et d'un respect incontestables l'un pour l'autre, même si lui a profité plus souvent qu'elle de la liberté sexuelle dont ils s'étaient dotés d'un commun accord...

Mais depuis que j'ai essayé, en sillonnant l'œuvre romanesque et autobiographique de l'auteure du Deuxième Sexe, de saisir quelque chose de la réalité de cette femme, l'idée que je me faisais d'elle s'est trouvée progressivement démentie, ou du moins mise en question. Cela m'a ébranlée, et ce que l'ai cherché à transcrire ici c'est un peu de cet ébranlement. Non pas pour «brûler mon idole» (non pas pour «assassiner la mère»), mais pour tenter de la faire descendre, tout doucement, de son piédestal.

ntre 1949, date à laquelle fut publié le Deuxième Sexe, et 1970, date qui marque la renaissance du féminisme en France, S.de B. a changé d'avis au sujet de la lutte des femmes; notamment elle a cessé de croire qu'il fallait surbordonner celle-ci à la lutte des classes, et que le socialisme mettrait fin comme par magie au sexisme. Sur certains points cependant, elle est demeurée fidèle à ses prises de position initiales. Dans une interview récente, par exemple, elle a déclaré (je cite de mémoire): «Le néo-féminisme n'est pas du tout mort, il se porte très bien; il s'est égaré pendant un moment dans l'impasse de la Différence mais maintenant il s'en sort».

Ce que recouvre ici le mot «Différence». c'est un courant du mouvement des femmes en France qui s'étend depuis Annie Leclerc jusqu'à la feue revue Sorcières en passant par Hélène Cixous et Luce Irigaray, et qui a tenté d'explorer et de revaloriser une certaine spécificité féminine, presque toujours axée sur le corps (et son éventuel retentissement dans le corpus littéraire): règles, grossesses, accouchements, temps cyclique; rapport différent à l'autre parce qu'on peut recevoir l'autre dans son corps, ou parce qu'on peut produire de l'autre avec son corps; rapport différent par conséquent à la nature, à la culture et au langage. Dans ces textes revenaient souvent, marqués d'un signe plus au lieu d'un signe moins, les thèmes de l'excès, du gaspillage, du bavardage, du don, du liquide, de l'insaisissable, de l'émotif - larmes, rires et pieds de nez opposés à la Raison.

Cela n'avait pas de quoi enchanter Simone de Beauvoir, elle qui a résumé, dans le premier chapitre du Deuxième Sexe («Les Données de



la biologie») tous les inconvénients qu'il y avait pour un esprit à habiter un corps femelle: dix pages à vous faire dresser les cheveux sur la tête, tant est vive leur évocation du cycle oestral, qui «s'accomplit chaque mois dans la douleur et le sang», du «travail fatigant» de la gestation, des dangers mortels de l'accouchement, pour aboutir à la conclusion peu réjouissante selon laquelle la femme «est de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus violemment cette alienation».1

L'alienation de la femme, pour Simone de Beauvoir, c'est sa subordination à l'espèce. «C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique (...) puisque tout son organisme est orienté vers la perpétuation de l'espèce»2; «La femme, comme l'homme, est son corps: mais son corps est autre chose qu'elle».3 Ces faits ne devraientils en rien infléchir la manière qu'ont les femmes d'appréhender la réalité, d'entrer en interaction avec autrui, de lire ou d'écrire un livre, de concevoir le temps? Ne sont-ils que des handicaps et rien d'autre, autant d'obstacles sur le chemin de l'humanisation de la femme?

«L'impasse de la Différence»... Or il se trouve que ce sont ces faits-là - ce destin. cette orientation, cette aliénation de la femme que Simone de Beauvoir a refusés pour ellemême. Ce refus (qu'aucune femme ne devrait avoir bien sûr à justifier), elle l'a exprimé dans les termes suivants: «Si je n'ai pas eu d'enfants, c'est parce que je ne voulais avoir que des rapports choisis, avec des êtres choisis.» Ainsi, selon son système de valeurs personnel, l'individu doit l'emporter sur l'espèce, l'esprit sur le corps, le choix sur la contingence, la nécessité sur la gratuité, ou - pour employer la terminologie maintenant un peu désuète de la «morale existentialiste» qui guidait la pensée de Simone de Beauvoir en 1949 - la transcendance sur l'immanence.

«Je n'ai jamais regretté de ne pas avoir eu d'enfants, dans la mesure où ce que je voulais faire c'était d'écrire», a dit S. de B. dans une autre interview. Et gare à ceux qui sortiraient le cliché fatigué selon lequel les livres d'une femme sont un pis-aller pour les enfants qu'elle n'a pas eus: S. de B. souligne à juste titre, dans le Deuxième Sexe, que pour beaucoup de femmes les enfants sont un pis-aller pour les livres qu'elles n'ont pas écrits ou pour les choses qu'elles n'ont pas accomplies.

Et pourtant Sartre lui-même recourt, sans doute malicieusement, à cette métaphore: «Savez-vous, écrit-il dans une lettre à Simone de Beauvoir, ce que Jules Renard dit des castors: «Le castor qui a l'air d'accoucher d'une semelle de soulier». Cela me demeure un peu obscur (...). A moins qu'il ne parle de votre belle petite chaussure que je me réjouis de lire dans quelques jours». Et S. de B. de préciser en note que chaussure est le «nom que nous donnions à nos écrits, par allusion au Golden Pot de Stephens où les Lépricornes fabriquent de petites chaussures»4

lci, par un enchaînement de clins d'oeil littéraires et de codes intimes, le castor

devient une mère. Mais l'acception argotique de ce mot en français est tout autre, comme Sartre le savait bien: dans une autre lettre (et toutes ses lettres à S. de B. commencent par les mots «Mon charmant Castor»), il parle de «ces plaisantes demi-putains - il faudrait dire en beau langage: demi-castors - qui se font tripoter par les soldats»5. En effet, un castor au XIXe siècle était une «fille de mœurs légères», et un demi-castor, au XVIIe, une «femme de conduite dérèglée», comme l'indique le Dictionnaire érotique de P. Guiraud6.



S. de B. a gauche, avec sa mère et sa soeul

Tantôt mère et tantôt prostituée, le «castor» était tout ce que Simone de Beauvoir n'était pas. Elle a refusé l'un et l'autre des modèles séculaires de la féminité: ni maman, ni putain, elle a imposé au «castor» un nouveau sens, le forçant à désigner une nouvelle manière d'être femme... même si le mot lui-même, et tous les adjectifs qui l'affublent, restent masculins.

Dans les Mémoires d'une jeune fille rangée, Simone de Beauvoir nous apprend que son refus d'enfant est de très vieille date. Toute petite, en effet, elle s'est apercue qu'«une mère de famille est toujours flanquée de son époux: mille tâches fastidieuses l'accablent. Quand j'évoquai mon avenir, ces servitudes me parurent si pesantes que je renoncai à avoir des enfants à moi; ce qui m'importait, c'était de former des esprits et des âmes: je me ferai professeur, décidai-je»7. Promesse tenue: au lieu de former des corps en chair et en os, Simone de Beauvoir consacrerait toute sa vie à la formation des esprits. Pour ce faire, elle choisirait d'émuler son père et non sa mère; la dichotomie corps/esprit est cette fois explicite: «Je n'étais pour lui (son pére) ni un corps, ni une âme mais un esprit, dit-elle. Nos rapports se situaient dans une sphère limpide où ne pouvait se produire aucun heurt (...). Papa lui avait abandonné (à sa mère) le soin de veiller sur ma vie organique, et de diriger ma formation morale»8. Répartition des tâches on ne peut plus classique, et qui n'avait rien de surprenant dans une famille de la bonne bourgeoisie française au début du siècle. Seulement, la répudiation du maternel chez Simone de Beauvoir ne pouvait être sans retentissement sur son travail théorique.

Autant il peut être d'un goût douteux d'aller fouiller dans la vie privée d'un auteur pour faire une prétendue «psychanalyse» de son œuvre, autant les rapprochements s'imposent quand l'auteure a elle-même publié des milliers de pages d'autobiographie, ainsi que des romans à caractère ouvertement autobiographique. Chez S. de B. ces rapprochements sont parfois saisissants. Quand son père apprit qu'elle avait eu ses premières règles, par exemple, l'adolescente qu'elle était se «consumai(t) de 'nonte. J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. En face de mon père, je me croyais un pur esprit: j'eus horreur qu'il me considerat soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déchue»9

Dans le romanesque, cette perception des menstrues comme une «tare» donnera lieu à des passages comme celui-ci dans Les Mandarins - il s'agit des souvenirs d'une mère à propos de sa fille - : «Quand je lui expliquai qu'elle allait être réglée et ce que ca signifiait, elle m'a écoutée avec une attention hagarde et puis elle a fracassé contre le sol son vase préféré. Après la première souillure, sa colère a été si puissante qu'elle est restée pendant dixhuit mois sans saigner»10.

Et dans la théorie, S. de B. parlera des menstrues comme «cet écoulement rouge qui avait plongé la fillette dans l'horreur». Mais est-ce que la menstruation est une chose horrifiante pour toutes les fillettes ou seulement pour certaines? L'horreur est-elle une réaction «naturelle» à ce phénomène naturel. ou bien le résultat du tabou dont il a été entouré, et de la mauvaise éducation qu'ont recue les fillettes - et leurs mères, et leurs pères - à son sujet?

Ou encore: la partie du Deuxième Sexe intitulée «La Mère» démarre avec une demipage sur la contraception, suivie de quinze pages sur l'avortement. Soit, ce sont des questions extrêmement importantes, surtout en 1949, quand l'avortement était illégal et la contraception très insuffisante; il n'en reste pas moins que donner la priorité, dans un chapitre sur la maternité, au refus de maternité reflète d'une manière peut-être excessive les choix personnels de l'auteure. La grossesse, quant à elle, est représentée dans ce même chapitre sous des traits presque exclusivement négatifs: Simone de Beauvoir affirme que «celles qui traversent le plus facilement l'épreuve de la grossesse, ce sont d'une part les matrones totalement vouées à leur fonction de pondeuse (sic), d'autre part les femmes viriles qui ne se fascinent pas sur les aventures de leur corps (...): Mme de Staël menait une grossesse aussi rondement qu'une conversation»12. Transparaissent, ici encore, les équations familières femme = corps, homme = esprit: cette phrase ne suggère-t-elle pas que Mme de Staël était «femme» parce qu'elle savait mener une grossesse, et «virile» parce qu'elle savait mener une conversation?

Immédiatement après avoir pris la décision de ne jamais devenir mère elle-même, Simone de Beauvoir petite imagine ce que sera sa vie

### Simone de Beauvoir

future: «Je planifierais (m) es journées dans les moindres détails, j'en éliminerais tout hasard; combinant avec une ingénieuse exactitude occupations et distractions, j'exploiterais chaque instant sans rien en gaspiller»13. Y a-til un lien entre ceci et cela? Entre le refus de maternité et le quadrillage du temps? Entre la dénégation de la «Différence» et la précipitation, l'urgence qui caractérisent le style de Simone de Beauvoir - son style littéraire, mais aussi son style de vie?

«Étre toujours «dans le coup», au courant, au fait de ce qui se passe, partout et sur tous les plans. Choisir les temps modernesle présent, l'actualité - une fois pour toutes. Se passionner pour les événements politiques et culturels, pour tous les mouvements et tous les courants d'idées; être dans ces courants, aujourd'hui et pas plus tard. Vivre la vie aussi intensement que possible, la remplir, la transcrire dans un journal intime, écrire des lettres quotidiennes détaillées pendant chaque séparation avec Sartre, ne rien rater, saisir le temps qui passe et le plaquer sur la page, le baliser inlassablement par des mots, des mots et encore des mots - Sartre: «J'ai toujours considéré l'abondance comme une vertu»14 - discuter ensemble de tout,

ne rien se cacher, devenir transparents l'un pour l'autre, tout savoir et tout dire, sur soimême et sur le monde. Soi-même et le monde pouvaient bien se transformer; le langage rendrait compte de leurs transformations et en serait l'image en miroir. Ne jamais s'arrêter, emporter du travail partout avec soi; faire coîncider le plus étroitement possible la vie et le travail. faire de sa vie une œuvre d'art et de son œuvre d'art une vie, mener une vie exemplaire en tout et à chaque instant - non pas parce qu'on est meilleur que les autres mais parce qu'on est plus exigeant, plus efficace, sans fausse pitié, sans indulgence: moral, mais d'un moralisme dont les critères sont constamment à redéfinir, dans le libre choix de l'individu face au monde. Avant tout, agir: s'agiter, s'activer, être activiste, sans qu'aucune action jamais ne soit gratuite: tout doit compter, tout doit (pouvoir) être calculé. Et puisque la vie c'est le travail, il s'ensuit que la paresse c'est la mort: tout ce qu'on fait doit être édifiant d'une façon ou d'une autre; chaque activité doit avoir une double raison d'être, une double justification: elle doit être aimée non seulement pour elle-même mais parce qu'elle vous fait du bien, parce

qu'elle vous apporte quelque chose, parce qu'elle vous améliore - il faut fuir les zones d'ombre et foncer vers la lumière, la vérité, vivre sous un spot et être soi-même un spot, un phare qui balaie la nuit du passé et de l'avenir pour le bénéfice de ses contemporains. L'omniprésent. Le présent perpétuel. Les Temps Modernes. «Sartre vivait pour écrire; il avait mandat de témoigner de toutes choses et de les reprendre à son compte à la lumière de la nécessité; moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant»15

Dans La Femme rompue, une épouse sanctionne, après vingt ans de mariage, une liaison de son mari dans l'espoir que celui-ci s'en lassera; elle assiste, impuissante, à l'écroulement de toute sa vie. Elle dit: «Mon erreur la plus grave a été de ne pas comprendre que le temps passe. Il passait et j'étais figée dans l'attitude de l'idéale épouse d'un mari idéal (...). (Peut-être la mort de mon père n'estelle pas étrangère à ce laisser-aller. Quelque chose s'est brisé. J'ai arrêté le temps à partir de ce moment-là)»16

A propos de cette héroîne, Simone de Beauvoir affirme (sur le dos de la couverture)



En voyage avec Sartre

qu'elle est «la victime stupéfaite de la vie qu'elle s'est choisie: une dépendance conjugale qui la laisse dépouillée de tout». Mais l'auteure n'est pas si distanciée de son personnage que cette déclaration pourrait laisser croire. A de nombreuses reprises dans son autobiographie, elle avoue s'être identifiée à ses personnages féminins les plus démunis, les plus affligés par l'infidélité de leur mari, les plus obsédés par le vieillissement; certaines lettres de Sartre au Castor reproduisent presque textuellement les discours rassurants tenus par le mari de la femme rompue, ou par Henri, le mari de Paule dans Les Mandarins... Et dans la Force des choses, bilan de sa vie depuis la guerre rédigé en 1963, Beauvoir écrit: «Ce qui m'est arrivé de plus important, de plus irréparable depuis 1944, c'est que (...) j'ai vieilli (...). L'un après l'autre ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer les liens qui me retenaient à la terre (...). Les heures trop courtes me mènent à bride abattue vers ma tombe (...). Tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente (que je fus), je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée»17

On a beaucoup reproché à S. de B. d'avoir terminé ce livre sur une note aussi négative; certainement son désir de «descendre du piédestal» y était pour quelque chose. Ce n'est pas toutefois sur la négativité que je voudrais insister ici, mais sur le fait que finalement, même pour les épris de l'actualité, le temps passe. La mort du père a-t-elle joué le même rôle dans la vie de S. de B. que dans celle de la femme rompue? Impossible de le savoir - mais cette impossibilité elle-même est peut-être significative: alors que Beauvoir consacre un livre entier (Une mort très douce) à la désintégration du corps de sa mère, elle résume en un seul paragraphe de La force de l'âge la disparition de son père, qui s'est pour ainsi dire volatilisé

Il n'empêche que le temps passe. Simone de Beauvoir est devenue vieille (elle a publié un livre sur La vieillesse), Sartre est mort, (elle a publié La cérémonie des adieux), et elle mourra aussi... après quoi il ne restera plus que nous, ses filles spirituelles, pour prolonger sa tentative courageuse, folle, passionnée et pathétique pour comprendre, qui elle était.

i, pour ma part, j'ai été frappée par les thèmes du temps et de l'antimaternel chez S. de B., c'est parce que l'ai longtemps eu des obsessions identiques. Moi non plus, je ne voulais pas avoir d'enfants; c'est un choix qui fut mien et que j'ai défendu avec tant de fougue que je le respecterai toujours. La liberté plus grande du célibataire, et surtout de la célibataire, par rapport aux gens mariés, est incontestable. Le temps dont elle dispose pour travailler, voyager, et s'instruire - est objectivement, quantitativement, plus important que le temps d'une mère, Mais je me suis apercue que malgré tout, le temps avait tendance à passer, et que je n'aimais pas sa manière de le faire. J'avais beau le mesurer, le distribuer, et m'efforcer d'en profiter au maximum, je ne réussissais pas à le mater, à

l'immobiliser; il me glissait quand même entre les doigts.

Et si, après quelque dix années de vie de femme adulte-indépendante-célibataire-activiste, j'ai désiré partager ma vie avec un enfant (et aussi avec un homme, mais ça c'est une autre histoire), ce fut entre autres raisons pour changer ce rapport-là au temps. Pour me forcer à accepter une certaine «perte» du temps. Pour apprendre la paresse, la répétition, et les temps «morts». Parce qu'un enfant, peut-être plus qu'aucune autre expérience de la vie humaine, vous confronte et à la nécessité et à la contingence. Quand vous lui mouchez le nez, ce n'est pas parce que c'est la chose qui vous tient le plus à cœur à ce moment-là, c'est parce que c'est cela qu'il faut faire. De même pour acheter ses couches. Ecraser ses carottes. Se lever la nuit. Marcher plus lentement dans la rue. Ce sont des «pertes de temps» auxquelles il est impossible de remédier: des moments de vie «insauvables», inracontables, irrécupérables. C'est comme ca. Et encore comme ca. Et encore la même chose. La vie pure. Le rapport à l'autre sans récit possible. On le fait vivre et c'est tout, il n'y a rien à en dire. Du coup, la vie ne veut plus coîncider avec l'œuvre: ca déborde de partout, et ça vous déborde. Effectivement, vous n'avez pas le choix: ce ne sont pas des «rapports choisis avec des êtres choisis». L'enfant est là, celuilà et pas un autre, et il faut que vous subveniez à ses besoins. C'est nécessaire. Mais le plaisir qu'il vous apporte est, lui, parfaitement gratuit. Il n'est pas le résultat d'un «bon choix»; bon choix de vin ou de promenade ou de livre ou d'ami. Il vous tombe dessus sans que vous le «méritiez». Un sourire, un câlin, une confiance chuchotée - ces choses sont non seulement «gratuites», elles sont inestimables.

Il s'agit là, me semble-t-il, d'un rapport à autrui qui ne relève pas forcement de l'altruisme, ni de l'aliénation. C'est un aspect de «l'humanité» qui s'est incarné traditionnellement, historiquement, chez les femmes plutôt que chez les hommes, et qui n'a pas à être bradé. Dans une interview de Jean-Paul Sartre réalisée en 1974 pour la revue L'Arc, Simone de Beauvoir demande si «le statut d'oppression de la femme n'a pas développé en elle certains défauts, mais aussi certaines qualités, qui différent de ceux des hommes», ce à quoi Sartre répond: «Il est possible, en effet, qu'une meilleure connaissance de soi, plus intérieure, plus précise, appartienne surtout à la femme et moins à l'homme»18. On ne peut pas savoir à quoi fait allusion S. de B. lorsqu'elle parle de «certaines qualités» qui seraient propres aux femmes, mais il est frappant que pour Sartre, cette supériorité hypothétique ne pourrait être qu'une «meilleure connaissance de soi»; projet auguel tous deux avaient consacré des années et des livres en grand nombre. Les femmes n'ont-elles pas toujours été formées et/ou douées, au contraire, de par les rôles qui leur sont dévolus (épouse, mère, putain, muse ou secrétaire), pour la connaissance de l'autre? Il est vrai que selon Sartre - si je peux me permettre d'invertir sa célèbre boutade - les

autres, c'est l'enfer. (Et quand il parle de S. de B., ou elle de lui, c'est dans des termes qui réduisent à zéro l'altérité: «Sartre était un autre moi-même», «Nous ne faisons qu'un, mon bon Castor», etc.) Je ne dis pas, il ne manguerait plus que ca, qu'avoir un enfant est la seule manière pour un être humain de faire la découverte de la générosité et d'un authentique rapport à autrui. Et cependant, je ne peux m'empêcher de regretter que la prodigieuse réussite intellectuelle de S. de B. ait structurellement exclu cette expérience-là: expérience qui représente quand même, jusqu'à nouvel ordre, une valeur incommensurable pour la grande majorité des femmes. Des livres récents, notamment Silences de Tillie Olsen (livre que je trouve au demeurant très beau), endossent l'optique beauvoirienne et prônent la valorisation à outrance de l'œuvre aux dépens des êtres... De Rilke, par exemple, qui refusa de travailler pour entretenir sa femme et son enfant, de vivre avec eux, d'assister au mariage de sa fille et même de l'accueillir deux heures chez lui pendant sa lune de miel - de peur que ces irruptions de vie ne brisent la solitude dans laquelle il attendait sa poésie -Olsen dit qu'il témoignait d'une attitude «extrême - mais justifiée. Il a protègé ses pouvoirs créateurs»19. Les femmes n'ont pas seulement le droit d'accèder à ces pouvoirs créateurs-là, elles ont aussi le devoir de reconnaître et de revendiquer ceux qu'elles ont toujours détenus. Le «deuxième sexe» doit considérer le «premier» non seulement comme maître mais comme élève, si nous souhaitons un jour venir à bout de cette arithmétique absurde. NANCY HUSTON

\* D'origine canadienne, Nancy Huston vit à Paris. Elle a participé aux revues Sorcières et Histoires d'elles, écrit couramment dans Les Cahiers du GRIF, a publié un roman, Les variations Goldberg et plusieurs essais dont Jouer au papa et à l'amant et Mosaïque de la pornographie Elle travaille actuellement sur la question de l'amour et de la guerre.

1,3/ Le deuxième sexe, S. de B., tome I, Ed. Gallimard, 1949, pp. 50, 46.
2/ Le deuxième sexe, tome II, p. 135.
4,5/ Lettres au Castor, J.-P. Sartre, tome II, Ed. Gallimard, 1983, pp. 149, 1970.
6/ Dictionnaire érotique, Pierre Guiraud, Ed. Payot, Paris, 1978, p. 207.
7,8,9/ Mémoires d'une jeune fille rangée, S. de B., Ed. Gallimard, 1954, pp. 78, 50, 140.
10/ Les mandarins, S. de B., Ed. Gallimard, 1954, p. 62.
11, 12/ Le deuxième sexe, tome II, op. cit., pp. 147, 163.
13/ Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit., p. 78.
14/ Lettres au Castor, op. cit., pp. 147.
15/ La force de l'âge, S. de B., Ed. Gallimard, 1960, p. 627.
16/ La femme rompue, S. de B., Ed. Gallimard, 1960, p. 211.
17/ La force des choses, S. de B., Ed. Gallimard, 1960, p. 211.
17/ La force des choses, S. de B., Ed. Gallimard, 1963, pp. 681, 686.
18/ L'Arc, no 61, p. 12.

19/ Silences, Dell, New York, 1983, pp. 33,

# PARIS EN CLASSE WARDAIR

ET BIEN PLUS...

### Des offres à saisir au vol La grande vie à bord

Des vols tout confort à bord de gros-porteurs B-747 ou DC-10 et une foule de petits luxes sans aucun supplément.

- · écouteurs stéréo
- · surprises pour les enfants
- · rafraîchissements à volonté
- consommations durant presque tout le vol

Et quels repas!

- délicieux choix de repas, servis dans de la porcelaine
- plateau de fromages, fruits et desserts
- · le tout accompagné "de vins" importés et de liqueurs fines

### Voilà la Classe Wardair!

### Prix garantis Vacances par Wardair\*c

Une fois payé le prix total de votre billet, nous garantissons que vous n'aurez aucune hausse de tarif subséquente à payer pourvu que vous n'apportiez pas de changements à vos réservations initiales.

### à partir de

598<sup>s</sup>

### Hôtel

- · Hôtel Franklin et du Brésil
- Hôtel Champlain occupation double par personne par nuit, à partir de

235

### Voiture

 Ford Fiesta, 7 jours kilométrage illimité, taxes locales

taxes locales comprises • Renault 5, 3 semaines, voiture neuve, 3 portes standard. kilomé-

neuve, 3 portes standard. kilométrage illimité, portant la garantie du manufacturier, assurance internationale, sans franchise, assurance passager et taxes locales comprises 563\$

Pour de plus amples renseignements, voyez votre agent de voyage Wardair ou communiquez avec le service de réservations

Vacances par Wardair

Montréal: 288-9231 À l'extérieur de Montréal: Detenteur d'un permis du Ouèbec 1-800-361-8860

**♥Wardair Vive la différence.** 



Les vols sont regis par les reglements relatifs aux voyages ortaliaires ABC de la Commission canadienne des Transports et sont approuves par le Commit des Transports aeriens MC Marque de commerce deposee de Vacances Internationales Lee (intervaci).



uelque trente mille pieds audessus des Prairies infinies.
Tout est immensément bleu de l'autre côté du hublot. Le nez plongé dans une biographie de Virginia Woolf, les oreilles bien scellées par les écouteurs, j'entends savourer, égoïstement, ces quelques heures de répit. Suspendue dans les airs, suspendue dans le temps. La solitude m'est parfois comme un cadeau précieux.

Saskatoon. Doris Larson est venue m'accueillir. C'est elle qui a pensé et organisé Women In Politics, une exposition-conférence regroupant des artistes de Halifax à Vancouver. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois, lorsqu'elle m'a invitée à présenter Pense à ton désir, mon dernier vidéo. 1 Je reconnais tout de suite son calme, sa chaleur, son intelligence vive. Elle me parle des différentes activités au programme: une exposition d'arts visuels, des performances de danse et poésie, une conférence sur l'érotisme et la pornographie dans l'histoire de l'art, un panel sur la vidéo et une installation sur le nucléaire que je verrai demain. Entretemps, par la fenêtre de cette chambre d'adolescente où j'ai atterri, je vois la ville se glisser dans une belle tempête de neige. Je retrouve Virginia Woolf. C'était, paraît-il, une femme rieuse.

### 11 novembre, jour du souvenir...

L'événement a lieu dans un local commercial du centre-ville. Les vitrines sont placardées d'immenses affiches portant cette curieuse annonce : «Sauriez-vous vous protéger en cas d'attaque nucléaire?». À l'intérieur, onze tableaux parodiant les Eleven Steps For Survival tirés d'un guide publié par le gouvernement fédéral dans les années 50. Les années chaudes de la guerre froide. Kennedy joue au ping-pong atomique avec Khrouchtchev. Je me souviens qu'étant petite, je m'inquiétais que ma famille ne possède pas son propre abri antinucléaire. En rentrant de l'école, je scrutais les nuages à la recherche des «retombées»...

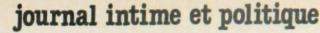
Trente ans plus tard, j'en vois un de mes yeux, un abri reconstitué : bouffe en conserve, lit pliant, un «Teddy Bear» et un tablier accroché au mur. Au centre du local, un module vidéo diffuse un film d'animation, «remake» du guide imprimé. Une voix radiophonique d'outre-tombe m'explique ce qu'il faudra faire le jour de la grande catastrophe: ne pas encombrer les lignes téléphoniques (d'autres communications sont plus importantes que les miennes), ne pas céder à la panique, bien calfeutrer portes et fenêtres, courir à l'abri, ne pas oublier le bébé et la radio transistor pour garder le contact avec l'extérieur. (Quel extérieur?)

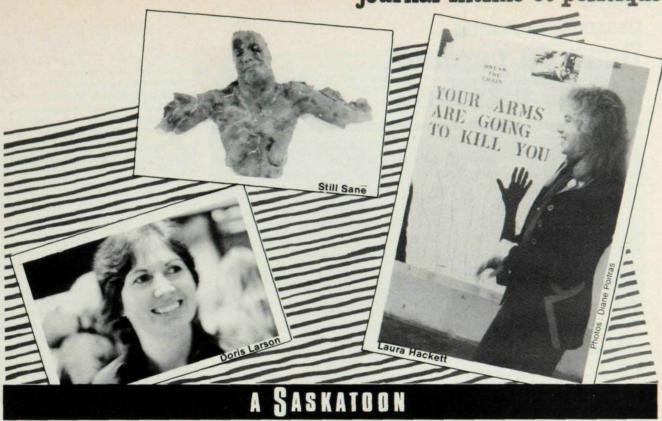
Cette installation, Blueprints For Survival, est une création de Laura Hackett de Vancouver. Une femme aux cheveux blonds splendides, le visage rond... j'aurais presque envie de dire «sain». J'avais déjà entendu parler d'elle il y a quelques mois. Ses recherches préliminaires l'avaient

conduite chez des fabricants astucieux qui relancent l'abri anti-nucléaire sur le marché de la consommation. Formule améliorée pour une vieille idée. La clientèle se voit proposer des modèles «personnalisés», adaptés à tous les goûts et tous les budgets. Ces marchands de cauchemars font, semble-t-il, des affaires d'or sur la côte Quest

Laura me dit aussi que des industriels impliqués dans le nucléaire embauchent maintenant des représentantes à domicile pour faire la promotion de... l'énergie nucléaire! Le scénario est fort simple. Tout d'abord, un coup de téléphone : «Tout ce que nous vous demandons, madame, c'est de réunir, chez vous, quelques-unes de vos amies. En échange, vous recevrez un petit cadeau-surprise.» On sait que les femmes s'ennuient dans les banlieues. Le jour convenu, la représentante sonne à la porte. Sympathique, engageante. Bien mise, mais pas trop: il faut que vous vous identifiiez à elle. Elle expose son baratin bien étudié et termine à peu près ainsi : «Je vous assure que le nucléaire est nécessaire à la protection de nos foyers. Croyez-vous que je vous mentirais, moi qui ai des enfants, comme vous? Prendrez-vous la parole d'une mère de famille ou celle de célibataires anarchistes qui ne veulent qu'arriver à leurs fins politiques ?».

Cette histoire me fait frémir. Je pense à Mussolini qui demandait aux femmes italiennes de lui faire des enfants, beaucoup d'enfants. Les femmes sont responsables de la vie et de





la reproduction de l'espèce. Il faut donc én prendre un soin particulier pour les convaincre que la guerre n'est pas une absurdité bête à pleurer.

### Samedi 12 novembre

Une place commerciale au rez-dechaussée d'un édifice à bureaux.
Workspeak, une performance de Marcella Bienvenue. De très belles diapos
sont projetées sur un écran. Un hautparleur diffuse des témoignages
de travailleuses, entrecoupés de
quelques perles de la science, si savante, sur l'âme féminine. Comme
emprisonnée dans ce labyrinthe sonore, Marcella marche, court, s'essouffle sur une bicyclette qui n'avance
pas. Elle puise son énergie dans une
incantation poétique, un mantra.

Des curieux, attirés par ce remueménage, échangent parfois des regards perplexes; d'autres se laissent prendre au jeu dramatique. La casquette posée sur le bout de la tête, en parfaite innocence, un passant distrait traverse le public et traverse l'espace, une caisse de bière sous le bras...

À la galerie A.K.A. Alors là, je remets mon cahier de notes dans mon sac. Cette exposition de Persimmon Blackbridge et Sheila Gilhooly me coupe le souffle. Still Sane est un voyage à travers les trois années que Sheila a passées dans un hôpital psychiatrique pour la «guérir» de son lesbianisme. Ce corps, moulé dans le plâtre, est à la fois dérangeant, attirant, inquiétant. Sheila y a gravé les chroniques de son internement. Sur

une pièce qui porte un sourire intolérable: «Il y avait des gens qui passaient leur VIE là-bas; il y avait des gens qui MOURAIENT là-bas. Moi, j'ai décidé que je me ferais passer pour NORMALE et que j'en sortirais (...) Dans cet ENFER qui puait la merde et le Lysol, je me suis mise à sourire, et SOURIRE, toujours sourire. Et j'ai réussi: après trois mois, je suis sortie...»

Persimmon et Sheila expliquent le sens de leur travail : «(...) Nous voulons montrer que des comportements qualifiés de «fous» (s'ouvrir les veines, par exemple) ne sont que des formes de résistance à l'oppression institutionnelle. Bien que certaines pièces soient très douloureuses, notre travail est optimiste. Sheila a survécu. (...) Il est important de savoir qu'on peut résister, survivre et triompher.»

En quittant la galerie, je croise Doris, «Jamais, dit-elle, je n'ai vu un corps aussi nu, et aussi authentique.»

### 13 novembre, le dimanche de la vidéo

Avec Nancy Nichols, de Toronto et Sara Diamond, de Vancouver, j'étais invitée à un panel sur les femmes et la vidéo. Nos interventions se succèdent. Certains de nos acquis se ressemblent. Je soupçonne quelquefois des divergences, mais jamais elles ne perceront la surface polie du ton des débats. J'aime ces échanges, mais... avons-nous peur des confrontations? Plus le malaise s'étire, plus je me sens

lâche de ne pas briser cette glace, et plus l'absence de critique me fait peur. Toutes, nous avons dû vaincre des difficultés importantes pour défendre notre place dans ce métier. Et entre nous, nous sommes si timides parfois...

#### 12 décembre

«Chère Doris,

(...) En terminant, je tiens à te dire (nous ne le faisons pas assez souvent) combien j'étais ravie par l'excellente organisation de cet événement. Je t'ai regardée aller pendant ces trois jours : aucune trace d'agitation nerveuse, mais une efficacité et une compétence tranquilles. Lorsque nous nous sommes quittées, je me souviens que tu m'as dit : «Ce projet, je voulais le faire toute seule. Sinon, il aurait fallu que je fasse plaisir à l'un et à l'autre, que je négocie chaque pouce de terrain. Et puis, vois-tu, j'avais envie de faire un projet d'envergure. Pour moi !»

Cette simplicité et cette assurance me font un immense plaisir. J'aime voir des femmes prendre leur part du pouvoir sans arrogance, et sans jeu de cache-cache.

À bientôt, j'espère !»

DIANE POITRAS

1/ Lancé à Montréal le 13 février au Cinéma Parallèle, Pense à ton désir est disponible au G.I.V., Groupe d'intervention vidéo, tél.: (514) 524-3259. Diane Poitras a aussi réalisé en 1980 La perle rare, document sur les conditions de travail des secrétaires.

### LIBRAIRIES DE FEMMES

### Deux de perdues, une de retrouvée

té 1982 : la Librairie des femmes d'ici, à Montréal, ferme ses portes. Elle existait depuis 1975. Septembre 1983 : fermeture de la librairie Les Mutantes à Québec. Commencée en 1981, l'expérience prenait le relais d'une autre expérience de librairie de femmes. Deux fermetures à quelques mois de distance, après bien des espoirs et des tentatives de relance. Faut-il n'y voir qu'une coïncidence ou est-ce le symptôme d'une situation alarmante, le signe d'une démobilisation?

Ces disparitions se font sans bruit. alors qu'elles privent les deux principales villes de la province de lieux privilégiés pour la découverte et la diffusion de l'écriture des femmes, sans parler du rôle d'animation capital de ces librairies. Chacune d'entre nous, pourtant, s'accorde à les trouver nécessaires; quelle mécanique obscure les oblige donc à mettre la clé dans la porte?

Début octobre, une lueur d'espoir dans ce tableau plutôt sombre: une nouvelle librairie de femmes, Aubeépine,1 ouvre à Montréal. Mais avec quels objectifs et selon quels principes de fonctionnement? Peut-on vraiment être optimiste et souhaiter une longue vie à cette nouvelle venue?

Pour tenter de répondre à ces interrogations j'ai rencontré deux ex-libraires: Mado Asselin, de la Librairie des femmes d'ici, Monique Richard, l'une des trois responsables des Mutantes et Martine Huysmans, propriétaire de la toute jeune Aube-épine.

Les deux premières me parleront avec le même ton un peu fiévreux, ou se devinent à la fois la déception et un enthousiasme dont elles ne guérissent pas. «La plus belle expérience de ma vie», dira pour finir Monique Richard.

### Faut-il être rentable?

Au départ on se lance dans l'aventure avec les mêmes désirs: offrir le plus large éventail d'écrits de femmes, grâce à la constitution d'un fonds régulièrement enrichi de titres nouveaux (mais pas nécessairement récents); devenir un lieu d'échange entre les écrivaines et leurs lectrices et un lieu de rencontre pour toutes les femmes. Des objectifs bien différents de ceux des librairies commerciales dont le fonctionnement dépend presque exclusivement de la vente des best-sellers et qui, si elles ont en rayon quelques livres de femmes, ne prennent jamais le risque de garder ce qui ne se vendra pas dans les plus courts délais. Et pourtant, la conviction de Mado Asselin rejoint celle de Monique Richard: les librairies de femmes

sont rentables. Les Mutantes n'ont jamais pu se payer de salaires, mais elles réussissaient sans trop de problèmes à s'auto-financer. À la Librairie des femmes d'ici, la liquidation n'était pas inévitable si certains malheurs financiers n'avaient pas tout compromis. Autrement dit, «il y a moyen de faire ce que l'on aime et de gagner sa vie.» Une idée encore neuve pour les femmes, tellement nous sommes habituées au bénévolat.

### Les limites du bénévolat

Ce qui est remis ici en cause, c'est le principe de la corporation à but non lucratif. Aux Mutantes, Francine vivait du bien-être social pour pouvoir consacrer tout son temps à la librairie ; Lise et Monique y investissaient toute l'énergie que leur laissait leur autre job, lucrative celle-là. Or, comme me le fera remarquer Monique, «s'occuper d'une librairie est aussi engageant que n'importe quelle entreprise. Il ne faut faire que ça.

Plus engageant même, si l'on pense

aux après-midi entières passées à écouter des femmes, venues à la librairie comme on va à une confidente, pour y soulager le trop-plein d'une vie difficile. «Il faut aimer les femmes si l'on veut faire ce métier», rappelle Monique Richard. Au bout du compte, il reste le sentiment d'avoir beaucoup donné, d'avoir été l'oreille attentive, sans toujours accorder la même attention aux difficultés de la librairie. Un peu d'amertume peut-être, qui fait dire à Mado Asselin qu'il «ne faut pas confondre le métier de libraire et le militantisme gratuit». Bref, si l'on veut ne pas faire seulement du commerce, il faut s'en donner les moyens, démystifier les questions d'argent, cesser d'avoir peur de passer pour quelqu'un qui «fait des affaires», se débarrasser d'un excès de pureté idéologique, puisque «à but lucratif ou non lucratif, tu paies les taxes de la même façon» remarque Monique Richard.

### Une question d'image?

La recette du succès? Tirant les leçons de l'expérience, Monique et Mado ont là-dessus des idées précises qui se rejoignent souvent : développer une gestion rigoureuse qui permettrait de faire la preuve de sa rentabilité et donc de prétendre à des subventions (juste avant sa fermeture définitive, la Librairie des femmes d'ici avait présenté une très solide demande de subvention, mais il était déjà trop tard) ; grâce à cet argent, payer au moins deux personnes à temps plein et si possible une attachée de presse. Mado va plus loin : «Être plus commerciales pour mieux atteindre nos buts», vendre aussi des best-sellers, des disques et de la pape-



Aube-épine, parce que l'aubépine est un arbuste à fleurs particulièrement résistant.

terie, augmenter le rayon grossesse, jusqu'ici beaucoup plus réduit que le rayon avortement, «parce que ça intéresse les femmes et qu'on a autre chose à leur proposer que les librairies commerciales». Une ouverture qui devrait permettre d'atteindre toutes les femmes, y compris celles qui vivent en banlieue, et qui va de pair avec le souci de soigner l'image de marque de la librairie, trop souvent identifiée à «un repaire de lesbiennes». Monique Richard n'a pas de ces inquiétudes concernant l'image de la librairie : «C'est aux femmes de dépasser leur peur, si peur il y a. Chez nous, il suffisait de passer une seule fois la porte, pour se sentir parfaitement à l'aise.» La raison des difficultés financières des Mutanes. Monique la voit ailleurs. Car ce ne sont pas les femmes de milieu modeste qui boudaient la librairie; ce sont celles qui pourtant ont de l'argent et achètent des livres, et qu'elle appelle les «féministes d'état», fonctionnaires travaillant souvent au Conseil du statut de la femme, «et qui ne sont jamais venues acheter un seul livre aux Mutantes». Un phénomène propre à la ville de Québec, mais faut-il compter sur «ces acheteuses de luxe» pour que vive une librairie? Reste qu'à Montréal comme à Québec, mes interlocutrices soulignent l'extraordinaire solidarité qui a entouré les librairies, devenues des foyers de rayonnement, où les unes et les autres aimaient se retrouver lors d'une exposition, d'un lancement ou d'une conférence. C'est aux Mutantes que l'on débarquait d'abord, en arrivant de France ou de Belgique. C'est à partir des Mutantes que s'organisaient toutes sortes de services débordant largement le cadre du livre.

### En parler avant leur disparition...

Car si ces librairies ont besoin des femmes, les femmes ont besoin d'avoir leurs librairies. C'est ce qu'a ressenti très vite Martine Huysmans, dès l'ouverture d'Aube-épine, le 14 octobre dernier. Le bouche à oreille n'a pas tardé à fonctionner. Pour avoir côtoyé les problèmes des librairies de femmes en Belgique, d'où elle vient, Martine arrive avec des idées voisines de celles de Mado et Monique. Elle entend se donner les moyens de réussir sur le plan financier et pour commencer a pris tous les risques puisqu'elle est seule propriétaire de la librairie. Si ses exigences en matière d'écrits de femmes sont importantes (elle souhaite développer régulièrement son fonds et offrir en priorité ce qu'on ne trouve pas ailleurs), elle a aussi l'intention de vendre ce qui se vend bien et «de dépasser la notion de petite entreprise marginale». On peut donc trouver en rayon aussi bien des livres pour enfants que des livres de cuisine ou de médecine naturelle. À noter également un rayon livres usagés. Soucieuse elle aussi de l'image de sa librairie, Martine insiste beau-

coup sur l'indépendance qu'elle entend conserver par rapport aux étiquettes: «Je veux que tout le monde se sente bien ici, les enfants, les hétérosexuelles comme les lesbiennes, et aussi les hommes...» Un projet un peu utopique? Souhaitons que cette librairie, elle, devienne de plus en plus une réalité et «qu'il ne faille pas attendre qu'elle soit morte pour qu'on en parle» comme le regrettait Monique Richard à propos des Mutantes. Peut-être d'autres projets viendront-ils également faire écho à la confiance de celles qui ont abandonné mais disent comme Mado Asselin: «Je recommencerais n'importe quand».

HÉLÈNE LAZAR

### Dernière heure : avis aux femmes du Bas-du-fleuve!

Ouverte depuis l'automne, à Rimouski, une librairie alternative dirigée par deux femmes: Au Salon Vénus, 21, rue Saint-Pierre, G5L 1T2. Tél.: (418) 722-7707. De plus, tous les mardis soir, Irène Eve Durant et Audette Landry y reçoivent de 5 h à 7 h des femmes de divers milieux «invitées pour leurs qualités de coeur et d'esprit et pour leur rayonnement social».

1/ Librairie Aube-épine, 4050, rue Saint-André, coin Duluth, tél : 524-9890

Sélection du Festival International du Nouveau Cinéma 1983 LES FILMS DU CRÉPUSCULE présente

### UN HOMME, UN VRAI

V.O. espagnole s.t. français
Un film de Valéria Sarmiento

Au Cinéma Parallèle du 26 mars au 8 avril

CINÉMA

### Rarement vu

out au long de leurs chroniques régulières et même durant les festivals de films locaux ou internationaux, les critiques de cinéma s'en tiennent presque toujours aux films bien cotés, annoncés longtemps d'avance, et aux réalisateurs connus. Il est rare que de leur propre initiative, ils/elles nous proposent un menu moins orthodoxe, des films certes moins «confortables» mais dont les qualités mériteraient néanmoins notre attention. Les critiques de cinéma seraient-ils conservateurs de nature? Leur faudrait-il un public plus exigeant? N'empêche, beaucoup trop de bons films sont passés sous silence. Ce fut le cas au Festival du nouveau cinéma à Montréal en novembre dernier. Jovce Rock commente ici brèvement ces films rarement vus.

Les soeurs avaient peut-être raison. Lorsqu'on est harcelée, faire semblant que rien ne se passe, surtout ne pas réagir! C'est ce qui m'est venu à l'esprit en regardant **Un homme, un vrai** (France, 1982) de Valérie Sarmiento, un film qui laisse le machisme parler pour lui-même et parler, il n'en a pas peur, au point d'apparaître sous son jour le plus ridicule. Un bijou de vérité.

Vérité aussi dans When the Mountain Trembles (USA, 1983) de Palema Yates et Thomas Sigel, qui emprunte les yeux du Guatemala pour nous faire voir comment la manipulation des gens est là-bas une vieille et longue histoire. Le jour ne viendra-t-it jamais où le massacre de ceux et celles qui n'ont pas notre couleur de peau nous horrifiera? Un film unique en son genre, surtout parce que les films dits «politiques» offrent rarement la qualité et la recherche visuelles de celui-ci. À voir absolument.

«Je veux explorer le désir érotique... Ce film pose des questions sur les femmes et les fantasmes sexuels». C'est ce que dit Bette Gordon de son film

### culture

Variety (USA, 1983) mais ce n'est pas ce qui est traduit sur l'écran. Réalisé selon le style classique de fiction à l'américaine, c'est l'histoire de la fixation d'une jeune femme pour les hommes qui rentrent au cinéma porno où elle travaille comme caissière. Le comportement d'un homme en particulier l'obsèdera au point de le suivre après



When The Mountains Tremble

ses heures de travail. Et puis, elle se met à réciter mot pour mot le dialogue des films qu'elle entend derrière sa caisse. Un film peu plausible dans son déroulement et dans son contenu, trop long et surtout, réactionnaire.

Cela durait jour et nuit, cher enfant (RFA, 1982) de Katrin Seybold et Mélanie Spitta est le témoignage des survivant-e-s du massacre de la population tzigane européenne par les nazis. Le meilleur commentaire est peut-être celui de Marceline Laidan, cinéaste, elle-même survivante des camps, qui lors de la présentation de ce film au Festival international des films de femmes à Sceaux, il y a un an, se leva pour féliciter les réalisatrices d'avoir levé le voile sur cet «autre» holocauste. Ce film fait partie d'une série produite par les trois femmes mentionnées.

Pas fou comme on le pense (Québec, 1983) de Jackie Levitan remporte facilement, à mon avis, la palme d'or comme meilleur film québécois. Pourtant, son budget était dérisoire et Dieu sait que ce film s'est fait attendre. Mais le jeu en valait la chandelle. Il s'agit d'un week-end passé en compagnie de dix «patient-e-s» psychiatriques qui, par l'intermédiaire de leurs propres vidéos, nous disent qui ils et elles sont. Chose très surprenante, la présence de la réalisatrice ne dérange pas pour une fois et la caméra de Serge Giguère est remarquablement discrète. Sauf à une occasion où l'intégrité du rapport cinéasteequipe-distribution- se désagrège, la caméra passant soudainement du rôle de complice à celui d'intrus. Voilà un des risques du documentaire, qui se traduit ici par une séquence carrément agressive. Attention apprenti-e-s cinéastes

Dans l'esprit sinon la tradition de Ulricke Ottinger (Madame X, Freak Orlando), Canale Grande (Autriche, 1982) de Friederike Pezold est un merveilleux exemple de cinéma impressionniste et éclectique. Audacieux, drôle et irrévérencieux, ce film est ce que le cinéma «intellectuel» (souvent lourd et pénible, comme celui de Godard, par exemple) prétend être.

Une extravagance sans prétention dont la carte de visite se lit comme suit : «Je prends mes désirs pour la réalité car je crois en la réalité de mes désirs». Y résisteriez-vous?

Longuement attendu par la gauche américaine, Seeing Red (USA, 1983) de James Klein et Julia Reichart est un film décevant sur le Parti communiste américain, du début des années 30 au post-stalinisme. Le film est construit à partir de témoignages d'ex-membres du parti qui en ont long à dire sur cette période mouvementée de l'histoire. Mais les cinéastes semblent ne pas savoir que faire avec ce contenu qu'il/elle éclipsent systématiquement par une série de photos d'archives. Malgré le grand intérêt du public pour ce matériel rarement accessible, cela ne sert, ici, qu'à camoufler des entrevues incomplètes et manquant de rigueur. Si le but



Canale grande

de ce film était de donner enfin une place au communisme dans notre passé politique, Seeing Red n'a malheureusement pas les qualités pour le faire

Et finalement, le quatrième film de la critique/essayiste/féministe (?) américaine Susan Sontag, Unguided Tour (Italie, 1983), vient rendre hommage à Venise, Cinéma simple et lyrique, dont un aspect seulement m'a agacée : la présence de la danseuse Lucinda Childs et du comédien Claudio Cassinelli incarnant «deux amants qui se quittent». Ils banalisent un texte autrement émouvant et sans prétention. Certes, la force de Susan Sontag est dans les mots.

Mais, quoi qu'on pense de ces films, tous assez différents, ce n'est pas une raison pour ne pas les voir, je le répète! Ce problème d'accessibilité, les cinéastes le sentent depuis longtemps. Car il n'y a pas que les films «étrangers» à être mal distribués. Des dizaines de films



Susan Sontag

québécois sont aussi rarement vus dans les salles commerciales, parce que soi-disant trop culturels ou spécialisés (entendez: pas assez commerciaux) pour le grand public.

Ces films, qui vont du Journal inachevé de Marilú Mallet à Mémoire battante d'Arthur et Nicole Lamothe, étaient jusqu'à maintenant distribués par deux maisons indépendantes. Cinéma libre et les Films du crépuscule, subventionnées entre autres par l'Institut québécois du cinéma. On apprenait il v a peu que. l'IQC leur enlevant leur subvention de fonctionnement, ces deux boîtes devront fermer leurs portes en mars. Cinéphiles ou cinéastes, nous y perdrons toutes. À moins que la désapprobation unanime du milieu du cinéma et les réactions du public n'obligent le gouvernement à modifier sa politique?

JOYCE ROCK



Seeing Red

### ART FÉMINISTE

### AT HOME... en Californie









Photo: Kira Perov

A vait lieu, en octobre dernier, au Musée d'art de Long Beach, Californie, l'inauguration de l'exposition féministe AT HOME. Organisé par Arlene Raven, bien connue pour son implication dans le mouvement d'art féministe californien et pour son rôle dans la mise sur pied du Women's Building et du magazine Crysalis, ce fut un événement de grande envergure. Gloria Orenstein y était, elle décrit pour nous quelques-unes des créations.

Le Musée de Long Beach, bâti en 1911, fut la résidence d'été d'Elizabeth Milbank Anderson, qui s'impliqua très activement dans l'éducation des femmes. Or, ce soir du 29 octobre, où on fêtait en même temps l'Halloween et l'inauguration de l'exposition, cette grande maison privée fut le théâtre d'une sorte de fête visionnaire, où les femmes se célébraient entre elles et exprimaient leurs inquiétudes et leurs luttes actuelles. Perchées sur le toit et illuminées de «spots» de couleur, les Sisters of Survival, groupe de performance féministe, incarnaient un mélange de sorcières/sages-femmes, de religieuses/missionnaires spirituelles et de ménagères nettoyant la planète en vue de l'ère féministe à venir. Leurs visages, peints en têtes de morts, suggéraient la menace nucléaire, thème maintes fois repris ce soir-là.

Dans des déguisements très élaborés de leur cru, les nombreux-ses invité-e-s faisaient la queue à l'entrée du Musée: chats de tous genres, sorcières, loups-garous, fêtards du Moyen-Âge et de la Renaissance, un homme avec une tête de baleine, des fées, des déesses, des squelettes. Au fur et à mesure que se rassemblaient tous ces joyeux personnages, on se sentait transporté-e dans un monde spécifiquement californien, un monde dans lequel la fantaisie et la réalité s'entremêlent, dans lequel l'éclat hollywoodien et l'art le plus sérieux semblent joyeusement coexister.

À l'intérieur, au pavillon principal, Miriam Shapiro présentait son travail, intitulé Welcome to Our Home. Depuis ses débuts avec Judy Chicago avec qui elle fonda le Feminist Art Program au California Institute of the Arts à Velencia en 1971 – en passant par son travail à Womanhouse en 72 et à Womanspace en 73, Miriam Shapiro a

fait du collage un grand art, le rebaptisant d'ailleurs «Femmage». Ses grandes oeuvres combinent la courtepointe, le travail à l'aiguille, des éléments peints, d'autres découpés et collés, donnant ainsi une image multiple et monumentale des femmes, révélant du même coup la sphère «domestique» comme le lieu central de sa puissance créatrice.

Des pas de géantes

Suzanne Lacy nous montra en primeur son dernier projet, Whisper The Waves, The Wind sur vidéo. Cette femme organise des «Dinner Parties», des vrais, sur la plage, où des femmes

âgées, tout de blanc vêtues, viennent manger et parler entre elles de leur pouvoir et de leur survie. L'horizon immense du bord de mer derrière les tables à dîner, les femmes en blanc, le son des vagues qui accompagne leurs conversations comme les battements de leurs propres coeurs, tout contribue à créer un tableau saisissant tant par sa beauté que par son contenu politiquement révolutionnaire.

Judy Chicago présentait elle aussi une oeuvre nouvelle. Ayant remarqué avec stupeur l'absence complète de leuts représentation de l'enfantement.

Judy Chicago présentait elle aussi une oeuvre nouvelle. Ayant remarqué avec stupeur l'absence complète de toute représentation de l'enfantement dans l'histoire de l'art occidental – ce qui prouve en fait que c'est un art patriarcal – elle s'est inspirée de cette découverte pour son **Birth Project**, où elle utilise l'image du «couronnement» (le moment où apparaît la tête de l'enfant pendant l'accouchement) comme représentation du pouvoir des femmes et comme symbole de leurs puissances créatrices. Une fois encore, Judy Chi-

NEMA LIBRE CINEMA LIBRE SOCIETE DE DISTRIBUTION FILMS QUEBECOIS ET D'AILLEURS ... 4872, rue Papineau H2H 1V6 🐝 😘 BLEUE BRUME FUTUR INTERIEUR (514) 526-0473 JOURNAL INACHEVE HISTOIRE DE FEMMES SÜRÜ (LE TROUPEAU) D'ABORD MÉNAGERES · LE GRAND REMUE-MENAGE ANASTASIE OH MA CHERIE AVORTER, ON NE LE FAIT PAS COMME CA PAS FOU COMME ON LE PENSE LA PATIENCE DES FEMMES FAIT LA FORCE DES HOMMES MARC-AURÈLE FORTIN MEMOIRE BATTANTE Et de nombreux autres Nos films maintenant disponibles sur vidéo-cassettes

culture

### Images de femmes

Un répertoire de plus de 150 films traitant de la condition féminine

COUPLE

FAMILLE

MATERNITÉ

TRAVAIL

CRÉATION

VIOLENCE

VIEILLIR

BIEN-ÊTRE

SOCIÉTÉ

Disponible gratuitement à compter du 1<sup>er</sup> avril 1984

Office national du film 200, boul. Dorchester ouest Tour est, Bureau 102 Montréal (Québec) H2Z 1X4 (514) 283-4823



Office national du film du Canada National Film Board of Canada



cago a rassemblé les talents de nombreuses femmes pour réaliser ces tapisseries sur la naissance.

Outre de très nombreuses artistes, l'exposition At Home nous proposait également une rétrospective des livres de femmes artistes de 1970 à 1983 (plus d'une centaine d'oeuvres réalisées par une quarantaine de femmes artistes de tous les coins du pays); parallèlement à cet événement, on avait organisé des visionnements continuels de vidéos d'art ainsi que des performances et des entrevues avec des critiques d'art et des femmes du California Feminist Art Movement vidéographiées. Il y eut aussi un événement spécial de «Box-Art»: on invita plusieurs artistes à explorer le thème de la maison dans les dimensions d'une boîte à chaussures. Des boîtes surréalistes aux maisons miniatures, toutes les participantes commentèrent, d'une façon ou d'une autre, le rôle des femmes à la maison.

L'événement se termina par une célébration de la culture des femmes, avec des conférencières comme Lucy Lippart et Arlene Raven, des artistes et des universitaires qui toutes soulignèrent les pas de géantes accomplis par les femmes en art, en littérature et dans la société depuis 10 ans seulement. Depuis la réappropriation par les femmes des «ouvrages de dames» (aiguille, dentelles, courtepointe, céramique) en passant par l'implantation de réseaux de création à tous les niveaux, nous avons pu nous rendre compte combien la maison, en temps que salon et que lieu central, a véritablement nourri nos créations culturelles.



Donna Impaled as a Constallation, Lili Lakich

Il y a un paradoxe, par ailleurs, à intituler une exposition At Home alors que les femmes quittent en grand nombre la maison pour s'intégrer au marché du travail. La célébration de la maison. en tant que lieu traditionnel des femmes, nous fait mieux comprendre en quoi elle sert à cacher la misère réelle des femmes mais aussi en quoi elle offre un lieu sûr, familier, où les femmes peuvent enfin s'exprimer, parfois avec beaucoup de force et de talent. Les créations de femmes artistes, aujourd'hui, sont surtout celles de femmes qui ont compris le potentiel révolutionnaire des travaux féminins traditionnels, en les dépouillant de leur contexte historique et en faisant valoir la mise en puissance que ces oeuvres représentent fondamentalement.

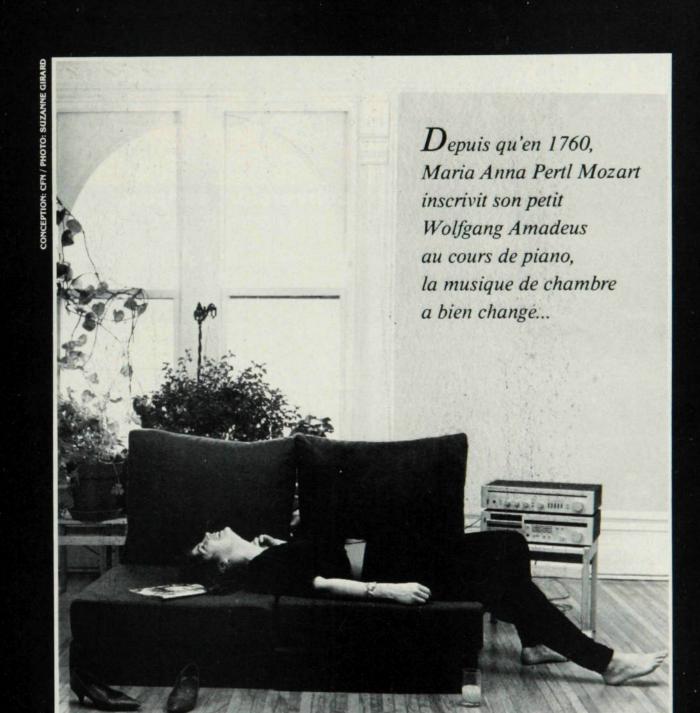
GLORIA ORENSTEIN

Traduction: FRANCINE PELLETIER



Welcome to Our Home

1



Représentant les meilleures marques dans le domaine de la reproduction sonore, nous serons heureux de vous aider à choisir la chaîne stéréophonique correspondant à vos besoins. Au plaisir.



HAUTE FIDÉLITÉ

## NOUVEAUTÉS



### Féminité, subversion, écriture

Textes rassemblés et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès

À la lumière d'études féministes actuelles, ce livre permet d'aborder des théories variées pour analyser les écritures au féminin.

288 pages. Prix en librairie: 16,95\$

### Un été inoubliable

192 pages. Prix en librairie: 9,95\$

Marsha Hewitt et Claire Mackay
À la mort de son père, alors qu'elle n'a que
13 ans, Lucie doit quitter l'école pour travailler
à l'usine. Mais bientôt, une grève éclate!
Avec les grévistes, elle passe à l'action. Ce sera pour
elle un été inoubliable.
Littérature jeunesse





### La Journée internationale des femmes Renée Côté

Aussi précis qu'un livre d'histoire, aussi passionnant qu'un roman policier et pourtant profondément politique, La Journée internationale des femmes dépasse largement la rectification historique. Il nous ouvre la porte du monde secret et passionnant des féministes socialistes du début du siècle et de leurs luttes acharnées pour l'autonomie et la liberté.

240 pages, illustré. Prix en librairie: 20,95\$

### BONNE FÊTE À TOUTES!

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 (514) 845-7850

### flash



### livres

### Humour et amour à Curação

Picture theory, Nicole Brossard, Éditions Nouvelle Optique, coll. fiction, Montréal 1982.

Le silence est un des atouts majeurs de l'écriture, un de ses plus beaux moments. Ainsi quand sur une page le silence tombe entre les mots, entre les phrases et les lignes, la respiration prend toute sa force et fait du texte une palpitation. Mais le silence peut être mortel lorsqu'il s'alourdit pour atteindre un livre, pour le faire taire. Si peu de textes ont souligné la sortie de Picture theory de Nicole Brossard, qu'on aurait dit et cru ce livre sans intérêt. Cela aurait été une erreur terrible car le dernier livre de Nicole Brossard est un des plus beaux, des plus puissants de l'année. Mélange de fiction et de réel, toujours préoccupé de modernité absolue, cherchant à la fois ses sources dans la prose et la poésie. Picture theory va de l'image (holographiée) à la théorie tictionnelle. Des temmes se promènent au son lointain et certainement langoureux des tangos argentins. De New York à Curação (ce qui donne envie de lire un verre à la main) à Montréal, elles v sont toutes survolant le temps et s'attardant aux mots (maux?) du dictionnaire. Florence Dérive et sa soeur Claire, Judith et l'autre. l'autre encore qu'elle soit écrivaine ou anarchiste et souvent les deux, les femmes de mère en fille sont toutes «née(s) d'une femme». Une histoire se trame donc entre des pages de «scènes blanches» où tout, soudainement, devient poème, une histoire



Nicole Brossard

se donne et s'écrit, teintée d'humour (oyez! en vérité les féministes comme les intellectuelles en ont) comme d'amour (lesbien cette fois). Et. en fin, alors que tout doit se terminer comme on referme un livre, celui-ci recommence avec sa page de garde: HOLOGRAMME de Nicole Brossard coll. fiction, Nouvelle Optique, date de parution: 2002. Préface. Et Florence Dérive reprend la parole: «Je ne saurais narrer ce qui se cache dans la langue mais y voir clair oui l'éclair ouvrant l'horizon sur une perspective pensante».

Dois-je ajouter «à lire»? Et ie silence fuse!

ANNE-MARIE ALONZO \*

\* N'étant plus directrice de la collection fiction des Editions Nouvelle Optique de-puis janvier 1983, A.M.A. a accepté d'écrire ce texte à la demande de F.P.





Federation Quebecoise des Infirmières et Infirmiers

Notre santé... parlons-en!

### INFIRMIÈRES. FEMMES, TRAVAILLEUSES,

À l'occasion de la journée internationale des femmes, nous vous invitons à venir nous rencontrer et à participer à la consultation que nous faisons dans le cadre d'une vaste campagne de sensibilisa-tion sur les femmes et la santé. Nous serons également en mesure de vous informer sur toutes les questions relatives au retrait préventif de la travailleuse enceinte.

Au même titre qu'une quarantaine de groupes de femmes, nous serons au rendez-vous le 10 mars prochain à la salle Saint-Louis-de-France, 3767 rue Berri, de 10 heures à 18 heures.

**NOUS VOUS Y ATTENDONS.** 

-10°/0 tous neufs
sur ivres neufs
les livres du 3 ou 10 mors

### AUBE-ÉPINE

~la librairie des remmes

livres neufs et usagés / photocopie 4050 ST-ANDRÉ 524-9890





Madeleine Gagnon

#### La femme/dieu

Pensées du poème, Madeleine Gagnon, poésie, Ed. VLB, Montréal

Un livre bleu pâle, une sorte d'azur avec, écrit en blanc comme en nuage, son nom d'auteure, Madeleine Gagnon. Sur cette couverture, une encre, faite par elle, quelque part entre la boule et la ligne, un point d'exclamation.

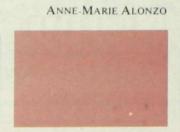
Des poèmes/pensées ou inversement Des textes courts prenant place dans la page comme la femme dans l'univers. «J'écoute ma parole/ parce que je suis dieu/Je suis tout pour moi/dans l'éternité/ dans les siècles des siècles/absolument/ainsi soit-elle/ces mots seuls/me donnent vie/dans la nuit des temps». Oser parler ainsi, oser dire l'indicible et prendre en main son destin (de femme et de

dieu, de femme/dieu) de toute éternité. Des poèmes qui vont de la réflexion par moment mystique au doux toucher de la pierre et par cela même de la création.

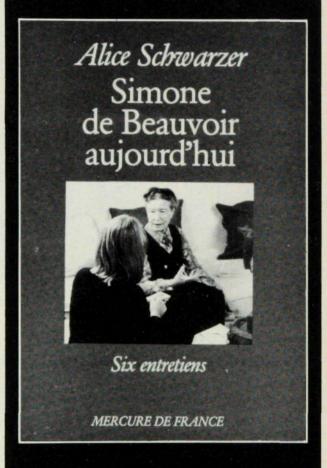
Trouver la signification de l'écriture comme de la lecture dans leur essence première, tracer le mot et s'interroger sur la fiction. D'où vient l'alphabet, où s'inscrit le geste, d'où viennent le vivre et le mourir? Des poèmes/questions, souvent des réponses, toujours la quête et l'affirmation de l'écriture dans (et par) la pensée. «Comprendre toute parole/pendant qu'elle se pense/après sa traversée du corps/avant sa formulation».

Un livre bleu de l'esprit d'une femme, un acte fort de création gravé dans la pierre. Précieuse. «Pas moyen d'écrire autrement».





Simone de Beauvoir, la féministe et la femme, par elle-même: ses idées, sa vie, ses rapports avec Sartre...



Interrogée par Alice Schwarzer, journaliste, chef de file des féministes allemandes, mais aussi une amie avec qui elle s'exprime librement, Simone de Beauvoir raconte son engagement dans la lutte pour le droit des femmes, relate les actions qu'elle a menées, parle d'amour, de politique, de sexualité...

Éditions du Mercure de France En librairie à \$11.25

### flash



### La mémoire de Natacha

Enfance, Nathalie Sarraute, Éditions Gallimard, France, 1983, 16,95\$.

Faut-il rappeler que la parution de Enfance étonna les initié-e-s de l'oeuvre de Nathalie Sarraute? L'écrivaine n'avait, semble-t-il, aucun penchant pour l'autobiographie. Cela s'est fait avec pudeur et même avec gêne. Mais la haine des mots «évoquer ses souvenirs» et la peur des clichés de l'autobiographi n'ont pas empêché Sarraute de sauter dans le vide de la mémoire.

Le dialogue s'engage avec le double de la narratrice : cette censure intérieure qui empêche les raccords romanesques quand la mémoire dérive (la tentation du roman...). Ici pas question d'exhiber de «beaux souvenirs», de devenir un personnage de contes de fées. Il s'agit aussi d'éviter le conformisme de l'enfance malheureuse. Enfant, la petite Natacha dut se balader entre la Russie et la France; il ne reste aucun souvenir de ce qui a précédé la séparation des parents. Un jour, à neuf ans, elle quitte la Russie et sa mère pour les vacances annuelles en France avec le père, elle a le sentiment qu'elle ne retournera pas là-bas. La mère réclamera sa fille quelques années plus tard. Trop tard. Natacha a apprivoisé sa nouvelle patrie,

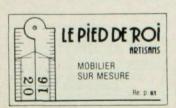
elle a trouvé son pouvoir dans la réussite scolaire (le pouvoir des mots) à défaut d'en avoir dans son milieu familial. Délaissée par son père, malmenée par sa bellemère pour qui elle est de trop, la jeune fille ne juge personne. Nathalie Sarraute ne règle pas ses comptes. Aux autres (lectrices-teurs?) de pointer les bons et les méchants.

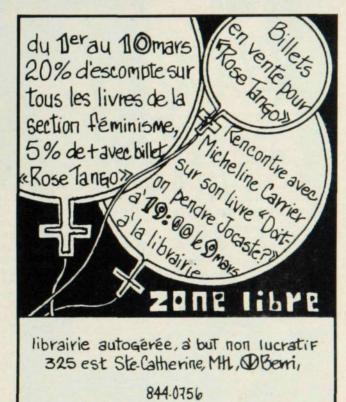
Les scènes sont tracées par petites touches qui évoquent de courts moments, des instantanés de la mémoire. Le récit se construit sur la ligne brisée des souvenirs. Sarraute écrit l'enfance comme on défie les imprécisions de l'histoire. Elle le fait sans complaisance avec riqueur et sincérité. La lecture se fait au rythme des absences et puis du retour des images du passé. En refermant le livre, j'ai ressenti une étrange impression de parenté. «Vous vous retrouvez dans l'enfance de Sarraute exactement comme dans la vôtre, avec l'impression de plus en plus forte que c'est un double de vous qui parle, oui, pour la première fois cela est dit de la vraie façon, comme si un voile se soulevait.»

Lire Enfance de Nathalie Sarraute comme on a envie de palper, de caresser, de parcourir avec des mots les images dégagées du brouillard qui recouvre le passé.

MARIE-CLAUDE TREPANIER

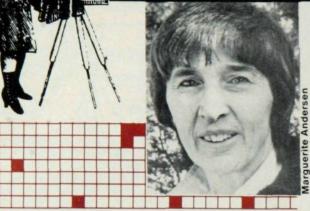
1/ Monique Larue, in Spirale, no 36, sept. 83.







### flash



#### Les cases de la vie

De mémoire de temme, Marguerite Andersen, Quinze, collection réelles, Montréal, 1982, 15,95\$.

J'apprends que De mémoire de femme de Marguerite Andersen vient de se voir attribuer le Prix des jeunes écrivains du Journal de Montréal. Je me sens un peu honteuse. Un an après sa parution, je ne l'ai pas encore lu.

Je lis De mémoire de femme. Mémoires. On dit des mémoires qu'elles sont la «relation écrite qu'une personne fait des événements auxquels elle a participé et dont elle a été témoin». (Petit Robert 1, 1982, p. 1179.) Sur la couverture, un casier d'imprimerie rempli de photographies d'enfants, de femmes, d'hommes et surtout de mots, «inquisition», «silence», «corps», «passion», «plaisir», «labyrinthe», «douceur» écrits à la main sur papier blanc. Ce sont ces cent quinze compartiments qui mènent Anne à travailler sa mémoire, à la répertorier, à l'ordonner: «J'ai, me semble-t-il, trouvé un système simple et hygiénique de mettre de l'ordre dans ma vie.»

Mémoire de. Anne est allemande, elle a maintenant cinquante-deux ans. Mariée trois fois, mère de trois enfants, elle parle trois langues et a vécu sur trois continents. Autour de certains mots, de certains visages et de quelques événements, elle retrouve peu à peu la mémoire de son corps, du corps. Le mot, trop longtemps tu, remplira la case du e muet, la plus importante, parce que la lettre la plus souvent utilisée. Corps, mot clé autour duquel s'agglutineront les signes du passé et les marques de l'émergence d'une vitalité nou-

De mémoire de Maria, la mère, Emma, la soeur, et Dominique, l'aîné des trois enfants, disent Anne devenue personnage raconté. «Il me faut y regarder de près, me dire, me taire, laisser parler les autres, me chercher, me trouver.» Chacune, chacun réfracte à travers son lieu, son temps et son espace la même Anne, diverse et multiforme. La mère dit l'Allemagne, les années de guerre, de privation, la complicité avec sa fille malgré le père écrivain, et les différences. Anne aventureuse, ainsi nommée par Irène la soeur, création de l'après-querre, femme aux valeurs sûres, résolument ancrée à l'intérieur, et reprise semblable par Dominique, déchiré par l'absence de la mère, assouvissant la haine qu'il éprouve pour le troisième mari, objet d'un amour exclusif.

De mémoire de. D'aussi loin qu'Anne se souvienne, il y a l'enfance, les deux soeurs aînées, la famille et surtout l'Allemagne du nazisme, l'initiation et les premières aventures sexuelles, tout cela qui marque et s'inscrit, de mémoire de, pour admettre la fuite, l'exil comme coupure volontaire du milieu, apprendre les jouissances du corps découvert, viable, l'histoire des femmes.

De mémoire de femmes. À la fois trajectoire singulière rendue dans une structure habitable et synthèse des vies de femmes à mi-chemin entre le roman, l'essai et l'autobiographie. De mémoire de femme de Marguerite Andersen crève les écrans de toutes les représentations. Le langage, ultimement, naît du corps et y revient vivre.

MICHELE ROY

### LE LIVRE CHOC DU FÉMINISME QUÉBÉCOIS Pour en finir avec le patriarcat



La journaliste
ARMANDE
SAINT-JEAN
dénonce dans
cet essai percutant
un système
totalitaire et
universel qui
nous opprime
TOUTES et TOUS.

UN ÉVENTAIL DE BEST-SELLERS! 121212

MONTRÉAL - DARIS

2069, rue Saint-Denis Montréal H2X 3K8 Tél.: 285-1738

16,95\$

## INTERVENTION

Pour suivre de près les mutations rapides des pratiques artistiques:

> Abonnez-vous! C.P. 277, Haute-Ville, Québec G1R 4P8

Tous les anciens numéros sont disponibles, exceptés les numéros 2 et 7, nos 1 à 11: 2 \$ l'exemplaire, nos 12 à 17: 3 \$ l'exemplaire. Commande de plus de 5 numéros: rabais supplémentaire de 20%. La série de douze numéros: 25 \$.

Encerclez les numéros désirés:

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21

Nom

Adresse

Ville

Code postal



### La débarque des «paètes»

Maryse, Francine Noël, Éd. VLB, Montréal, 1983.

Maryse, ou quand l'espritfrappeur de la brigade des gangs confondant bouteille d'encre et carafon de sangria, prend un sacré bouillon!

Chaque fois qu'un espritfrappeur prend une débarque, ça me rend euphorique. Souvent invisible à l'oeil peu exercé, l'esprit-frappeur (avec ou sans brigade) est toujours présent: présent et partout. Comme Big ou Little Brother ou cet autre shérif plus ancien... De toute façon, c'est assez encombré au Panthéon de leur Splendeur!

Francine Noël, qui a l'oeil vif, l'a répéré et raconté avec un talent indiscutable. Elle sait qu'une des fonctions essentielles de l'esprit-frappeur est de cogner assez fort pour que ca laisse des ecchymoses intéressantes afin qu'à sa prochaine patrouille, l'esprit-frappeur et sa brigade des moeurs puissent se rincer l'oeil et se dilater vous savez quoi... Mais n'allez pas déduire que ce monde-là fait seulement dans l'amour. Voyons donc, ils sont plein d'envergure et il est normal de les retrouver chef de police des consciences ou lifequard des thèses dans les piscines des «maternités» et autres barbotteuses «littérologiques». Dans ce beau roman, les dites barbotteuses sont fréquentées en majorité par des barbotteurs d'extrême-gauche «voués à la gauche comme si c'eût été de naissance, comme une tache de naissance». Et ils sont tous les grands esprits-frappeurs-fondateurs

de la LMNOPQRSTU, lire «Ligue machiste nationale officiellement péquiste et québécoise, radicale secrè-

tement thanatoïste et unitaire».

Une métamorphose n'attendant pas l'autre, les voici «paètes» à la recherche d'une «muse diplômée sénior» pour l'inspiration. Une muse de préférence «steady et robuste» ne devra-t-elle pas travailler à l'extérieur pour faire vivre son «paète» et à l'intérieur pour le nourrir et le blanchir? Mais muse diplômée ou pas, quand vient l'heure du crépuscule des idoles, c'est-àdire quand le «paète» frappe la croûte de sa stérilité au fond de sa bouteille d'encre. il est dans l'ordre des choses que la muse fasse son autocritique, concrètement : qu'elle prenne tout le blâme.

Je ne vous surprendrai pas si je vous dis que les personnages les plus attachants de ce livre remarquable sont les femmes. Des femmes qui semblent souvent survivre à cette tragique jeunesse du coeur, à coups de sangria, d'amitié, de courage - non, je ne dirai pas complicité, je préfère quant à moi parler d'alliance. L'alliance femmes, et c'est avec elles et Mélibée Marcotte, la chatte futée de Marvse, que nous traversons les épaisseurs de l'après-temps de la révolution tranquille des pépères québécois.

Ce livre nous garde entre le fou rire, la jubilation, les pincements au coeur et le coup de foudre pour une écrivaine qui vient de prendre le large, le grand large. Lisez Maryse de Francine Noël, le temps d'un enchantement.

JOVETTE MARCHESSAULT Etang aux oies





### flash



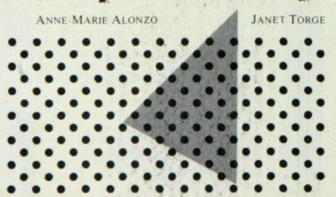
### La course insolente

Station transit, Geneviève Letarte, Ed. La pleine lune, Montréal, 1983

Comment sait-on si un livre est bon, si l'auteure a, ou non, du talent? En dehors de tout canon d'appréciation, il y a, et avant tout, une forme d'instinct. Dès les premières lignes du texte, les mots nous giflent ou s'agrippent à nous, ils s'imposent naturellement, exigent notre attention. Il faut lire. Quitte à voir... et on verra.

Station transit de Geneviève Letarte est à la fois un premier livre et un premier bon livre. Très jeune (souvenez-vous de ce qu'on dit du vin), encore frais, truffé de toutes sortes d'influences et non dénué de tics d'écriture. ce texte est une course à travers la vie et la ville et l'auteure tout comme les lectrices/lecteurs s'en sortent essoufflé-e-s. voire épuisé-e-s.

À mi-chemin entre Yolande Villemaire, Pauline Harvey et Jean-Paul Daoust .. ressemblant à du jazz, du rock ou du Geneviève Paris première version, riche encore (et toutefois pas assez) de toutes les lectures, de toutes les écoutes, de toutes les (non) candeurs. Station transit est vif. insolent et tendre. L'on v parle et quête l'amour, l'attention, les sons et les couleurs et l'on court après son souffle comme après sa vie avant que l'autre ne l'échappe, ne s'échappe. Avec.



### Peu de stratégies

Birth Report, Valmai Elkins,

Le Birth Report de Valmai Elkins rassemble beaucoup d'informations sur l'accouchement à l'hôpital, surtout des témoignages de parents qui l'ont vécu suivis d'analyses détaillées de ces expériences. Le livre examine le caractère institutionnel des hôpitaux, qui doivent s'occuper d'un grand nombre de gens le plus efficacement possible; il étudie aussi le désir des gens de vivre une expérience unique tout en ayant la «sécurité» du milieu hospitalier. Les conflits qui en résultent sont d'ailleurs bien expliqués.

En tant qu'ex-professeure de cours prénatals et grande lectrice de livres sur la naissance, j'ai lu énormément sur le sujet ces huit dernières années. Quoique donnant une bonne idée du déroulement de la naissance dans un hôpital - de la dimension humaine aux aspects hautement techniques - le Birth Report n'amène rien de neuf au débat. L'analyse des soins institutionnels et du peu d'égards accordé aux besoins individuels sont choses connues. Outre tous les livres à ce sujet, tous les groupes post-natals pourraient vous en dire long, sans parler des femmes qui sont passées par là. Ce qu'il manque, il me semble, ce sont des stratégies. Les parents ont besoin de savoir ce qui est immuable et ce qui peut changer, à l'hôpital; comment ils et elles peuvent agir ensemble lors de leurs escarmouches avec l'administration hospitalière. Ces conseils pratiques manquent au Birth Report.





389-0902 / 389-7811



LE PIED DE ROI

CHARPENTIERS/ÉBÉNISTES Michel Servant/Louis Brown L'ATELIER 389 chemin Evangeline, l'Acadie

(rive-sud de mtl.) JOJ 1HO Tel. 1-347-2674, 768-7384 (soir)



### En attendant les partys de bureau

ans coeur et sans reproche, Monique Proulx, Editions Qué-bec/Amérique, Montréal, 1983.

Un soir d'automne, par temps doux, je lis. A côté, une femme accouche. Les premiers cris se mêlent aux mots. Difficile de les oublier, ce sont ceux du texte, ceux de la vie. Elle s'appellera Françoise, lui Benoît,

D'autres renseignements? Ils se côtoient à la maternelle et grandissent dans les formes: A treize ans, Benoît s'initie à la chimie : «mélange de mescaline, L.S.D. et mica très très très dément...». Francoise, quinze ans, vit violemment un versant de la conduite automobile masculine. Le sexe, bien sûr, détermine les éclatements et la qualité des éclats. Ils s'aiment à trente ans, s'en souviennent chaque année et vont chacun de leur côté en laissant parfois parler leur corps, douloureusement. Ainsi, ils vieillissent, dans le territoire rétréci de leurs rêves et les petites misères de la vie en famille, en société

Entre deux impressions de voyage (une naissance, une mort) et en treize nouvelles. Françoise et Benoît se partagent équitablement les âges d'une vie. Parfois ensemble, souvent tour à tour, ils montent sur la scène de leur existence, le temps d'une révélation, d'une métamorphose.

Car, c'est de cela d'abord qu'il s'agit dans les nouvelles de Monique Proulx, réunies sous le titre Sans coeur et sans reproche: les règles parfois échappent, la mécanique de vivre a des ratés et les corps délirent un court instant.

Vous devinez? J'ai beaucoup aimé. À cause des personnages, de l'intelligence du regard, des émotions, de l'ironie surtout. Monique Proulx sait user des effets de la parole : les répliques sont vives comme des éclats de rire, des turbulences dans le passage des malaises.

- «J'en ai mis un.
- Un quoi?
- Un tampax, innocente! C'est-tu vrai? Ça fait-tu mal? Je m'en vas essayer le mois prochain !»

Quand le quotidien opprime, le langage tient lieu de survie. Françoise et Benoît deviennent, à ces moments, presque trop vrais de transparence, dangereusement humains.

Vous ne connaissez pas Monique Proulx? Elle a siqué des textes dramatiques pour la radio et la télévision. un téléthéâtre et une pièce Vie et mort des souris vertes. Sans coeur et sans reproche est sa première publication.

Un livre de nouvelles à lire. par exemple, avant les réunions des Fêtes et les partys de bureau. Pour imaginer ce qui se passe sous les surfaces.

MICHELE ROY



PARCE QUE, DEPUIS PLUS BE CENT ANS, C'EST UN ENDROIT **OU NOUS POUVONS:** 

- améliorer notre situation de femme
- · acquérir une meilleure condition physique
- parfaire notre formation personnelle
- participer au mieux-être de la communauté

#### **VOUS Y TROUVEREZ...**

- Le centre de gestion pour femmes
- Le centre d'activités physiques
- Le centre d'action féministe
- · L'Hôtel/Résidence
- Le service de consultation et de références
- La base de plein air (Camp Oolahwan)
- La garderie, halte-garderie et le camp de jour
- Les lunchs du mardi
- Des journées d'information, des rencontres etc...

Session Printemps 1984 9 avril - 30 min

Inscriptions: 14 mars - 13 avril

Le YWCA ... Un endroit où les femmes travaillent ensemble pour faire bouger les choses!

YWCA-1355 ouest Dorchester - 866-9941





### Telle mère, telle fille?

Terms of endearment, U.S.A. 1983, avec Shirley MacLaine et Debra

Oui, vous allez pleurer, c'est garanti; de joie, de tristesse, de désespoir et peut-être même de rage à vous sentir manipulée, si savamment manipulée.

C'est pourtant un film à voir, ne serait-ce que parce qu'il explore très franchement une réalité souvent reléguée dans un coin obscur, la relation mère-fille. L'histoire d'abord. Adaptation d'un roman de Larry McMurtry (The Last Picture Show), cette tragi-comédie brosse le tableau de la relation entre Aurora, la mère, et Emma, la fille, et décrit sur un ton narquois l'évolution mouvementée de leurs rapports depuis la naissance d'Emma jusqu'à sa mort prématurée. C'est, sur un ton enjoué, une ode spirituelle à l'amour, à l'amitié, au sexe et à toutes ces émotions et ces infidélités qui se multiplient dès qu'il y a relations avec les autres

Il s'agit d'un film authentiquement américain, c'est-àdire rodé comme une machine mais assez superficiel, sauvé pourtant par le jeu ma-

gnifique de chaque personnage. On peut trouver intéressante cette description ouverte des relations entre une mère et sa fille, parce que si elle en aborde les aspects négatifs (comme dans My Mother Myself), on y retrouve aussi des aspects d'amour et de complicité extraordinaires. On parle de la dépendance d'une mère par rapport à son enfant, de ses stratégies pour préserver la relation privilégiée qu'elle avait avec sa fille avant le mariage de celle-ci; on aborde aussi, même si c'est de façon un peu naïve, la rivalité sourde qui peut exister entre un enfant et un parent du même sexe, même si cette rivalité s'exprime mal. On peut aussi trouver ce film très caricatural, la victoire d'une «mama» américaine déçue d'avoir perdu le contrôle sur sa fille et qui cherche à tout prix à la regagner. D'ailleurs, les ficelles émotives qu'on tire à l'excès pour nous faire réagir par la compassion et la répulsion ne sont-elles pas un peu grosses? Malgré tout, ce film illustre bien, à mon avis, tout le merveilleux et tout l'odieux de ce qu'on nomme parfois le «contrat d'amour».

MADELEINE CHAMPAGNE

LE MAGAZINE DE L'INFORMATION AU QUÉBEC

POUR SAVOIR. DE L'INTÉRIEUR, TOUT CE QUI SE PASSE DANS LE MONDE DE L'INFORMATION AU QUÉBEC.

Abonnement: 10\$

Le «30», 1212, rue Panet, Montréal, H2L 2Y7 (514) 522-6142

#### Criminologie

Vol. XVI, nº 2, 1983

### Les Femmes et la justice pénale

Les Femmes réclament à l'intérieur du système pénal une place qui soit mieux adaptée à leurs actes et plus conforme à leurs exigences de justice sociale.

134 p.

7.50\$

Abonnement 1984

125

Institutions Le numéro

Individus

Canada Pays étrangers 7.50\$

### Le Maternage mal salarié

Travail sexué et discrimination salariale en milieu hospitalier

Dominique Gaucher

L'organisation hospitalière définit des pouvoirs, des champs d'intérêt et des lieux de travail différents pour les sexes.

244 p.

18\$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTREAL PUM Montréal (Québec) H3C 3J7 Tél.: 343-6929

## G-A-L-E-N-D-R-II-E-R

### Théâtre

LES BOULES À MYTHES

de Lina Beaulieu, «satyre» tragico-comique qui veut déconstruire les mythes féminins à travers les époques.

Les 28, 29, 30, 31 mars et 1° avril. Au Théâtre de la cité universitaire, Université Laval, Québec, 20 h 30.

Henriette Lambert, (418) 656-2765.

### Concert

L'ensemble GYNESTR' ELLES, regroupement d'une quinzaine de femmes ayant une expérience chorale, sous la direction de Danielle Lavoie, donnera le Stabat Mater (concert choral) de Giovanni Battista Pergolesi, le 11 mars 84, à 20 h, à l'école de musique Vincent d'Indy, 628 chemin de la côte Sainte-Catherine. Entrée libre.

### CONFÉRENCES

FAISEUSES D'IMAGES ET IMAGES D'ELLES (les femmes et le cinéma) de Jovette Marchessault.

Mardi, 6 mars, 19 h 30 : Bibliothèque Côte-des-Neiges, 5290 chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal. 739-2139. Samedi, 24 mars, 13 h : Bibliothèque Ahuntsic, 780, boul. Henri-Bourassa Est, Montréal. 381-1428.

#### L'AVENTURE LITTÉRAIRE DES FEMMES de Jovette

Marchessault.

Mercredi, 7 mars, 19 h 30 : Bibliothèque Marie-Uguay, 6052, boul. Monk, Montréal. 872-4414.

Samedi, 10 mars, 13 h: Bibliothèque Ahuntsic, 780, boul. Henri-Bourassa Est, Montréal. 381-1428.

#### INFO-FEMMES présente :

12 mars : «Prendre en charge sa santé mentale» de Francine Jolicoeur.

19 mars : «Discussion sur Le complexe de Cendrillon» de Lise Labarre.

26 mars: «Apprivoiser ses peurs» de Geneviève Courval.

Info-Femmes est un organisme à but non lucratif qui poursuit des objectifs de sensibilisation sur les conditions de vie des femmes.

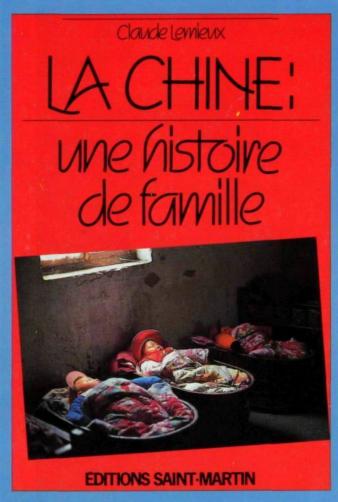
Pour plus d'informations : 1050, boul Saint-Jean-Baptiste, Montréal 645-1526.



#### Dernière heure!

Samedi le 10 mars, à 12h., au Carré St-Louis, àMontréal, manifestation de l'intersyndicale à l'occasion de la Journée internationale des femmes: DE PLUS EN PLUS FORTES (Tél:598-2097) - Les 6,7,8,9 mars, à la galerie MAXIMUM, 123 Mont-Royal ouest, des spectacles de musique, poésie, etc. pour les femmes (ex-)détenues (Tél:282-2050)-Les 21 et 22 mars, vidéos féministes du GIV à Powerhouse, 3738, St-Dominique (Tél:524-3259)

## NOUVEAUTES SAINT-MARTIN



Pourquoi, après trente ans de pouvoir socialiste, après la réforme agraire, le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle, le mariage des femmes est-il encore négocié selon leur poids dans les régions montagneuses du Shanxi et du Guangdong?

Comment expliquer la survivance de tels traits féodaux dans la société chinoise?

À quoi est-elle due?

Telles sont les trois questions constituant l'armature de cet essai.

180p.

10,95\$

LES MAISONS DES FEMMES BATTUES AU QUEBEC

GROUPE D'ANALYSE DES POLITIQUES SOCIALES
EDITIONS SAINT-MARTIN

Les femmes ne veulent pas de pilules pour oublier et de soins pour cicatriser des plaies ouvertes; elles veulent des refuges pour se soustraire à la violence et de la solidarité pour les soutenir dans leur refus de la violence et la recherche de la justice. Les maisons de femmes suscitent et répondent à ces nouveaux besoins.

110p.

8,95\$

#### ÉGALEMENT DISPONIBLES DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES :

L'intervention féministe : l'alternative des femmes au sexisme en thérapie

C. Corbeil, C. Lazure, G. Legault, A. Pâquet-Deehy

188 pages 12 \$

Viol et pouvoir L. Clark et D. Lewis

208 pages 12 \$

Nous, notre santé, nos pouvoirs

204 pages 12 \$

en coédition avec les Éditions du Remue-Ménage

L'école rose et les cols roses F. Descarries-Bélanger

128 pages 10 \$

Éditions Saint-Martin 4073, rue St-Hubert, suite 201 Montréal H2L 4A7